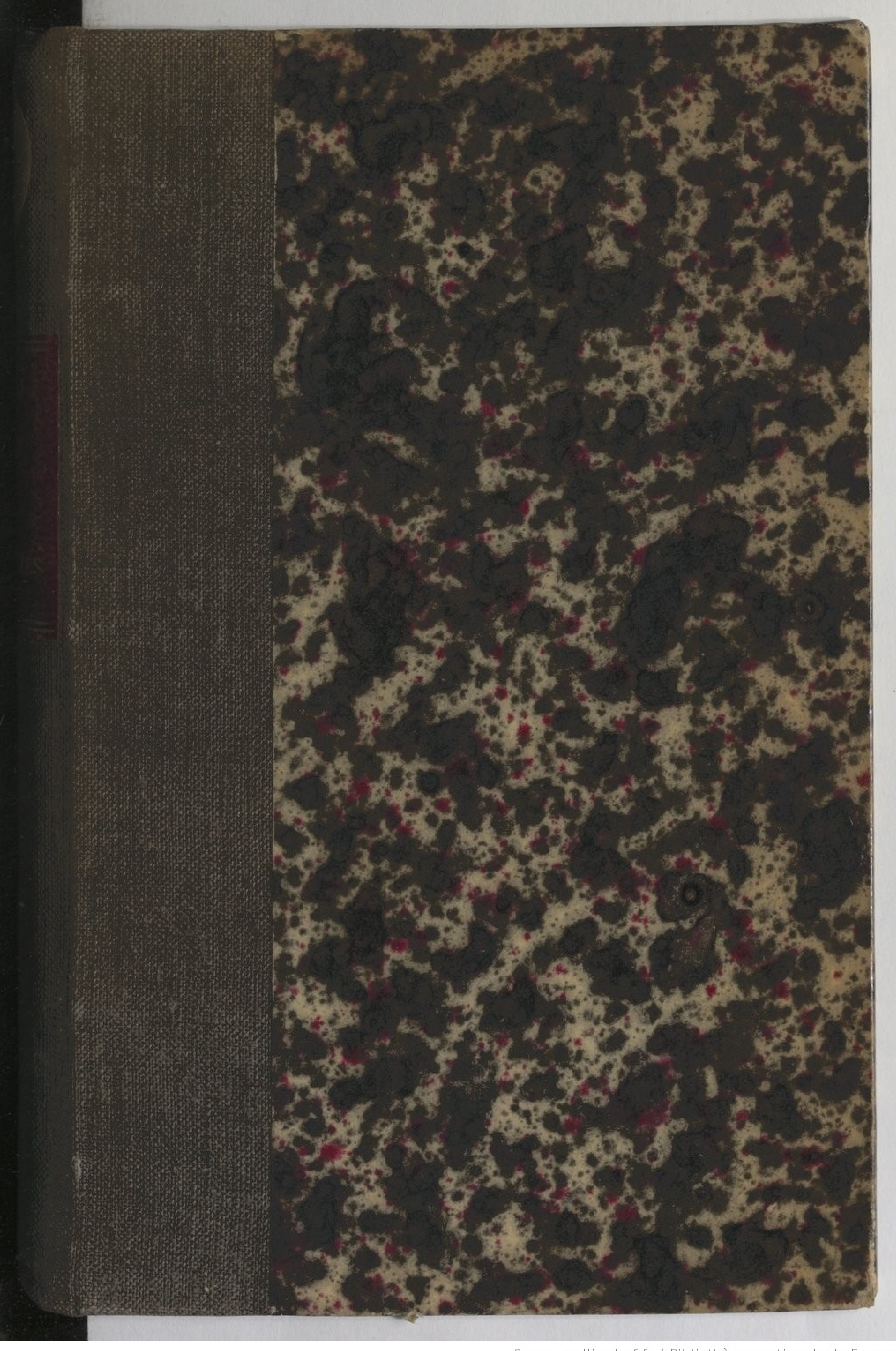
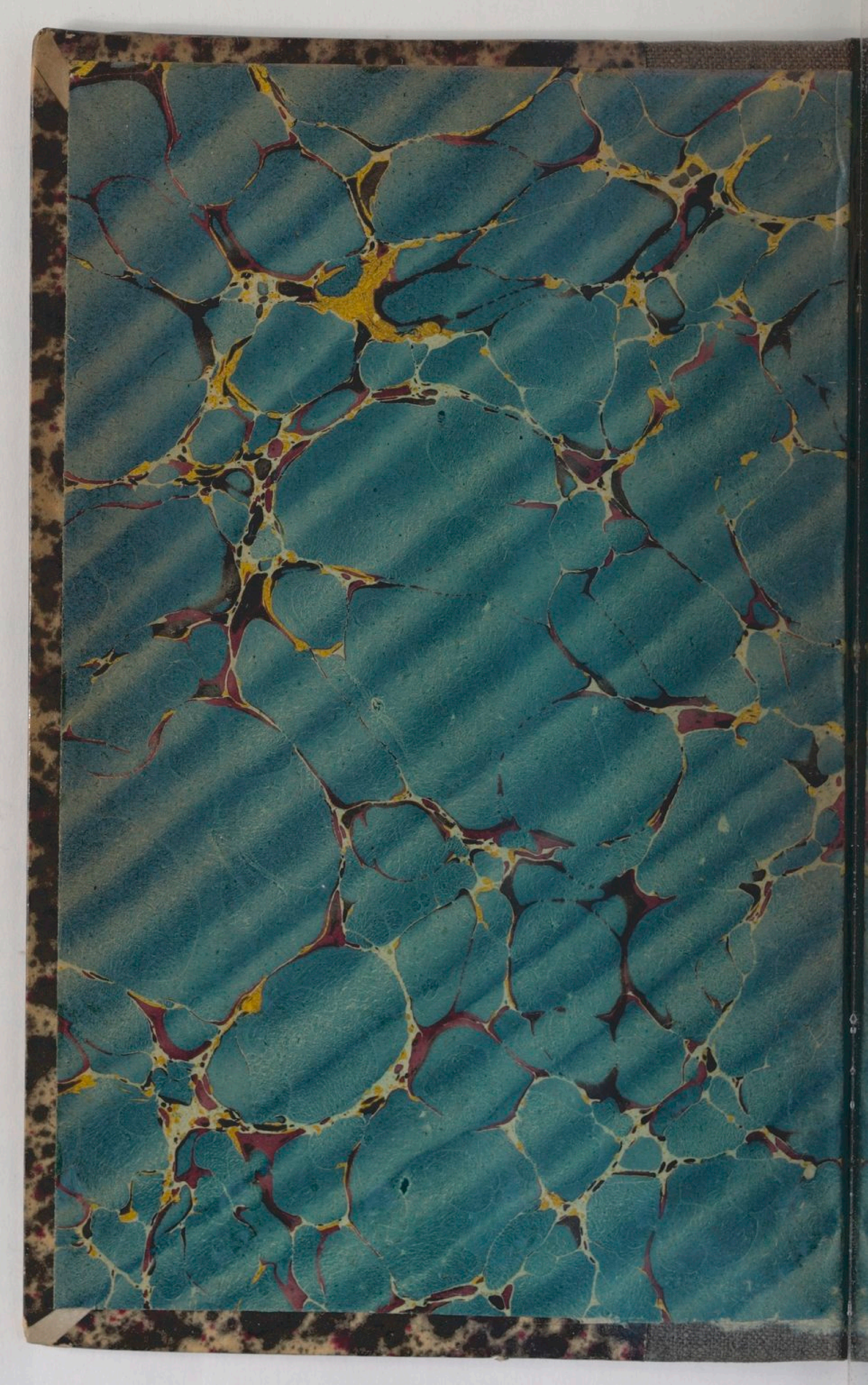
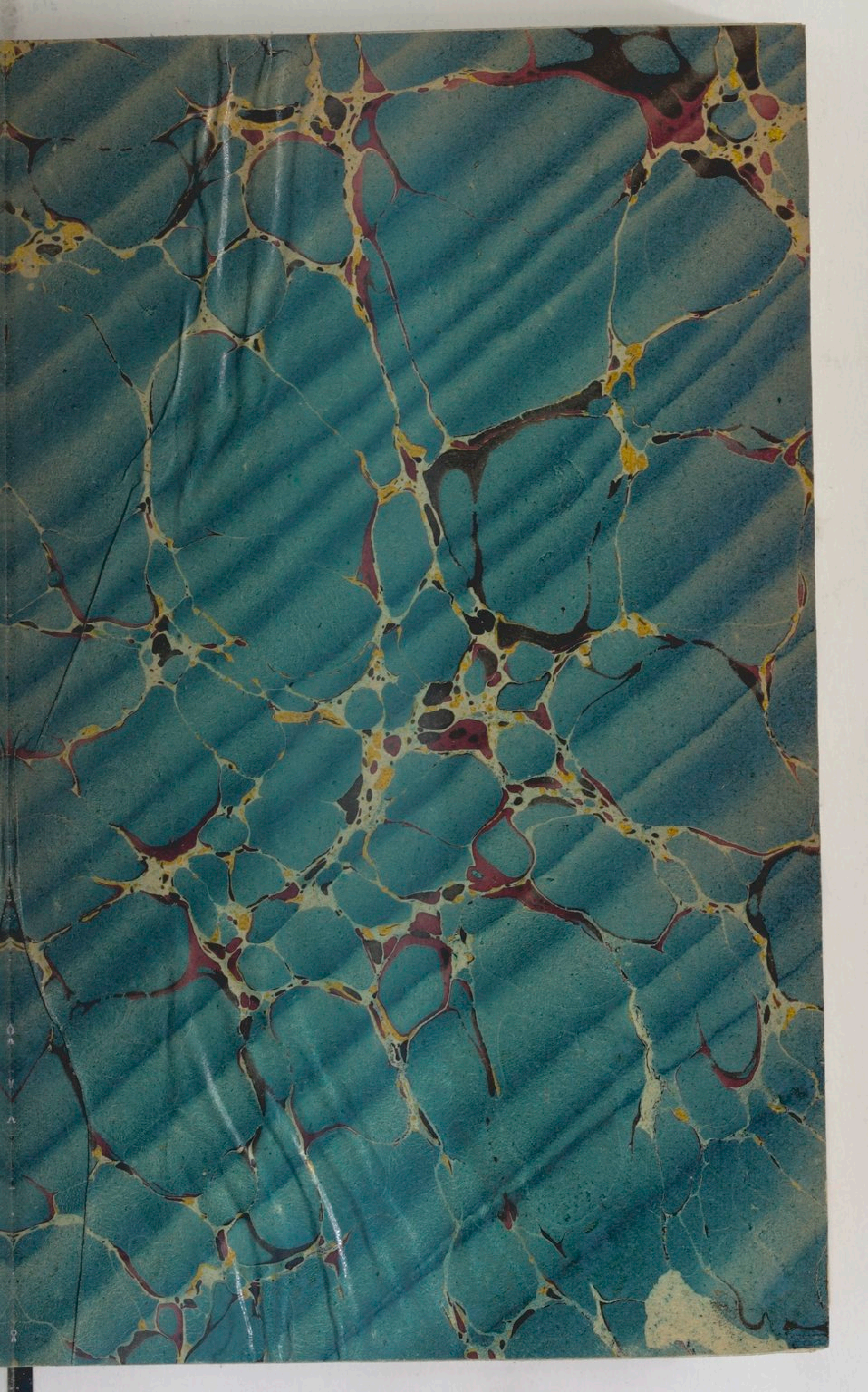
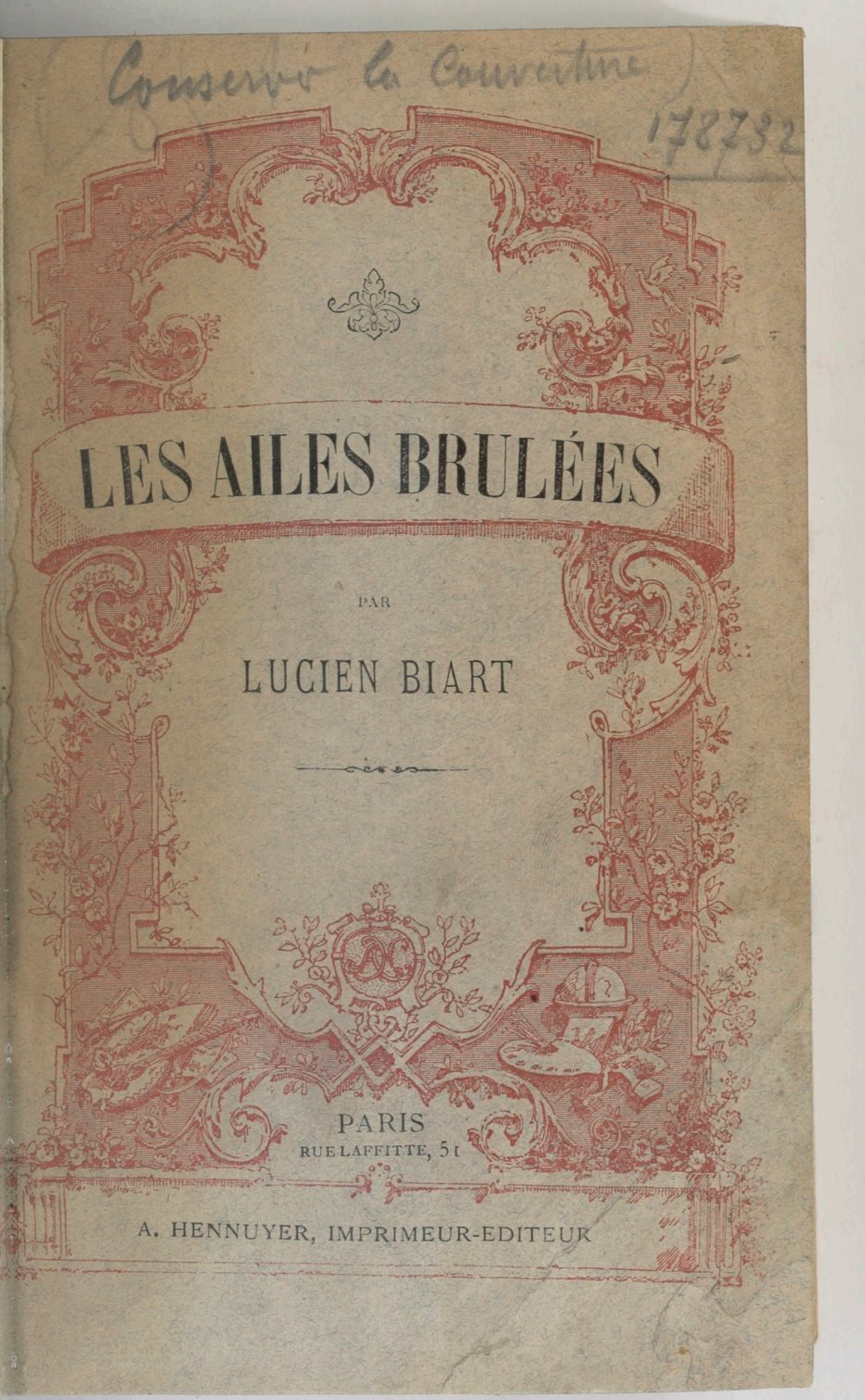


Les Ailes brûlées, par Lucien Biart









LES AILES BRULÉES

PAR

LUCIEN BIART

PARIS
RUE LAFFITTE, 51

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-EDITEUR

LES AILES BRULÉES

DU MÊME AUTEUR

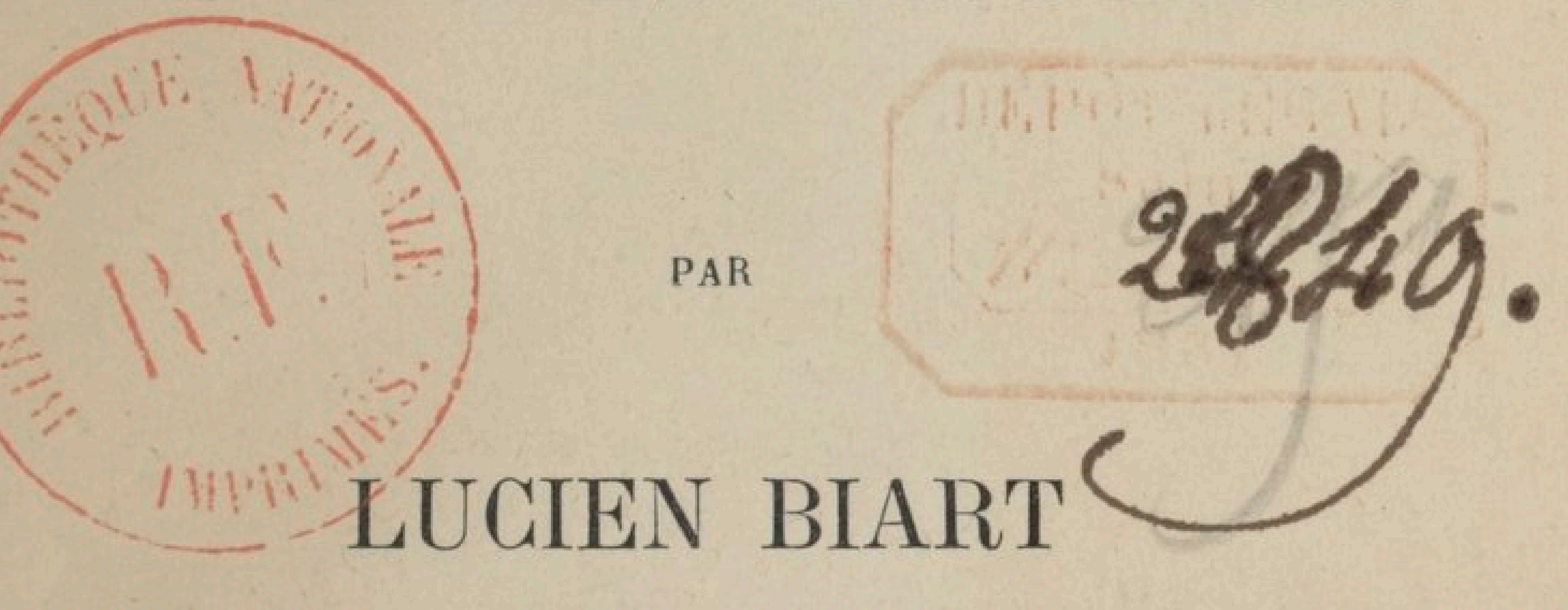
A LA MÊME LIBRAIRIE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE, nouvelles et récits. Un beau vol. grand in-8° jésus, illustré de 28 gravures hors texte, d'après les dessins de F. Lix. *Couronné par l'Académie française.*

Edition non illustrée. Un vol. in-18 jésus.

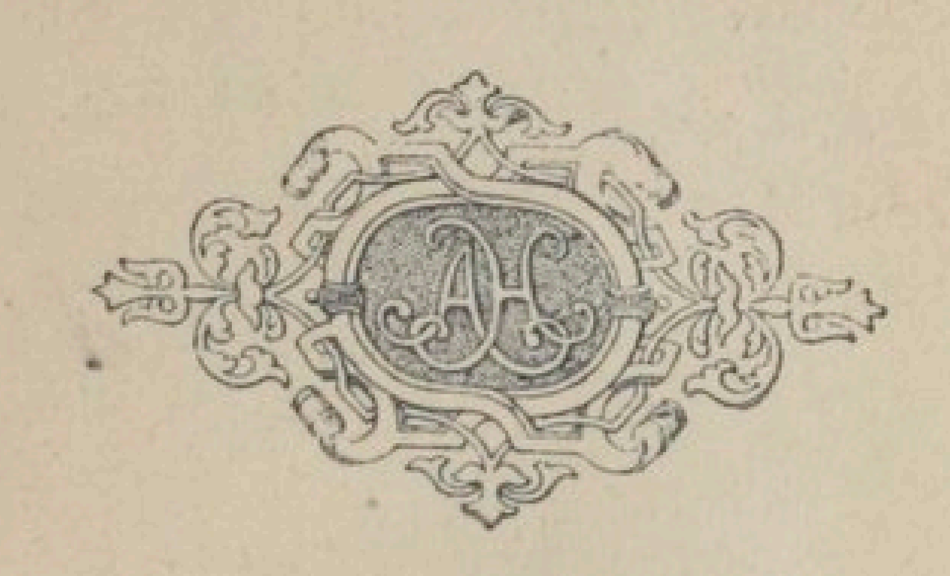
L'HOMME ET SON BERCEAU. Un vol. in-8° grand raisin, illustré de 18 dessins hors texte, par F. Lix, Scott, Jobin, et accompagné d'une carte des continents coloriée, gravée par E. Morieu.

LES AILES BRULÉES



PAR

LUCIEN BIART



PARIS
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
51, RUE LAFFITTE, 51

1881





A MADAME ÉMILIE CLIGNET

TÉMOIGNAGE DE LA VIVE AFFECTION DE SON NEVEU.

L. B.

LES AILES BRULÉES

LES AILES BRULÉES

I

Quatre heures! le jour baisse, on est en décembre 1868. Le lieutenant-colonel Georges de Lansac, assis depuis son déjeuner devant sa table de travail, se lève et recule d'un pas. La tête inclinée, il contemple avec satisfaction la carte topographique sur laquelle il vient de tracer une dernière ligne.

— Décidément, murmure-t-il, cette bataille d'Austerlitz avec ses marches, ses contre-marches, son coup de tonnerre final, est une merveille de stratégie, et ceux qui discutent le génie de Napoléon sont des sots.

Cet hommage rendu au capitaine dont, en sa qualité de soldat, il est l'admirateur passionné, le colonel gagne sa chambre pour s'habiller. L'entresol qu'il habite révèle par son arrangement les mœurs studieuses de son locataire. Partout des cartes, des plans, des armes. Peu d'objets futiles

en dehors de boîtes de laque et de coffrets d'ivoire, peut-être rapportés de Chine.

Orphelin, célibataire, riche, le lieutenant-colonel de Lansac a trente-sept ans. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il a donné maintes preuves de ses capacités militaires sur le champ de bataille où il a conquis son dernier grade. Par ses relations de famille, Georges de Lansac a ses entrées partout. Cependant il fréquente peu les salons, et n'assiste aux fêtes officielles que lorsqu'il doit y accompagner le général André, qu'il seconde dans ses travaux de fortifications.

Avec ses yeux bleus, son nez droit, sa moustache blonde, son front uni, sa taille élégante, M. de Lansac paraît moins âgé qu'il ne l'est. Sérieux, réservé, il a néanmoins l'abord sympathique ; on ne le fréquente guère sans l'aimer, surtout sans l'estimer. Lorsque par hasard il paraît dans le monde, il recherche la société des femmes, bien qu'il se montre avec elles plutôt poli que galant. Les anciens amis du colonel ne lui ont jamais connu de liaison et le tiennent pour un homme exempt de faiblesses. La vérité, c'est qu'une passion malheureuse a troublé autrefois sa vie, que de cruelles déceptions ont déchiré son cœur et empreint son caractère d'une

vague tristesse. Résolu à ne plus aimer, il se livre corps et âme aux études qu'exige son métier; il est ambitieux.

Quand M. de Lansac fut prêt à sortir, Louis, son frère de lait et son ordonnance, vint passer une inspection de sa tenue. Louis, bien qu'ancien soldat, possède encore toute sa naïveté bretonne, il aime son maître à la façon sublime du chien. Avant de franchir le seuil de sa demeure, le colonel subit un dernier coup de brosse, donne l'ordre d'entretenir le feu de son cabinet, et gagne à petits pas les grands boulevards.

Parvenu pour la seconde fois à la hauteur du faubourg Montmartre, frontière que ne franchit jamais un flâneur parisien, M. de Lansac se dirige vers son cercle et passe devant les magasins de Klein, dont la porte s'ouvre. Une jeune femme sort, s'arrête pour relever sa traîne, et salue un cavalier qui vient de lui offrir son aide. La jeune femme semble toute rose sous son voile blanc; sa main droite, finement gantée, se pose à peine sur le bras de son conducteur, tandis que de la main gauche elle soutient sa robe d'où débordent de larges dentelles, puis des pieds menus chaussés de bottines mordorées. La grâce avec laquelle elle marche fait que chacun s'ar-

rête pour la voir traverser le boulevard et se rapprocher d'un coupé attelé de deux bêtes de race. A la montée en voiture, se montre le bas d'une jambe, une fine jambe de Parisienne. La jeune femme échange une poignée de main avec son cavalier; puis disparaît. Sans flatterie, ce n'est qu'à Paris que l'on peut voir une femme chaussée de cette façon et sachant marcher comme l'hirondelle vole, en effleurant la terre. Telle est, du moins, la réflexion de M. de Lansac. Le cavalier de la jeune femme l'aperçoit, s'approche et emboîte son pas.

— Peste, Mauret, lui dit le colonel, si la dame que vous venez de mettre en voiture a le visage aussi joli que les pieds, je lui en fais mon compliment.

— Mme de Lesrel est une merveille des pieds à la tête, mon colonel.

— Vous en savez long, mon cher.

— En général, rien en particulier. Mme de Lesrel, c'est de notoriété publique, a sur beaucoup de ses contemporaines l'avantage de posséder des cheveux et des dents à elle, une taille qu'elle n'a pas besoin de comprimer, et un esprit unique. Mais ne la connaissez-vous pas?

— Avant cette rencontre, je ne la connaissais que de nom.

— Au fait, vous vivez en ermite.

— Pas précisément, Mauret, vous en savez quelque chose.

— Hum, les ermites ne jouent pas au billard et vous y jouez ; hors de là, je maintiens mon assertion. Il faut vivre en ermite pour ne pas connaître Mme de Lesrel, qui est partout où l'on va.

— Je puis vous assurer, Mauret, qu'elle n'a jamais fréquenté l'Ecole polytechnique ni visité l'Italie, du moins aux heures où j'y étais. Vous dînez au cercle ?

— Oui.

— Alors nous dînerons ensemble, et je vous donnerai votre revanche au billard.

— Et que ferez-vous ensuite ?

— Je retournerai chez moi ; j'ai un travail à terminer.

— Ne préférez-vous pas venir rendre visite aux jolis pieds de Mme de Lesrel ?

— Ma foi, non.

— Vous avez tort. Elle a le salon le mieux composé de Paris. La femme est divine et le mari est un excellent garçon.

— Dans quel sens l'entendez-vous ? demanda le colonel avec un sourire malicieux.

— Oh ! dans le vrai sens du mot. M. de Lesrel est un galant homme et, à toutes ses qualités physiques, Mme de Lesrel joint celle d'être une très coquette et très honnête femme.

— Ces deux choses peuvent donc se concilier ?

— A merveille. Du reste, si elle n'était pas coquette, Mme de Lesrel ne serait pas la délicieuse femme qu'elle est, et, si elle n'était pas... Il y a là un cercle vicieux.

Les deux officiers, car le capitaine d'état-major Mauret était aide de camp du général André, dînèrent gaiement. On parla stratégie, campagnes, chevaux ; on joua plusieurs parties de billard, et, vers dix heures, le colonel endossa son pardessus.

— Vous ne voulez pas venir chez Mme de Lesrel ? demanda de nouveau son ami.

— Non, répondit M. de Lansac.

— Peut-être avez-vous raison, un futur triomphateur, comme vous le serez, ne doit pas aimer les Fourches Caudines.

— Qu'appelez-vous les Fourches Caudines ?

— Le joug de Mme de Lesrel. Si vous lui rendiez visite, vous subiriez l'irrésistible fascination qu'elle

exerce sur tous ceux qui l'approchent; vous l'aimeriez.

— Me croyez-vous si inflammable ?

— Je vous sais de diamant, au contraire ; seulement, j'ai vu Mme de Lesrel émousser de si fines pointes d'acier, que je voudrais voir si elle rayerait le diamant.

— Merci pour la bonne opinion que vous avez de ma vertu, répondit M. de Lansac ; mais si beaux, si brillants que soient les yeux de Mme de Lesrel, je ne tiens pas à leur servir de papillon, à m'y brûler les ailes. Bonsoir.

Rentré chez lui, M. de Lansac rêva un moment, envoya coucher Louis, puis se plaça devant la carte stratégique qu'il dressait. Pour essayer le crayon dont il allait se servir, il ébaucha deux pieds mignons émergeant d'un flot de dentelles. A minuit, il travaillait encore et marquait d'une ligne rouge le chemin aveuglément suivi par les Russes pour aboutir au fameux lac de Telnitz.

II

Une après-midi que M. de Lansac dessinait, Louis parut portant une lettre sur un plateau.

— Pose ça là, dit le colonel, occupé à prendre une mesure.

Louis fit glisser la lettre sur la table ; puis, sa large face épanouie par un sourire, il se retira en disant :

— Ça sent joliment bon !

M. de Lansac continua son travail. Peu à peu, un doux parfum caressa son odorat et monta jusqu'à son cerveau. Il regarda la lettre et lâcha son compas pour la saisir. La suscription était d'une écriture longue, rapide, un peu étrange.

— Qu'est-ce que cela ? se dit le colonel en rompant l'enveloppe.

Il en tira une carte d'invitation pour la soirée que devaient donner, le 24 courant, M. et Mme de Lesrel.

Le colonel tourna et retourna la carte.

— Qui me vaut cet honneur ? se demanda-t-il. Ah ! j'y suis, ce fou de Mauret, sans doute.

Cette énigme résolue, M. de Lansac jeta la carte dans une coupe placée sur la cheminée, roula une cigarette et reprit ses calculs. Mais, à travers l'âcre fumée du tabac, le suave parfum lui arrivait par bouffées. Il reprit soudain la carte, la sentit, réfléchit, et cela à plusieurs reprises ; doux, pénétrant,

le parfum qui s'en dégageait était difficile à définir.

— Roses et violettes, dit-il enfin ; oui, roses et violettes, voilà le fond.

Cette nouvelle énigme résolue, le colonel se remit à l'œuvre jusqu'au soir. Le 24 courant, il dîna au cercle où il comptait voir Mauret, qui ne vint pas, et il retourna chez lui pour se plonger dans l'étude d'un passage de Jomini.

Trois jours plus tard, Mauret entra dans le cabinet de son ami.

— Eh bien, dit-il, vous donnez aux dames une singulière idée de la galanterie de l'armée française.

— C'est donc à vous, mon cher, que je dois l'invitation que j'ai reçue ?

— Un peu à moi et beaucoup à notre général, qui a fait de vous, l'autre soir, un éloge... mérité. Il y a eu fatalité ; je m'étais promis de vous voir le 23, puis de venir vous prendre le 24, afin de vous présenter. On m'a envoyé inspecter à l'improviste les travaux de Langres, d'où j'arrive. Savez-vous que Mme de Lesrel n'invite pas tout le monde ? Vous lui devez, réglementairement, une visite d'excuse. Elle reçoit à partir de cinq heures, dans vingt minutes vous m'accompagnerez chez elle.

Les sourcils de M. de Lansac se froncèrent.

— Soit, dit-il néanmoins.

Vers cinq heures et demie, les deux officiers se dirigeaient à pied vers la rue de Courcelles. Le long du chemin, Mauret parla de nouveau avec tant de chaleur de la beauté, de la grâce, de l'esprit de Mme de Lesrel que M. de Lansac s'arrêta.

— Me voilà tenté de retourner à mon travail, dit-il. Je suis timide, et mon peu d'esprit à moi s'évaporera devant celui que vous prêtez à Mme de Lesrel. Je ne connais guère le monde, je n'entends rien à la mode, et la vue des très jolies femmes me fait toujours peur.

— Vous pouvez causer stratégie, mon cher, Mme de Lesrel sait tout ou devine tout.

— Diable ! Mauret, vous parlez d'elle en amoureux.

— Je le suis, répondit le jeune homme d'un ton tragique, comme tous ceux qui l'approchent, comme vous le serez vous-même demain.

— Rebroussons vite chemin, répliqua M. de Lansac avec vivacité ; je n'ai ni l'envie ni le loisir d'être amoureux.

— Trop tard, dit Mauret, qui venait de sonner à la porte d'un hôtel.

Aussitôt dans l'antichambre, M. de Lansac se

sentit enveloppé d'un air tiède, parfumé d'une senteur qu'il connaissait déjà. On l'introduisit dans un salon où quatre lampes tamisaient une discrète lumière à travers des abat-jour en dentelles, tandis que la flamme d'un grand feu de bois éclairait crûment un magnifique tapis de Perse. Un peu en arrière de la cheminée, faisant face à ceux qui entraient dans son salon, Mme de Lesrel, assise sur une chaise longue, un écran à la main, se tenait à l'abri d'un bouquet de roses qui couronnait un cornet de cristal. Elle leva la tête au nom de M. de Lansac ; le regard pénétrant de ses grands yeux l'enveloppa, et, souriante, elle répondit à son salut en lui tendant la main.

— Le général André et mon ami Mauret m'ont si souvent parlé de vous, monsieur, dit-elle d'une voix au timbre harmonieux, que vous me permettrez de ne pas vous recevoir en étranger.

M. de Lansac remercia, s'excusa de n'avoir pas profité de l'invitation dont il avait été honoré, et s'aperçut au moment de s'asseoir qu'une belle personne, debout près de la cheminée, rajustait son voile.

— Vous voulez donc partir? dit Mme de Lesrel à son amie.

— Oui ; je vous ai vue, je n'ai pas aujourd'hui le temps d'autre chose.

— Vous permettez, monsieur ? dit Mme de Lesrel en passant près du colonel, qui s'inclina.

Appuyée sur le bras de son amie pour la reconduire, Mme de Lesrel traversa le salon avec lenteur. Elle était vêtue d'une robe de cachemire blanc agrémentée de petits nœuds bleus, robe assez échancrée pour montrer la naissance de son cou rond. Elle retira un de ses gants et, de ses larges manches, sortit un bras magnifique. Mme de Lesrel, fière de son opulente chevelure, aux tresses d'un blond fauve, avait des façons à elle de se coiffer. En ce moment, ses cheveux étaient tordus et soutenus par une guirlande de perles. Elle marchait à petits pas, comme un peu lasse, avec des allures de créole. Elle regagna sa place. Tandis qu'elle remerciait Mauret de lui avoir amené M. de Lansac, celui-ci admira le visage ovale, le front pur, le nez fin, les sourcils bien arqués de Mme de Lesrel. Ses prunelles, vertes ou bleues, selon le jeu de la lumière, donnaient à son regard la profondeur transparente de ces eaux de source dans lesquelles se reflètent des bouquets de verdure. Des yeux d'ondine, pensa tout d'abord M. de Lansac. En somme, l'officier se

sentit un peu troublé devant cette jolie femme qui n'avait rien cependant de l'imposante beauté de Junon, mais toutes les grâces harmonieuses d'une Parisienne.

La tournure que Mme de Lesrel sut donner à la conversation rendit vite son calme au colonel; elle interrogea, et l'officier n'eut qu'à répondre. Par quel hasard, après quelques propos sur le dernier opéra, en vint-on à parler de Napoléon, de ses manœuvres à la bataille d'Austerlitz? M. de Lansac ne s'en rendit pas compte; mais, comme il possédait à fond ce sujet, il expliqua, s'enthousiasma, fut intéressant. Tantôt Mme de Lesrel, qui avait saisi une broderie, faisait distraitement un point, tantôt penchée en arrière, la bouche animée par un sourire qui laissait entrevoir ses dents nacrées, elle contemplait son interlocuteur de son regard profond. M. de Lansac, contre son habitude, risqua un compliment. La jeune femme hocha doucement la tête, et, par une habile question, ramena le causeur à la marche des Russes vers les lacs glacés où ils devaient s'engloutir.

Cette conversation durait depuis un quart d'heure quand le valet de chambre annonça de nouveaux visiteurs. Le colonel, recueilli, put alors juger du

charme avec lequel Mme de Lesrel recevait ses amis. Elle trouvait, pour chacun d'eux, un mot expressif, délicat. La conversation devint générale, et, à tour de rôle, la jolie femme amena jusqu'aux plus réservés à donner leur avis.

M. de Lansac fit un léger signe à Mauret et se leva.

— Viendrez-vous quelquefois m'instruire, monsieur? dit Mme de Lesrel de sa voix pénétrante et en arrêtant sur lui ses prunelles d'une profondeur bleue. Je suis tous les jours chez moi dès cinq heures, et vous me procurerez, je l'espère, le plaisir de vous présenter à M. de Lesrel.

Les deux officiers sortirent.

— Eh bien? demanda Mauret aussitôt que la porte de l'hôtel fut refermée.

— Eh bien! mon cher, vous m'avez certainement présenté à la plus aimable femme de Paris. A-t-elle toujours cet esprit, ou l'ai-je vue aujourd'hui sous des dehors exceptionnels?

— Vous en êtes à l'A, mon bon, et cet A a tant de modulations, que moi, qui connais Mme de Lesrel depuis quatre ans, j'en suis à peine au C ou au D.

— Une jolie femme sérieuse! car elle est sérieuse; je me préparais à parler chiffons, — cela m'a dérouté.

— Vous avez au contraire parlé en maître, lui dit son ami, et vous aurez certainement à m'expliquer sur la carte ce que vous avez ébauché devant Mme de Lesrel.

M. de Lansac alla dîner, et rentra chez lui de bonne heure, selon sa coutume inflexible. Il découvrit la carte à laquelle il travaillait, l'examina avec complaisance, et repassa, stratégiquement, tout ce qu'il avait expliqué à Mme de Lesrel. Vers minuit, ayant posé son compas, il fuma une dernière cigarette et vit danser dans les flammes de son feu les petits pieds sortant de chez Klein.

III

Une semaine plus tard, vers une heure de l'après-midi, Mauret se présenta chez M. de Lansac. Les deux officiers se mirent aussitôt à l'étude et travaillèrent sans désemparer jusqu'à cinq heures.

— Vous m'émerveillez, Lansac, dit Mauret ; lorsque vous commanderez en chef, la France, j'en suis sûr, comptera quelques victoires de plus. Comme vous avez raison de vivre retiré ! votre supériorité m'écrase, vrai, et je compte suivre votre

exemple. En attendant, habillez-vous ; avant de dîner, nous rendrons visite à Mme de Lesrel.

M. de Lansac ne fit aucune objection et suivit son ami rue de Courcelles. C'était un lundi, le grand jour de réception ; aussi de nombreux visiteurs se succédaient. La jolie femme, vêtue d'une robe de velours vert-bronze garnie de malines, reposait sur la chaise longue qu'elle affectionnait. Après l'avoir saluée, l'officier se plaça en arrière, se faisant nommer quelques-uns des hommes qui se trouvaient là, et qui tous portaient un nom connu dans la littérature, les arts, la politique ou la diplomatie. M. de Lansac se croyait oublié ; Mme de Lesrel, par une interrogation directe, l'obligea soudain à prendre part à l'entretien. S'il lui fut reconnaissant de s'être souvenue qu'il était là, il n'admira pas moins le tact avec lequel elle réussissait, le plus naturellement du monde, à couper la verve des causeurs par trop envahissants. En la voyant écouter tout, répondre à tout et à tous, modérer celui-ci, exciter celui-là, il la compara, *in petto*, à un habile général, qui, à l'heure voulue, sait se servir de sa cavalerie légère, de son artillerie ou de ses fantassins.

Chaque fois que la porte s'ouvrait, retentissait un nom célèbre. M. de Lansac se sentait un peu noyé

dans ce milieu, lui dont le nom n'était encore connu que dans l'armée. Il se disposait à se retirer lorsqu'un regard de Mme de Lesrel l'appela près d'elle.

— Nous ne pouvons causer aujourd'hui, lui dit-elle à mi-voix, et moi qui ai tant de choses à vous demander ! N'allez pas croire que ce soit tous les jours ainsi chez moi.

— On est si bien près de vous, madame, dit le colonel, que j'en suis surpris.

— Seriez-vous complimenteur? lui demanda-t-elle, les prunelles à demi voilées.

— Franc, madame, rien de plus.

Elle lui frappa la main de la feuille de l'écran avec lequel elle jouait, et fit une objection à ce que disait la personne qui tenait la parole, comme si elle n'eût cessé de l'écouter avec attention.

A peine dehors, M. de Lansac, appuyé sur le bras de son ami, entama l'éloge de la jeune femme avec chaleur.

— Etes-vous pris ? lui demanda Mauret.

— Non pas, répliqua M. de Lansac ; j'en suis toujours à l'admiration.

— Vous êtes un homme très fort, Lansac ; moi, il m'a suffi de voir une fois Mme de Lesrel pour

perdre la tête ; le coup de foudre de Corneille, vous savez.

— Mon cher, répondit M. de Lansac avec gravité, j'ai sept ou huit ans de plus que vous ; j'ai donc, par bonheur, passé l'âge des coups de foudre. Je songerai à aimer dans trois ou quatre ans, pour me marier ; car l'amour, qui, pour nombre de gens, semble un jeu ou un passe-temps, est pour moi chose douloureuse et tragique, j'en ai fait l'expérience. En tout cas, ce n'est jamais à une femme comme Mme de Lesrel que je m'attaquerai, surtout quand je sais que les qualités physiques et morales qu'elle possède ont un maître, puisque vous m'affirmez que M. de Lesrel existe.

— Il existe, dit Mauret, c'est même presque un savant avec lequel il ne vous déplaira pas de causer.

— Sa femme l'aime ?

— Hum ! un mariage de convenance. Vous avez un gros atout dans votre jeu, Lansac ; vous préoccupez Mme de Lesrel ; elle a entendu dire que vous n'avez jamais aimé.

— On l'a trompée, répondit le colonel, dont le front se plissa ; j'ai aimé et j'ai trop souffert pour être tenté de repasser par les mêmes épreuves. J'oublie et me gare, voilà le secret de ma vie retirée.

— Alors vous me ferez perdre ma gageure avec notre général ; il a prétendu que si je réussissais à vous entraîner chez Mme de Lesrel, vous ne vous apercevriez même pas qu'elle est belle.

— Vous avez gagné, Mauret ; je trouve Mme de Lesrel parfaite. Mais ne parlons-nous pas un peu trop d'elle ?

— Pas moi, puisque je l'aime.

— Sans espoir ?

— Oui, comme tous ceux qui, avant et depuis moi, se sont du premier coup laissé brûler les ailes, selon votre expression.

— Fuyez la flamme.

— Vous oubliez que j'ai les ailes brûlées.

— Pour ma part, dit M. de Lansac, je romprais vite une chaîne qui ne lierait que moi.

— C'est facile à dire. Puis, avec Mme de Lesrel, on croit tout perdu le matin, et, le soir, un mot, un sourire vous rattachent à l'espérance. Tenez, Lansac, elle doit connaître les philtres qu'employaient Circé, Cléopâtre, Diane de Poitiers, et elle vous les fera boire quelque jour.

— Grand merci, s'écria le colonel ; par bonheur, je suis trop bien averti pour succomber.

M. de Lansac, chaque semaine environ, rendit

visite à Mme de Lesrel, et sa sympathie pour les séduisantes qualités de la jolie femme ne fit que croître. En dépit de son esprit, elle ne se permettait ni malices ni méchancetés à l'adresse de ses amies, et elle savait toujours maintenir la conversation à des hauteurs qui en excluaient la médisance. Mauret avait dit vrai : tous ceux qui approchaient la jeune femme étaient des adorateurs, maintenus dans les bornes du respect le plus strict par l'effet d'une dignité pleine de grâce. Les hommages que lui attirait sa beauté, Mme de Lesrel les rapportait si naturellemenl à l'amitié, que chacun, bon gré, mal gré, courbait la tête sous ce titre d'ami, et n'osait déclarer tout haut combien il le trouvait insuffisant.

M. de Lesrel, qui ne paraissait que de temps à autre, était, au moral comme au physique, un homme correct. Sûr de sa femme, il voyait sans ombrage l'essaim d'adorateurs dont elle vivait entourée chez elle ; car, fière de sa réputation intacte, alors que la mode soufflait aux mœurs de la régence, Mme de Lesrel n'allait nulle part sans son mari.

A la longue, prenant goût à ce salon, surtout à l'intimité courtoise qui y régnait, M. de Lansac

se fit une habitude de le traverser deux fois par semaine. Ses opinions en politique et en littérature étaient nettes et saines, il s'animait lorsqu'il s'agissait de les défendre, et lui, le taciturne, devenait soudain éloquent. Dans ces occasions, il voyait le doux regard de Mme de Lesrel s'arrêter sur lui avec curiosité; souvent la jolie femme le mettait aux prises avec un contradicteur, comme si elle eût été heureuse de l'entendre discuter.

Trois mois s'écoulèrent, et ce ne fut plus chaque semaine, mais chaque jour que M. de Lansac fit le pèlerinage de la rue de Courcelles. Il fréquentait les théâtres et ne dédaignait plus les fêtes officielles, heureux d'y voir briller sa belle amie. Un soir, son fidèle Louis, pénétrant dans sa chambre à l'heure où il s'habillait, leva les bras vers le ciel à la vue des fauteuils et du lit couverts de chemises dépliées, de cravates chiffonnées. Son maître, depuis quelque temps, se plaignait avec amertume du peu de soin des blanchisseuses, de l'infériorité de son tailleur sur celui de Mauret, et il recommença ses plaintes.

— Ce n'est pas ça, dit Louis avec le large sourire qui lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles, et en secouant la tête d'un air entendu : le tailleur de

monsieur l'habille toujours bien, il n'y a rien à lui reprocher ; ce n'est pas ça.

— Et qu'est-ce donc, s'il te plaît?

— Oh! dit Louis, toujours souriant, monsieur a fait une connaissance ; voilà tout.

M. de Lansac allait répliquer, il se contint et acheva lentement de s'habiller. Le soir, contre les prévisions de Louis, il rentra vers neuf heures, s'installa près de son feu et se perdit dans une longue rêverie.

IV

Ainsi qu'il l'avait dit à Mauret, M. de Lansac se croyait loin des coups de foudre et des folles passions. Depuis cinq ans, toutes ses facultés étaient concentrées sur un seul point, l'étude approfondie des écrivains militaires. Il rêvait une guerre qui, en le mettant à même d'utiliser le savoir qu'il aurait acquis, lui ferait conquérir les hauts grades qu'il ambitionnait.

Le mot trivial de son domestique le réveilla brusquement et l'amena à réfléchir.

Il sonda son cœur, vit la place énorme prise insensiblement dans sa vie par Mme de Lesrel, et

reconnut que l'aimant qui l'attirait rue de Courcelles était quelque chose de plus que de l'amitié.

Un peu effrayé de sa découverte, il sonda plus avant. D'un scrupuleux examen de son âme il tira au clair cette vérité, c'est que le commerce de la jeune femme devenait pour lui un danger. De même que les Russes marchant aveuglément vers Austerlitz, il se laissait attirer par le regard de la charmeuse dont tout l'être respirait la séduction. M. de Lansac appela à son aide sa volonté, son amour-propre, sa raison. La vertu de Mme de Lesrel était incontestable ; se donnerait-il, à son âge, le ridicule d'apparaître en amoureux transi ! S'exposerait-il, dans une minute d'enivrement, à risquer une déclaration repoussée d'avance?

A trois heures du matin l'officier se débattait encore contre lui-même, essayant de se persuader de la vanité de ses craintes. S'éloigner, renoncer à visiter Mme de Lesrel ! A cette idée quelque chose saignait en lui. Cette souffrance eut raison de ses hésitations.

— Il est temps de fuir, se dit-il.

Et, à la grande joie de Louis, il se mit en route le lendemain pour la Bretagne.

Quand M. de Lansac, arrivé durant la nuit, ouvrit

les yeux vers neuf heures du matin, il ressentit un bien-être, un sentiment de sécurité semblable à celui qui envahit le cœur des marins, lorsqu'ils découvrent le port après une périlleuse traversée. Il reposait dans la chambre où ses années d'enfance s'étaient écoulées, dans la vieille demeure à l'ombre de laquelle dormaient nombre de ses aïeux. Il se leva, et sa première journée s'écoula à parcourir le parc à peine entretenu, à visiter les coins qui, pour lui, gardaient de chers souvenirs. Il ne s'amusa pas à rêver, acheta un cheval, et, du matin au soir, chevaucha d'un village à l'autre, brisant son corps de fatigue. Il se rendait le plus souvent sur le bord de la mer, distante de vingt kilomètres de son habitation, et dont le grand murmure exerçait sur son esprit une action calmante. Un soir, voyant passer une locomotive qui courait vers Paris, il fut pris d'une violente envie de se rendre à la prochaine gare. Cette révolte de sa volonté valut à son innocente monture un temps prolongé de galop. Deux mois plus tard, assis sur un talus, M. de Lansac regardait défiler avec calme les wagons emportés vers Paris. Il travaillait, et ne songeait plus à Mme de Lesrel que pour voir en elle une amie charmante.

A l'automne, une inspection des travaux exécutés

sur la frontière de l'Est, faite en compagnie de son général, absorba si bien M. de Lansac, qu'elle acheva sa guérison, et le mois de novembre le trouva dans son logis, ayant repris sa vie régulière et studieuse.

Un beau matin, son ami Mauret, venu maintes fois demander de ses nouvelles, entra dans son cabinet.

— Vous voilà donc enfin, s'écria le jeune homme ; d'où venez-vous, bon Dieu ! et que vous est-il arrivé? Pourquoi êtes-vous parti avant le printemps? Pourquoi ne vous a-t-on pas aperçu de tout l'été ? Comment se fait-il que vous soyez ici incognito? car on ne vous voit ni au cercle, ni chez le général, ni...

— Des affaires de famille, répondit M. de Lansac, m'ont appelé dans mon pays ; j'ai ensuite voyagé dans l'Est, vous savez cela. Depuis mon retour, je suis absorbé par un travail qui ne me laisse aucun loisir.

— Est-ce là tout? demanda Mauret d'un air malicieux.

— Que supposez-vous donc ? répliqua M. de Lansac avec une légère brusquerie.

— Rien. Vous avez annoncé votre départ à Mme de Lesrel, mais non votre retour. Elle s'informe sans cesse de vous ; elle est attristée, je répète ses paroles, de ne plus vous voir. Dans son salon,

on prétend que... vous comprenez... les ailes, ajouta Mauret en laissant retomber ses bras le long de son corps. Si c'est vrai, Lansac, vous êtes encore plus fort que je ne le croyais.

— Par bonheur, ce n'est pas vrai.

— Alors pourquoi ne vous voit-on plus rue de Courcelles ?

— Mon travail...

— De cinq à sept heures ? Mme de Lesrel, mon cher, a pour vous une véritable amitié, et vous ne devriez pas la négliger ainsi, ne fût-ce que pour faire taire les médisants.

— Je compte lui rendre bientôt visite.

— A la bonne heure ! Je vous préviens que vous trouverez les rangs augmentés de trois soupirants : d'un blond pianiste, entre autres, qui me cause quelques inquiétudes ; ces pékins-là ont l'air d'avoir inventé les airs qu'ils jouent, et les femmes, vice d'organisation, aiment l'idéal jusque dans la prose.

Quinze jours s'écoulèrent encore et M. de Lansac n'alla pas rue de Courcelles. Une après-midi, Louis, d'un air de mauvaise humeur, déposa une lettre sur la table de son maître. Celui-ci releva aussitôt la tête, un parfum bien connu lui révélait d'où venait

cette lettre. Mme de Lesrel, en trois lignes, le priait de passer à l'hôtel, elle voulait lui demander un service.

M. de Lansac laissa tomber le billet et secoua d'abord la tête négativement. Mais comment justifier ce manque de politesse envers une femme qui, en résumé, n'était coupable que de grâce et de beauté ? M. de Lansac sonda son cœur.

— Allons, se dit-il, le danger est passé, bien passé, puis une fois n'est pas coutume.

A cinq heures, il se présenta rue de Courcelles.

— Eh bien, monsieur mon ami, s'écria la jolie femme en lui tendant la main, que signifie cette désertion, et que vous ai-je donc fait pour que vous me délaissiez ainsi ?

La voix de Mme de Lesrel tremblait un peu ; son regard doux, azuré, interrogeait aussi le coupable. Souffrante, la jeune femme se drapait dans un peignoir d'une étoffe bleue, bordé de chinchilla. La tête couverte d'une fanchon qui encadrait son fin visage à la façon des mantilles, elle se pelotonnait entre les bras d'un grand fauteuil sur lequel elle était assise. Ainsi renversée, son corps se modelait sous les plis de la légère étoffe et ses petits pieds, chaussés de bas gris-perle et de souliers découverts,

se croisaient et s'agitaient. Elle sonna, défendit sa porte, se posa de côté, la tête appuyée sur sa main, la hanche saillante et ronde. Ses prunelles bleues — elles étaient bleues ce soir-là — caressaient le colonel de leur regard languissant.

— Combien je suis heureuse de vous revoir, dit-elle en lui tendant pour la seconde fois la main d'un geste spontané ; les amis de votre caractère sont rares, et les hommes sont si capricieux, que je craignais de vous avoir perdu. Je vous ai appelé, continua-t-elle sans laisser à M. de Lansac le temps de répondre, pour vous demander conseil sur un sujet si délicat, si intime, que j'ose à peine l'aborder, maintenant que voilà l'heure venue. Vous êtes cependant le seul de mes amis à qui je puisse confier un pareil secret, car vous êtes le seul à voir en moi autre chose qu'une jolie femme. Ecoutez donc. On m'a mariée, il y a six ans, à M. de Lesrel, sans trop me consulter, bien entendu ; je ne me plains pas, mais...

La jeune femme se tut.

— M. de Lesrel vous adore, hasarda M. de Lansac.

— Il est mon mari, répliqua aussitôt Mme de Lesrel ; il m'aime comme je l'aime, d'une affection bien calme ; j'ai pu, jadis, rêver autre chose, et...

Elle se tut de nouveau, redressa un peu la tête, et son regard demeura fixé sur un paysage d'Hobbéma placé en face d'elle. Dans l'horizon lointain que représentait le tableau, dans son ciel semé de légers nuages dorés par le soleil, elle semblait chercher le rêve non réalisé de sa jeunesse, un rêve d'hier.

Le pouls de M. de Lansac s'accéléra. Une satisfaction intérieure l'envahit à la pensée que M. de Lesrel n'occupait pas dans l'âme de sa femme la place que chacun croyait. En somme, il apprit que M. de Lesrel, engagé dans des spéculations, réclamait de sa femme une signature qu'elle n'osait ni lui refuser ni lui accorder, faute d'en connaître les conséquences. M. de Lansac ne se demanda pas une seule minute pourquoi la jeune femme s'adressait à lui, assez ignorant en affaires, alors que son salon renfermait tant de légistes, d'avocats et de financiers célèbres. Il ne vit dans son action qu'une preuve de confiance, qui le transporta. Du reste, la question fut aussitôt écartée que posée. On avait le temps de réfléchir, ce n'était que dans un mois que Mme de Lesrel aurait à signer. Pendant plus d'une heure, M. de Lansac demeura sous le charme de l'enchanteresse qu'il avait si vaillamment fuie, et

qui, au nom de l'amitié — ce nom revenait souvent sur ses lèvres — réclamait son appui. Il fallait la traiter en sœur, disait-elle, la bien voir comme elle était, une femme délicate, indécise, faible, qui, à défaut d'amour dans le mariage, à défaut d'enfant, dépensait son âme en affections choisies, ce qui la sauvait de passions plus dangereuses. Il fallait l'aimer, la protéger. Comme elle se faisait humble, adorable, débile, pelotonnée au fond de son fauteuil ! Quelle candeur dans son regard qui implorait !

M. de Lansac, troublé, protestait de son dévouement pour le doux être qui se plaçait en quelque sorte sous sa protection. Il sortit de cet entretien enivré, vaincu. Il venait de rapprendre à jamais le chemin de la rue de Courcelles, et, quoi qu'il arrivât, il ne partirait plus. Il avait l'oreille pleine de cette voix de sirène, les yeux pleins des troublants rayons de ce regard qu'il revoyait suivre un rêve intérieur; il ne pouvait distraire son esprit de l'image des poses lasses de ce corps voluptueux. La jolie femme, par ses confidences, par ses demi-mots, avait entr'ouvert les portes de l'espérance ; Eve triomphait une fois de plus.

La nuit ne dégrisa pas M. de Lansac, au con-

traire. Il revit Mme de Lesrel, elle lui lança deux ou trois regards qui achevèrent de le captiver. Avoir été distingué, choisi par cette adorable femme dans la foule d'hommes supérieurs au milieu desquels elle vivait, quelle victoire! L'officier, si expérimenté en stratégie, se laissait prendre aux pièges de l'ennemi avec une naïveté qu'un seul mot suffit à expliquer : il aimait.

Louis, à sa grande surprise, trouva de nouveau chaque soir la chambre de son maître jonchée de linge déplié. Toutefois, il le voyait de si belle humeur, qu'il en prit son parti. L'encre de Chine sécha dans les godets, les crayons restèrent émoussés, et M. de Lansac, qui résumait la campagne d'Autriche de 1805, la délaissa complètement. Ce n'étaient plus les manœuvres dont le résultat fut la capitulation d'Ulm qui le préoccupaient, mais la tactique d'un général vieux comme le monde : Eros.

Sans se souvenir qu'il l'avait fui, il redevint l'assidu visiteur du salon de la rue de Courcelles. Deux ou trois fois, les jours de migraine, il fut invité à venir causer au coin du feu. Il voyait alors l'idole en soi-disant négligé, les cheveux dénoués, les épaules couvertes d'une pelisse de cachemire brodée d'or qui s'obstinait à glisser, qu'il fallait sans cesse

remettre en place. Peu à peu M. de Lansac sortit de sa réserve et risqua de loin en loin un compliment.

— Oh, oh ! disait alors la jolie femme avec une moue délicieuse, voilà, ce me semble, qui dépasse les justes bornes de l'amitié.

En même temps, son regard semblait remercier, encourager le complimenteur ; elle lui souriait, ses paupières s'abaissaient palpitantes. Elle se taisait, écoutait, rêvait.

Les allures de Mme de Lesrel ne ressemblaient en rien aux manœuvres ordinaires des coquettes ; elle séduisait sans provocation apparente, par le charme de sa beauté, par la vive sympathie qu'inspirait son caractère. Bien que le colonel ne péchât ni par excès d'audace ni par fatuité, il fut frappé, certain soir, des inflexions caressantes que prenait la voix de la jeune femme lorsqu'elle s'adressait à lui, et il se dit avec conviction :

— Elle m'aime.

Il n'en devint pas plus entreprenant, mais, à dater de cette heure, qui eût dû le rendre heureux, il souffrit.

Il souffrit de voir Mme de Lesrel s'appuyer sur le bras de son mari, il souffrit de la voir distribuer à

chacun des amis qui la visitaient des poignées de main, des sourires, une part de cette grâce qu'il eût voulu tout entière. Il devint jaloux et, à plusieurs reprises, se montra maussade en face de la jolie femme, dont les grands yeux profonds le regardaient alors avec une candeur à le rendre fou.

En dépit de cette jalousie, l'amour du colonel, comme il devait arriver étant donné son caractère loyal et droit, se maintenait dans les hauteurs les plus éthérées. Certes il souhaitait voir sa passion devenir contagieuse; mais il estimait trop la jeune femme pour admettre qu'elle pût jamais faillir. L'aimer, en être aimé, ses rêves n'allaient pas au delà.

Tout à coup, à l'abandon familier de Mme de Lesrel avec lui, succéda une sorte de contrainte, d'embarras qui n'échappa pas au colonel. Elle se montra capricieuse, fébrile, et parut prendre à tâche de le contredire. Elle si bonne, d'une égalité d'humeur si parfaite, eut pour lui des railleries et des mots cruels. Il ne répliquait pas; mais, en le voyant sombre, attristé, la jeune femme pansait la blessure qu'elle venait de lui infliger par une caresse de son regard, et le remède était peut-être plus troublant encore que le mal.

Lorsqu'elle devait dîner en ville, Mme de Lesrel, afin de ne perdre aucun des instants que lui consacraient ses amis, apparaissait souvent dès six heures en grande toilette. Un soir qu'admirablement parée elle semblait plus belle encore que de coutume, M. de Lansac demeura le dernier dans le salon. Il mordillait la pomme de sa badine et, l'œil ardent, il regardait la jolie femme marcher, tourner autour de lui, cambrer sa taille, rajuster une dentelle de sa jupe, une fleur de son corsage, un diamant dans ses cheveux. La discrète lumière filtrée par les abat-jour teintait de rose ses épaules satinées. L'air, doucement agité par ses mouvements félins, arrivait parfumé aux narines dilatées de M. de Lansac et l'enivrait. Avant de se draper dans un riche burnous, l'irrésistible charmeuse se posa devant l'officier.

— Suis-je à votre goût ? lui demanda-t-elle.

M. de Lansac se leva brusquement.

— Qu'avez-vous donc? dit la jeune femme en l'inondant des rayons de son regard azuré.

Il fit un effort et dit d'une voix étranglée :

— Je vous aime.

— Je le sais, répliqua Mme de Lesrel, et votre amitié est un de mes bonheurs.

— Je vous aime d'amour.

Elle recula comme un oiseau effarouché.

— Bon, une plaisanterie, n'est-ce pas? dit-elle d'un air inquiet.

— Une plaisanterie! répéta douloureusement M. de Lansac. Je vous aime, madame, et depuis longtemps; vous le savez!

— Vous vous trompez, monsieur, répondit-elle; je l'apprends à l'instant, parce que vous me le dites. Mais reprenez vos paroles, et je l'oublierai.

Il répéta:

— Je vous aime.

— Quoi! vous aussi, dit la jeune femme, vous que...? Adieu, monsieur de Lansac, votre indiscrétion me navre, car elle me prive d'un ami. Dans trois mois, dans six...

— Vous me chassez? s'écria le colonel.

— Non; je vous exile. Je ne veux pas entendre une seconde fois ce que vous venez de dire.

La voix de Mme de Lesrel, devenue soudain sèche, brève, frappa M. de Lansac de stupeur. La jeune femme sortit sans se retourner, sans prendre garde au geste suppliant qu'il lui adressa. Il arpenta un instant le salon, fou de rage et de douleur, décidé

à saisir la coquette entre ses bras et à l'étouffer, si elle reparaissait.

Vers onze heures du soir, lorsque Louis pénétra dans la chambre de son maître, il le vit le front appuyé sur une console, le visage caché. Le premier mouvement du brave garçon fut de s'élancer vers son frère de lait; mais il avait ses heures de tact : il se retint et sortit sans bruit.

— Tonnerre de femmes ! s'écria-t-il aussitôt dehors et en homme qui le sait par expérience, avec elles, ça finit toujours comme ça !

V

M. de Lansac passa la nuit sur son balcon, las, inerte, ressassant malgré lui les mêmes idées. Il vit le gaz s'éteindre, le ciel blanchir, les travailleurs matineux passer sous ses fenêtres. Quelques-uns fredonnaient, et il s'étonna qu'il y eût au monde des hommes assez insouciants pour chanter. Il faisait grand jour lorsqu'il rentra dans sa chambre; le lendemain et le surlendemain il eut la fièvre; puis, l'épuisement amena le sommeil.

A son réveil, ses idées, moins tumultueuses, lui permirent la réflexion; il aimait une coquette, une

coquette dont le jeu savant l'avait séduit tout entier.

Surprise probablement de trouver un rebelle à son joug, Mme de Lesrel avait voulu savoir si le fort contre lequel elle venait de se heurter était véritablement imprenable. Il ne l'était pas, et l'épreuve qui le démontrait le laissait démantelé, ouvert à tous les vents du désespoir.

Il aimait sans être aimé ! Et pourtant, en rassemblant ses souvenirs, M. de Lansac se prenait à douter. Un éclair de satisfaction brillait certainement dans les yeux de Mme de Lesrel lorsqu'il apparaissait : elle avait pour lui des préférences remarquées. Avait-elle reculé soudain devant une vérité qu'elle n'osait s'avouer? Pourquoi, au lieu de lui imposer doucement silence, de le laisser vivre près d'elle, comme tant d'autres aussi coupables que lui, l'avait-elle durement repoussé, chassé ? Que signifiait cette conduite brutale ?

Une souffrance amère tortura l'âme de cet homme énergique, trop fier pour prendre un confident. Il ne se proposa pas d'oublier; la blessure était trop profonde pour qu'il pût espérer en guérir. Il venait de perdre une bataille; il se promit une revanche, une vengeance, et ce qu'il voulait, il le voulait bien.

Se venger! Comment? Il eut l'idée de s'attacher aux pas de la jeune femme, d'aller partout où elle irait, de se faire son persécuteur. Elle était orgueilleuse à l'excès de sa réputation, il rêva de la compromettre. Il chercha celui qu'elle préférait parmi ses adorateurs, résolu à le provoquer. Aveuglé par la douleur, il rendit M. de Lesrel responsable de l'humiliation qu'il venait de subir; il eût voulu le savoir aimé pour le tuer, et frapper ainsi plus cruellement la coupable. Il avait tort, il n'était pas seul à souffrir.

Aussitôt après sa terrible scène avec M. de Lansac, Mme de Lesrel, impitoyable en apparence, était rentrée dans sa chambre pour se jeter sur un fauteuil. Le regard fixe, elle demeura longtemps immobile. Soudain elle appela ses femmes, se dépouilla fébrilement de sa parure, puis, sous prétexte de migraine, déclara qu'elle voulait être seule. Elle s'établit alors près de son feu, le front appuyé sur sa main. Parfois, elle se levait d'un bond, marchait, se tordait et revenait s'asseoir en pressant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer des sanglots.

Durant cette entrevue où M. de Lansac s'était brûlé les ailes, Mme de Lesrel ne lui avait pas menti. Comme tant d'autres, on l'avait mariée sans qu'elle

soupçonnât les conséquences de l'acte qu'elle accomplissait. L'amour, qui couronne parfois ces unions consacrées sans lui, mais qui s'en venge le plus souvent, n'était pas venu pour la jeune femme. Dans l'homme dont elle portait le nom, M[me] de Lesrel — elle le disait en riant, et c'était vrai — n'avait jamais pu voir qu'un ami plus familier, par conséquent plus importun que les autres. Avant tout femme de luxe, esprit absorbé par les plaisirs superficiels, elle ignorait la passion, et tenait ingénument pour des exagérations ce qu'elle en entendait raconter ou en voyait.

Dès son entrée dans le monde, sa beauté, sa position, sa fortune, avaient attiré vers la brillante jeune femme les galanteries de tous ceux qui l'approchaient. Coquette par désœuvrement, par éducation, par malice, elle se faisait un jeu de prendre le cœur des braconniers qui lui demandaient le sien. Aucun de ses adorateurs, élevés comme elle dans la richesse et pour la richesse, n'était mort, en somme, des coups qu'il prétendait avoir reçus. La jeune femme malmenait des fats, froissait des amours-propres, et ne voyait là qu'une vengeance légitime. N'avait-elle pas le droit de désespérer un peu les galants qui, avec les formules les plus respectueu-

ses, la suppliaient de leur livrer son honneur?

Il n'était que trop vrai que M. de Lansac, par son insensibilité apparente, avait excité la curiosité de la jolie femme. Etonnée de rencontrer un rebelle au joug qu'elle imposait d'ordinaire sans effort, elle voulut avoir raison de ce récalcitrant, et alla plus loin qu'elle n'avait coutume. La victoire lui était restée, mais non sans dommage pour elle. Le commerce de cet homme droit, sérieux, qui ne jouait avec aucun sentiment, qui ressemblait si peu aux Parisiens blasés dont elle vivait entourée, fit sentir à Mme de Lesrel tout le vide, toute la frivolité de sa vie mondaine. Elle se trouvait en face d'un caractère nouveau, d'un homme énergique, résolu, dont les timidités amoureuses l'intéressaient à un haut degré. Elle l'estima, se plut à le voir s'enthousiasmer, et fut bientôt surprise de se sentir inquiète, préoccupée, lorsque par hasard il ne se montrait pas à son heure accoutumée. Elle se sentait attirée vers lui par une force dont elle ignorait encore la puissance, et, le jour où le colonel avait cru découvrir qu'elle l'aimait, elle venait en effet de se brûler les ailes à la flamme qu'elle avait allumée.

Ce sentiment qu'elle éprouvait pour la première fois, dont elle ne chercha pas à s'expliquer la na-

ture, ravit d'abord Mme de Lesrel. Elle se voyait aimée, sincèrement aimée, cette fois, et la vie lui apparut sous un aspect nouveau. Quoi ! l'amour existait réellement ? Ces comédies, ces drames, ces romans où il jouait un si grand rôle, n'étaient pas de pures conventions, de simples rêves de l'imagination ? Le bandeau qui couvrait les yeux de l'ingénue coquette tomba soudain, elle apprit qu'elle avait une âme. Le trouble qu'elle ressentait en face de M. de Lansac, la joie qu'elle éprouvait de l'entendre vanter, les heures qu'elle passait à songer à lui, autant de sensations étranges, délicieuses. Mais bientôt ce bonheur eut ses amertumes. Les familiarités de son mari devinrent un supplice pour la jeune femme. Un jour, l'idée de fuir avec M. de Lansac traversa son esprit. Elle savait enfin ce que la passion renferme d'orages, à quels abîmes aboutissent ses sentiers d'abord fleuris.

Elle ne s'illusionna qu'un instant. Quelle que fût sa réserve présente, M. de Lansac, tôt ou tard, avouerait son amour. Cette déclaration, selon l'heure où elle serait faite, pouvait devenir un danger. La jeune femme eut peur d'elle-même ! Toutes les délicatesses de sa fine nature se révoltaient à cette pensée. Souffrir, soit ; se souiller, jamais. Sachant

comment on se fait aimer, elle crut plus facile encore de se faire haïr, et se montra fébrile, capricieuse avec M. de Lansac, qui supporta ces épreuves en homme sincèrement épris, c'est-à-dire en baisant la main qui le torturait. Cette soumission rendit le danger plus grand pour Mme de Lesrel, toujours tentée de crier : je vous aime ! à celui qu'elle venait de blesser.

Dans un moment d'énergie, elle provoqua l'aveu qu'elle redoutait, et brisa héroïquement son cœur en même temps que celui de l'homme qu'elle aimait.

La fièvre qui dévorait M. de Lansac n'épargna pas Mme de Lesrel, et, quinze jours après son sacrifice, la jeune femme savait déjà que, si tout danger de chute était désormais écarté, c'était au prix de son bonheur et de son repos. M. de Lansac devait la haïr, elle ressentait une mortelle douleur en songeant qu'il l'accusait, faute de comprendre qu'elle avait voulu rester digne de lui. Vingt fois elle fut tentée de lui écrire la vérité, il lui semblait que cette action soulagerait sa propre peine. Bientôt elle l'accusa à son tour; pourquoi, puisqu'il l'aimait, ne forçait-il pas sa porte ? Peu à peu, comme il arrive aux âmes capables de nobles actions, elle

s'exalta dans son sacrifice et goûta une joie amère de se sentir méconnue.

Après plusieurs semaines de séquestration volontaire, la jeune femme, sollicitée par son mari, et ne pouvant justifier son caprice de solitude, dut reprendre sa vie mondaine. Elle revit M. de Lansac et fut douloureusement impressionnée par son visage amaigri et ses regards fiévreux. Il vint la saluer et lui adressa quelques mots ; elle s'inclina, trop émue pour répondre ; ce fut tout.

A dater de cet instant, elle le rencontra partout où elle alla : au bal, au théâtre, à la promenade. Elle partit pour la mer et l'y retrouva, elle rentra à Paris en plein été et l'y retrouva encore. Il la saluait avec courtoisie ; puis, grave, solitaire, il errait sans la perdre de vue.

Un soir, dans une réunion, il vint se placer près d'un groupe de jeunes femmes dont Mme de Lesrel faisait partie et parla des coquettes. Ses paroles, amères, ironiques, devenaient plus mordantes encore par sa façon de les accentuer. Il se sentit soudain prendre le bras, se retourna brusquement et reconnut Mauret, revenu depuis quelques jours d'Algérie.

— Je vous tiens enfin, lui dit le jeune homme

avec bonne humeur, et en l'interrompant sans façon ; dites-moi donc à quelle heure on vous rencontre, mon cher ; je me suis déjà présenté chez vous trois fois, et Louis m'a reçu avec une mine de dogue mécontent.

M. de Lansac, après une seconde d'hésitation, suivit son ami, qui l'attirait doucement.

— Avez-vous donc été malade? demanda le jeune officier, surpris de la pâleur de M. de Lansac.

— Très malade, répliqua le colonel; mais je commence à prendre le dessus.

Parvenu près d'un balcon en ce moment désert, Mauret saisit la main de son ami.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il aussitôt. Par le ciel! Lansac, je viens de vous entendre parler devant Mme de Lesrel d'une façon si blessante pour elle, que je n'ai pu m'empêcher d'intervenir.

— Votre Mme de Lesrel, répondit le colonel, m'a, par manière de jeu et avec une cruelle préméditation, ravi ma raison, ma volonté, mon cœur. N'ai-je pas le droit de la féliciter de son triomphe?

— Je vous estime trop, mon cher de Lansac, repartit Mauret avec vivacité, pour ne pas vous dire crûment que le dépit vous aveugle, que votre manière de féliciter n'est pas celle d'un galant homme.

— Monsieur ! répliqua le colonel les dents serrées, ne vous occupez pas de moi, je vous en prie, et ne me fournissez pas l'occasion que je cherche de tuer quelqu'un.

Mauret regarda son ami avec stupeur, fit mine de s'éloigner et se ravisa.

— Nous égorger vous et moi, dit-il, ce serait trop bête. Il faut que vous soyez bien malheureux, Lansac, pour agir comme vous le faites à l'égard d'une femme, pour me parler comme vous venez de le faire.

M. de Lansac se pressa contre la fenêtre, et Mauret demeura interdit en voyant cet homme de fer porter la main à ses yeux et tenter d'étouffer un sanglot.

— Lansac ! s'écria-t-il en se rapprochant, quelle affreuse torture vous étreint donc pour que vous puissiez pleurer ?

— Je l'aime, murmura l'officier.

Mauret lui saisit de nouveau le bras et l'entraîna dehors. Redevenu maître de lui, M. de Lansac raconta brièvement sa lutte, sa fuite, sa chute et la conduite de Mme de Lesrel.

— Vous devez me comprendre, dit-il à Mauret, puisque, vous aussi, vous avez le malheur de l'aimer.

— Certes, je l'aime, répliqua le jeune homme ; mais faut-il que, dans cette occasion, je sois le raisonnable et vous le fou ? Vous retardez d'un demi-siècle, mon cher ; vous êtes de la race des Werther et des René, héros dont les femmes de notre époque ne savent plus la langue. Voilà le résultat de votre vie d'ermite. Ce qui effleure la peau des autres entame votre chair, ce qui leur chatouille le cœur broie le vôtre. Vous faites comme le lierre qui embrasse le tronc et meurt où il s'attache. Moi, je prends exemple sur le volubilis, je me raccroche aux branches — il y en a de fort jolies — et je vis par l'amour, ce qui est plus rationnel que d'en mourir. Mme de Lesrel est une coquette, — vous voyez que je ne lui marchande pas la vérité. Il faut accepter le peu qu'elle donne, ne lui livrer en échange qu'une part de son être, non son être entier. Sa conduite envers vous est étrange, en dehors de ses allures habituelles, j'en conviens ; mais les femmes seront toujours des énigmes. Ne parlons pas d'elle, du reste, parlons de vous. La guerre semble prochaine, mon ami, et, au train dont vont les choses, nous nous battrons avec les Prussiens avant un mois ; c'est à cela qu'il faut songer. Etudions ensemble les pays où nous aurons à lutter,

voulez-vous ? C'est par les diversions, vous me l'avez souvent répété, que l'on réussit à battre l'ennemi ; occupons-nous des diversions.

L'entrain, la cordiale sympathie de son jeune collègue détendirent un peu les nerfs de M. de Lansac. Il était près de trois heures du matin lorsque le jeune homme, qui devait aller passer une huitaine dans sa famille, prit congé du colonel. Il restait convenu qu'aussitôt son retour, on se mettrait résolument à l'étude.

Cinq jours plus tard, entraîné par son général, M. de Lansac dut assister à une fête donnée pour l'inauguration de l'hôtel du comte de L... Il aperçut Mme de Lesrel, et se réfugia dans un salon où l'on jouait. Pour échapper à la tentation de se rapprocher de la jeune femme, il s'établit à une table d'écarté. Il perdait avec entrain lorsque le hasard lui donna pour adversaire M. de Lesrel, et sa veine devint plus mauvaise encore. En ce moment, Mme de Lesrel parut dans le salon. Elle hésita une seconde, se rapprocha de son mari et, s'appuyant sur son épaule, lui dit un mot à l'oreille. Cette familiarité si naturelle fit monter le sang à la tête du colonel ; ses ressentiments se réveillèrent d'autant plus implacables qu'il crut à une préméditation, à une bra-

vade. Il n'en était rien, la jeune femme venait simplement déclarer qu'elle voulait partir, sans soupçonner qu'elle allait se trouver en face de M. de Lansac, qui ne jouait jamais. Elle sortait à peine du salon, que son mari gagna, et cita en riant le vulgaire proverbe : « Malheureux au jeu, heureux en amour. » Le colonel devint rouge, il releva le propos avec aigreur ; deux mots blessants furent échangés. Alors qu'il ne la cherchait plus, M. de Lansac venait de trouver l'occasion de tuer quelqu'un.

En ramenant sa femme, M. de Lesrel lui dit :

— Je ne vois plus guère le colonel de Lansac chez vous, ma chère ; mais c'est encore trop. Vous ferez bien de lui fermer votre porte : c'est un malotru.

Mme de Lesrel, troublée, n'osa demander une explication ; elle craignait que le son tremblant de sa voix ne frappât son mari. Le lendemain, deux amis de M. de Lansac, se présentèrent chez M. de Lesrel. Une rencontre à l'épée fut décidée pour le soir même.

C'est chose grave qu'un duel, et l'alternative de tuer ou d'être tué est toujours poignante. Aucun motif de haine personnelle n'animait M. de Lansac contre M. de Lesrel, et peu à peu l'âme si droite

de l'officier se révolta à l'idée de frapper un innocent. Puis, si la chance le favorisait, une barrière sanglante allait se dresser entre lui et celle qu'il aimait; tout était perdu cette fois, même l'espérance.

— Allons, pensa-t-il, mon adversaire sera bien assez habile pour me passer son épée à travers le corps ; au besoin je l'y aiderai.

Cette sombre résolution prise, M. de Lansac se sentit plus calme ; lasse de luttes énervantes, son âme aspirait au repos. La vie lui apparaissait noire, triste, misérable ; la mort comme un asile de paix. Si la chair se révoltait et demandait à vivre encore, l'esprit répondait aussitôt : sans espérance, à quoi bon ?

M. de Lansac mit ordre à ses affaires, écrivit à Mme de Lesrel, afin de lui expliquer son sacrifice. Puis, ayant réfléchi, et ne voulant lui laisser ni regrets ni remords, il déchira sa lettre.

Il sortit vers midi pour rejoindre ses témoins.

— Je rentrerai à cinq heures, dit-il à Louis, qui ne se doutait pas des événements, ne t'éloigne pas, j'aurai peut-être besoin de toi.

A quatre heures, une femme voilée se présenta ; elle voulait parler à M. de Lansac. Le colonel

ne recevait jamais de visites de ce genre ; mais Louis, loin de s'en étonner, comprit pourquoi on lui avait ordonné de ne pas s'absenter. Il fit pénétrer la visiteuse dans le salon, l'assurant que M. de Lansac ne tarderait pas à rentrer. La porte refermée, il aspira l'air parfumé par le passage de la jeune femme et se frotta les mains avec vigueur.

— Ah ! murmura-t-il, nous allons nous réconcilier. La princesse est jolie, si elle est capricieuse, et mon maître a bon goût.

Il était près de six heures lorsque le colonel descendit de voiture devant sa demeure. Louis, qui l'épiait et s'étonnait de ne pas le voir plus exact à un rendez-vous qu'il croyait convenu, se hâta de lui ouvrir.

— Elle est là, monsieur, dit-il d'un air à la fois malicieux et mystérieux.

— Qui ? demanda le colonel.

— La dame, celle qui sent bon.

M. de Lansac était très pâle, ses traits se crispèrent. Il n'eut pas le temps d'empêcher Louis d'ouvrir la porte du salon, et il se trouva en face de M[me] de Lesrel.

— Vous ! vous ! s'écria-t-il.

Elle s'avança vers lui, ne pouvant parler.

— Vous ! répéta de nouveau le colonel, comme épouvanté.

— Moi, dit-elle enfin, qui viens vous demander une grâce.

M. de Lansac, droit, livide, ne répondit pas, ne s'inclina pas. Il s'appuya sur le dossier d'un fauteuil, respirant avec effort, regardant Mme de Lesrel avec dureté. Les tortures qu'il devait à cette femme, l'abîme au fond duquel ses coquetteries l'avaient plongé faisaient bouillonner dans son âme les sentiments les plus contradictoires ; il ne savait plus s'il l'adorait ou la haïssait ; s'il devait l'écouter, la fuir ou l'écraser.

— Monsieur, dit-elle enfin, vous allez vous battre avec M. de Lesrel, je l'ai appris. Mon mari est innocent de mes coquetteries, de votre amour ; sa vie, j'en appelle à votre loyauté, doit-elle payer nos erreurs ?

Le colonel ne bougea pas, ne répondit pas. La jeune femme étouffa un sanglot, et, les mains jointes, se rapprocha de lui. Ses regards bleus, navrés, plongeaient au fond des siens. Qu'elle était belle ainsi, suppliante !

— Monsieur, reprit-elle avec véhémence, je viens

vous supplier de ne pas vous battre avec M. de Lesrel.

— Ainsi, dit le colonel d'une voix lente, après m'avoir pris ma vie, vous venez me demander mon honneur ?

— Un jour, répondit-elle, vous m'avez demandé le mien, et comme je...

Elle s'arrêta et fondit en larmes.

La vue de cette femme tant aimée, qui pleurait chez lui, à cause de lui, bouleversa M. de Lansac; il fit un pas, mais recula aussitôt.

— Monsieur, dit avec énergie Mme de Lesrel, je vous ai blessé, cruellement blessé; vous avez cru... vous croyez...

Elle s'arrêta de nouveau, puis reprit d'une voix saccadée :

— J'ai voulu vous fuir... j'ai... aidez-moi donc, s'écria-t-elle ; vous ne devez pas, vous ne pouvez pas vous battre avec M. de Lesrel, je vous aime !

Le colonel bondit, ses traits perdirent de leur rigidité, ses lèvres s'agitèrent. Il se pencha vers la jeune femme, étendit les bras pour la saisir et se rejeta soudain en arrière, tandis que Mme de Lesrel, rougissante, se rapprochait, au contraire, et le re-

gardait comme à cette heure fatale qui lui avait arraché l'aveu de son amour. Elle s'écria :

— Non, je n'ai pas été l'indigne comédienne que vous avez cru, je vous le jure. J'ai déchiré votre cœur ; mais c'était avec l'espoir de dégager le mien, je ne voulais pas, je ne veux pas faillir. Si j'ai précipité un dénouement qui se faisait attendre, c'était afin de recouvrer ma liberté perdue. Vos douleurs, vos angoisses, je les connais ; je vous aime.

— Taisez-vous, taisez-vous, murmura le colonel avec désespoir.

Elle répéta bravement :

— Je vous aime.

La jeune femme, palpitante, s'attendait à voir M. de Lansac se précipiter vers elle, tomber à ses pieds ; elle le vit avec stupeur se reculer, pétrissant de ses doigts crispés le fauteuil sur lequel il s'appuyait.

— Dieu m'est témoin, dit-il d'une voix rauque, que ce matin je voulais mourir, épargner le malheureux...

Sa voix s'éteignit. Frappée d'une idée subite, Mme de Lesrel poussa un cri :

— Je suis folle, dit-elle ; mon mari?... Non, non, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, pas ce châti-

ment; je me trompe, dites-moi vite que je me trompe.

Elle se dirigea vers la porte. M. de Lansac la regarda s'éloigner sans prononcer un seul mot. La jeune femme s'élança dehors. Elle pénétra dans son hôtel en même temps que le corps de son mari qui, deux heures auparavant, s'était enferré sur l'épée de M. de Lansac pourtant résolu à mourir.

VI

Demeuré seul, M. de Lansac s'assit machinalement sur le fauteuil où Mme de Lesrel avait reposé. L'officier ne voyait qu'un seul dénouement possible à la tragédie dont sa destinée le faisait le héros, le suicide. Il eût mis sur l'heure à exécution ce sinistre projet, si sa vieille foi bretonne ne fût venue le combattre et retenir sa main. Soudain Louis pénétra dans le salon et posa devant son maître un large pli ; la guerre avec la Prusse devenait à chaque heure plus probable, et le colonel recevait l'ordre de se rendre à Metz. Se tuer au moment de marcher à l'ennemi, c'eût été une lâcheté, M. de Lansac secoua donc sa torpeur et se mit en route dans la nuit.

Le désarroi dans lequel il trouva le quartier général ne tarda guère à l'épouvanter, et de patriotiques appréhensions vinrent encore oppresser son cœur malade. Il remua ciel et terre pour se faire écouter, et, n'ayant pu réussir à vaincre la folle confiance qui aveuglait tous ceux qui l'entouraient, il demanda un poste rapproché de l'ennemi. Deux mois après son départ de Paris, sous la tente qu'il occupait près de Reischoffen, il vit soudain paraître Mauret. Le jeune aide de camp apportait des ordres de Metz et devait repartir dans la nuit.

Les deux officiers ne s'étaient pas revus depuis leur résolution de travailler ensemble, ils se tinrent longtemps embrassés. Aucune allusion ne fut faite au passé, on ne parla que de la guerre. Le soir, alors qu'ils se promenaient en pleine campagne, le colonel dit tout à coup, presque à voix basse :

— Pouvez-vous, Mauret, me donner des nouvelles de Mme de Lesrel ?

— Oui, répondit le jeune homme, dont le front s'assombrit, je l'ai vue il y a quinze jours et j'ai eu peine à reconnaître notre belle amie d'autrefois.

— Sait-elle, demanda M. de Lansac, après un instant de silence, que j'exposais ma vie lorsque

son mari, croyant à une feinte, s'est enferré sur mon épée?

— Elle le sait.

— Elle me maudit?

— Non, Lansac, elle ne vous maudit pas; elle... Sur mon honneur, s'écria le jeune officier, je ne crois pas qu'il y ait au monde un être plus malheureux qu'elle, si ce n'est vous.

— Elle prononce encore mon nom?

— Oui, comme celui d'un ami dont elle est à jamais séparée, dont elle espère de grandes choses.

Le colonel secoua la tête avec tristesse.

— Nous nous battrons en hommes, dit-il; mais rappelez-vous mes paroles, Mauret, nous serons vaincus.

Le jeune officier protesta, il voyait l'horizon moins noir que ne le voyait son ami, il avait confiance dans le soldat, dont le courage répare souvent les fautes de ses chefs. M. de Lansac l'écouta sans le contredire. Vers dix heures du soir, Mauret monta à cheval pour regagner Metz.

— Si vous écrivez à Mme de Lesrel, dit le colonel, si vous la revoyez... Mais non, rien.

Les deux officiers se séparèrent émus. Sait-on jamais, lorsque le canon se dispose à tonner, si

l'on se reverra le lendemain? M. de Lansac ne rentra pas sous sa tente ; il se promena longtemps solitaire. La nuit était tiède, les étoiles scintillantes, et, le regard levé vers ces mondes, le colonel songeait à la vie future, à ce lendemain de la mort dont nulle philosophie n'a pu soulever le voile. Il se demandait ce que pèsent nos actions dans la balance du Juge éternel, quel dédommagement attend ceux qui ont souffert ici-bas. Un peu avant le jour, il se jeta sur son lit, pour se réveiller en pleine bataille.

Vers le soir, après des prodiges d'énergie, d'audace désespérée, le colonel voyait tomber autour de lui la poignée de soldats que, par un dernier effort d'héroïsme, il venait de ramener au feu pour la troisième fois. Vaincu, un tronçon d'épée à la main, l'œil terrible, il regardait s'avancer les masses de l'ennemi. Il songea à l'armée maladroitement disséminée sur la frontière, et, derrière cette première bataille perdue, il vit la France, mal préparée pour la lutte, devenir la proie d'un implacable vainqueur. Tandis que les boulets pleuvaient, écrasant les blessés qui râlaient sur la terre rouge de sang, il entendit les cris lugubres de la défaite et envia le sort de ceux dont les cadavres l'entouraient. En

ce moment l'image de Mme de Lesrel passa devant ses yeux. M. de Lansac, ne voulant pas fuir, marcha droit à l'ennemi et tomba bientôt foudroyé. C'était un véritable homme de guerre, destiné à faire parler de lui, et nul ne sait où est sa tombe.

Mme de Lesrel, atteinte d'une maladie de langueur, a vainement demandé à l'Italie l'influence de son doux climat. Elle s'est doucement endormie, il y a quelques années, entre les bras du général Mauret, dont Louis, depuis neuf ans, est le fidèle serviteur.

SIMON

SIMON

I

Sur les confins de l'ancien duché de Champagne se dresse une petite ville autrefois capitale d'un comté, aujourd'hui simple chef-lieu d'arrondissement. Une vieille tour féodale, couvrant de son ombre le portail d'une abbaye en ruine, prouve que la petite ville a un passé.

Dans cette ville ont en effet vécu des nobles, des moines, des manants, et des serfs ont cultivé la fertile vallée qui l'entoure. Les ancêtres des corbeaux qui, matin et soir, tourbillonnent en croassant au-dessus de la vieille tour, manquaient alors rarement de pâture, grâce au gibet. Le peuple — il ne portait pas encore ce nom — était à cette époque matière vile et corvéable ; par vice de naissance, disaient les nobles ; par la volonté de Dieu, disaient les moines ; quant au peuple lui-même, il ne savait pas pourquoi.

Ces temps barbares ne sont plus ; il n'en reste

d'autre trace, dans l'ancienne capitale du comté, que la tour, le portail et des murs crénelés ; le tout en ruines. Quatre bâtiments d'architecture nouvelle, c'est-à-dire indéfinie, attirent les regards avec leurs toits d'ardoises surmontés de paratonnerres. Ces quatre bâtiments représentent en quelque sorte la haute civilisation à laquelle nous sommes parvenus : l'un est la caserne, l'autre la mairie, le troisième le palais de justice, et le quatrième la prison.

Je me trompe; du passé reste encore debout un édifice aux pierres noircies par le temps, aux sculptures mutilées par les hommes, — l'église.

Une grande route, qui descend des collines situées à l'ouest, traverse la petite ville, franchit un pont jeté sur la sinueuse rivière qui la baigne, puis, à l'est, gravit le flanc de nouvelles hauteurs couronnées de bois.

Il est midi ; un doux soleil de mai éclaire la pittoresque vallée. Les ormes qui bordent la route, tordus par le souffle des vents, commencent à verdir ; les haies d'aubépine en fleur parfument l'air. Les oiseaux, actifs et bruyants, édifient des berceaux sous les feuilles naissantes. Dès février, le roitelet a ouvert le grand concours musical que l'alouette

doit clore en septembre et dont le rossignol est l'éternel lauréat.

Sur les lacets de la route, que les piétons abrègent en suivant de roides sentiers, un âne vieillot, boiteux, traîne une charrette informe. Sur un essieu criard sont clouées quatre planches inégales, flanquées de quatre pieux. Les brancards de ce singulier véhicule sont des branches à peine dégrossies. Pour selle, l'âne porte un pan de couverture replié; pour harnais, des cordes aux nœuds multiples. La charrette grince, gémit, paraît vouloir se disloquer à chaque tour de roue; elle boite comme la bête qui la traîne, comme son propriétaire qui pousse en ce moment à l'arrière, et que sa jambe droite, déjetée en dehors, force à marcher à l'aide d'un bâton.

L'âne est pelé, la charrette sordide, et l'homme qui la pousse semble un gueux de Callot oublié dans notre âge. Un feutre mou, sans forme et sans couleur, lui couvre le front jusqu'aux yeux, de grands yeux aux prunelles noires. Sa barbe inculte, frisée, envahit son visage, et lui donne un aspect farouche auquel le débraillé de son costume ajoute encore. Ce costume, comment le décrire? Sur une chemise en loques, une veste de panne en lambeaux; une culotte, composée de morceaux de drap

multicolores, arrive à mi-jambes et laisse à découvert deux grands pieds chaussés de sabots. Donc l'âne boite, la charrette boite, le conducteur boite ; Ecureuil seul ne boite pas.

Ecureuil court sans cesse de droite à gauche, de gauche à droite, d'arrière en avant. Il saute parfois amicalement au nez de Simonet — l'âne — et revient lécher la main de Simon — le maître. Ecureuil est un barbet, aux poils en désordre, auquel une lanière de cuir sert de collier. Depuis trois ans, Simon, pour qui cette somme est une très grosse somme, paye dix francs au fisc afin qu'Ecureuil ait le droit de circuler sur la grande route. Ecureuil paye une cote personnelle et s'en montre fier. Leste, vigoureux, il parcourt, pour son plaisir particulier, trois fois plus de chemin que la charrette qu'il a mission d'escorter. Ecureuil passe toujours à distance des gens bien mis et des enfants ; il les tient pour suspects. Du reste, c'est un vrai philosophe ; il n'a honte ni des guenilles de son maître ni de l'aspect rogneux de l'âne ; il les aime et en est aimé.

Simon, le maître d'Ecureuil, est un pauvre hère que la Providence n'a jamais gâté. Il ignore absolument sa généalogie, ne sait ni par qui ni pourquoi

il a été mis au monde, et ne connaît pas même le nom de ceux qui l'ont élevé. Pour cacher une faute, sa mère a tenté de le faire disparaître avant qu'il fût né. Du plus loin qu'il se souvienne, Simon se voit travaillant du matin au soir dans une carrière à plâtre, en échange d'un nombre de sous à peine suffisants pour payer le pain nécessaire à son appétit. Un jour, par suite de la rupture d'un câble, sa jambe droite a été brisée. On l'a soigné tant bien que mal, on lui a remis vingt francs à titre d'indemnité ; il s'est cru riche. Devenu incapable d'exercer le seul métier qu'il sût, Simon — on lui avait donné le nom du maître de la carrière — a cherché du travail, n'a pu en trouver et, ses vingt francs épuisés, a erré, mendié, souffert du froid, de la faim, des rebuffades ; néanmoins il a vécu, tant sa constitution était robuste. La tête ébouriffée du pauvre Simon contient peu d'idées, — où les aurait-il prises ? Il n'a jamais deviné pourquoi on le repousse toujours lorsqu'il demande à travailler ; pourquoi on semble le redouter alors qu'il n'a jamais fait de mal. Chassé des villages, il s'est parfois réfugié dans les villes, mais il en est sorti bien vite par amour du grand air. Un soir, las, découragé, Simon, au sommet de la colline qu'il gravit en ce moment,

a découvert une carrière de grès abandonnée. Il s'est logé sous une voûte qui menaçait de s'écrouler, et, personne n'étant venu l'en expulser, il y a élu domicile.

Une forêt s'étendait en arrière de l'ancienne exploitation de grès, une forêt où des bûcherons dressaient des fagots. Un d'eux, pressé d'ouvrage, accepta un jour l'aide de Simon et s'en trouva bien : le pauvre diable était fort et laborieux. De la ville, des femmes du peuple venaient souvent, par économie, acheter leur bois sur place. Simon s'offrit pour transporter les fagots et obtint la pratique de maintes ménagères. Le pauvre garçon peinait beaucoup, mais il gagnait son pain et n'en demandait pas davantage. Durant un été, il s'avisa de construire, près de l'entrée de la carrière, une cabane de bois, de pierres et de boue, du seuil de laquelle il découvrait toute la vallée, la vieille tour, la rivière et l'église. Sur le talus couvert de grès, qu'il considérait comme faisant partie de son domaine, il planta des pommes de terre et des choux, qui poussèrent à peu près. Certain alors de manger chaque jour, Simon se trouva heureux. Le matin, l'œil perdu sur l'immense horizon qu'il découvrait de sa hutte, il écoutait chanter les oiseaux et regardait

courir les nuages; le soir, il regardait briller les étoiles et trouvait cela beau.

Après une année de labeur, Simon, ayant acheté d'occasion deux roues presque pareilles, s'ingénia à construire une charrette. Il réussit, et put ainsi porter à la ville une sextuple charge de fagots. Un peu plus tard, il fit la rencontre de Simonet, qui venait de se briser une jambe et qu'un équarrisseur emmenait pour l'abattre. Simon déboursa six francs pour la peau, les os et les sabots de Simonet, le reste de souffle qui animait la pauvre bête étant compté pour rien. Il la pansa, la soigna et la guérit assez pour qu'elle pût, clopin-clopant, traîner la charrette. Simon eut alors l'idée d'acheter un gros lot de fagots et de le vendre en détail à la ville, trait de génie commercial qui lui valut de dix à quinze sous par jour. Ce fut à cette époque qu'une de ses pratiques lui confia la mission de noyer Ecureuil, né quatrième d'une portée. Simon, au lieu de jeter le petit animal par-dessus le pont, l'éleva et n'eut point affaire à un ingrat. En somme, depuis six ans, les trois ex-condamnés à mort peinaient de compagnie, mais ne se trouvaient pas malheureux de vivre.

Trois heures de l'après-midi sonnaient dans la

vallée quand Simonet atteignit le sommet de la côte et s'arrêta pour souffler, tandis qu'Ecureuil daignait s'asseoir. Au bout de dix minutes, l'âne reprit de lui-même sa marche, s'engagea sur une route défoncée et pénétra dans la forêt, pour ne plus s'arrêter qu'en face d'un immense amas de fagots. Simon ne savait ni lire ni écrire; cependant il s'embrouillait rarement dans ses comptes, peu compliqués d'ailleurs. Le fermier, propriétaire des coupes, avait confiance en lui. Simon s'occupa de charger sa charrette, la ramena à deux ou trois cents mètres de la grande route, puis détela Simonet, qui, précédé d'Ecureuil et suivi de son maître, s'engagea sur un sentier.

En traversant un chemin, Simon aperçut deux femmes qui sarclaient de l'herbe.

— Eh! Simon, lui cria l'aînée, est-ce vrai que tu as demandé la fille du château en mariage ?

— Pourquoi ne m'as-tu pas choisie? cria la plus jeune. Est-ce que je ne suis pas à ton goût?

Simon passa sans se retourner, sans répondre aux moqueuses dont les quolibets firent taire un instant les oiseaux. Filles et garçons, lorsqu'ils le rencontraient, interpellaient volontiers Simon, que son mutisme faisait considérer comme un simple

d'esprit. Cependant, soit à cause de l'expression farouche que donnaient à son visage sa barbe inculte et son regard brillant, soit à cause de la vie solitaire qu'il menait, Simon inspirait une vague terreur à ses voisins, qui le tenaient pour un être redoutable, qu'il ne fallait point trop fâcher.

La voix des sarcleuses d'herbe résonnait encore dans le lointain, quand Simonet fit un bond et dressa ses longues oreilles; Ecureuil aboya aussitôt, et Simon, surpris, se retourna et s'arrêta. Un coup de feu venait de retentir dans la forêt; les échos des collines répétaient et se renvoyaient le bruit.

— C'est Jean le braconnier, murmura Simon. Comment ose-t-il se servir de son fusil en plein jour?

Simon reprit sa marche et, dix minutes plus tard, pénétra dans l'emplacement de l'ancienne carrière. Simonet, débarrassé de ses ficelles, se rendit sous la voûte autrefois habitée par son maître et y trouva de l'herbe fraîche, des débris de légumes, trois ou quatre beaux chardons et un peu d'avoine. Sur un feu de bois mort, Simon disposa un vieux pot contenant un morceau de viande, des carottes et des choux; tandis que cette pitance cuisait, il ajouta quelques nœuds aux harnais et s'occupa en-

suite de ses semis. Ecureuil, accroupi près du feu, se relevait de temps à autre pour tourbillonner et aboyer autour de son maître ou de l'âne. Celui-ci feignait de vouloir mordre son compagnon de route, Simon feignait de le vouloir battre pour l'obliger à se taire, et, finalement, le saisissait pour l'embrasser.

Le soleil, en se couchant, vit Ecureuil et Simon assis face à face, dînant de compagnie. Les oiseaux modulèrent une dernière chanson, la vieille tour féodale se perdit peu à peu dans l'ombre, les chauves-souris apparurent, le grand silence de la nuit envahit la vallée. Avant de gagner sa couche de paille, Simon regarda les étoiles s'allumer. Sûr du lendemain, calme comme la nature qui l'entourait, le pauvre garçon eût certainement remercié Dieu, s'il eût connu Dieu.

II

A la première lueur du jour, Ecureuil s'élança hors de sa cabane et aboya ; Simon se hâta de sortir à son tour et demeura bouche béante. Quatre gendarmes, la carabine au poing, le couchaient en joue. Trois messieurs, vêtus de noir, se tenaient un peu

en arrière. Les gendarmes se rapprochèrent avec précaution et s'élancèrent à la fois sur Simon immobile.

— Si tu bouges, tu es mort, lui dit le brigadier, qui, se tournant ensuite vers les trois hommes vêtus de noir, cria : Monsieur le juge peut approcher.

Les magistrats, qui examinaient la hutte avec surprise, s'avancèrent. Simon fit un mouvement pour saisir le bâton appuyé contre le mur de la cabane et sans l'aide duquel il marchait difficilement.

— Prenez garde, cria le juge au substitut du procureur, le gaillard est de force à nous assommer.

Tandis que deux des gendarmes liaient les bras de Simon, les deux autres, suivis du juge d'instruction, du substitut et de leur greffier, pénétraient dans la cabane et se livraient à une minutieuse perquisition. Elle ne dura pas longtemps : le mobilier de Simon se composait d'un amas de paille, d'une vieille chaise, d'une planche servant d'armoire et de buffet. La paille fut retournée, le sol examiné, les murs de boue sondés, l'entrée de la carrière explorée. Simon, inquiet, silencieux, regardait sans comprendre. Une idée lui vint tout à coup, c'est que la carrière appartenait aux trois messieurs et qu'ils allaient l'en chasser.

— Comment vous appelez-vous? demanda brusquement le juge revenu près de lui.

— Simon, répondit le pauvre hère.

— Simon qui?

Ne comprenant pas, Simon garda le silence.

— Je vous demande, reprit le juge, d'un ton irrité, quel est votre autre nom, votre nom de famille?

— Mon nom de famille? répéta Simon indécis. Est-ce celui que me donnent les enfants lorsqu'ils courent après moi? Ils m'appellent le Bancal.

Le juge, le substitut et le greffier se mirent à rire; le dernier prit note de la réponse.

— Bon, nous voulons jouer à l'innocent? reprit le juge. Cela ne prendra guère. Où êtes-vous né?

Nouveau silence de Simon.

— Monsieur le juge d'instruction, dit le substitut en élevant la voix comme s'il parlait à un sourd, demande où vous êtes né?

Simon répondit :

— Je ne sais pas.

Les deux magistrats échangèrent un regard.

— Vous refusez de révéler où vous êtes né? demanda le juge.

Simon ne put que répéter :

— Je ne sais pas.

— Le drôle est rusé, dit le substitut, tandis que le greffier écrivait.

— J'ai tiré les vers du nez à de plus futés, répliqua le juge avec finesse.

Et il demanda à Simon en quel endroit il se trouvait la veille, vers cinq heures du soir.

— Dans la forêt, où je chargeais mes fagots.

— Avez-vous rencontré quelqu'un ?

— Oui, deux femmes qui sarclaient de l'herbe.

— Bien, s'écria le juge, nous arrivons. Qui avez-vous rencontré encore ?

— Personne.

— Ah ! un nouveau mensonge, soit. Si vous étiez aveugle hier au soir, peut-être n'étiez-vous pas sourd, qu'avez-vous entendu ?

Simon pensa à la détonation ; mais, les jours d'hiver, Jean le braconnier venait parfois se chauffer à son feu, et lui donnait un lapin dont il se régalait. Il secoua la tête et garda le silence.

— Où cachez-vous votre fusil ? reprit le juge.

— Mon fusil ! Je n'ai pas de fusil, répliqua Simon.

— N'oubliez pas, dit le juge avec solennité, que vos mensonges rendront votre châtiment plus sé-

vère ; avouez que vous possédez un fusil, et montrez-nous où vous le cachez.

Simon répondit de nouveau :

— Je n'ai pas de fusil.

Pendant cet interrogatoire, Ecureuil rôdait autour des juges et des gendarmes, grognant, menaçant. On enjoignit à Simon de le faire taire, et comme l'animal, l'échine basse, se rapprochait de son maître qui l'appelait, il reçut un coup de pied du greffier et s'enfuit en hurlant. L'œil de Simon brilla : il leva ses bras liés, les laissa retomber, et une larme coula le long de sa joue. Qu'on le frappât, lui, passe ; mais Ecureuil !

Simon, placé entre les gendarmes, dut suivre les juges et le greffier. On le ramena près de l'endroit où, la veille, il avait rencontré les deux femmes ; puis, longeant la route, il vit un groupe d'une dizaine de personnes. A son approche, des imprécations retentirent et un bûcheron le menaça du poing. On s'écarta pour laisser place aux juges ; alors, dans une mare de sang, Simon aperçut un homme couché la face contre terre. Il recula instinctivement, on le traîna près du cadavre. Le silence ne fut plus troublé que par le cri plaintif d'une mésange.

— Connaissez-vous cet homme? lui demanda le juge.

— Oui, répondit Simon d'une voix émue, c'est un des ouvriers de la ferme de l'Evêque ; il m'a souvent donné de son pain.

— Et vous savez sans doute qui l'a tué?

— Non.

— Eh bien, je le sais, moi, reprit le juge avec assurance. Le misérable qui l'a guetté dans le bois avec l'espoir de s'emparer de la paye qu'il rapportait à ses compagnons; celui qui l'a assassiné, c'est vous.

Simon rougit, pâlit, promena autour de lui des regards effarés, et lut des menaces sur tous les visages qui l'entouraient; il essaya de parler, de protester; mais il ne put que s'écrier :

— Non, non, non ! je ne sais pas tuer, je ne sais pas voler. Non !

— On vous a vu, dit le juge.

Les femmes dont l'accusé avait eu à subir les railleries furent amenées par les gendarmes.

— Vous avez juré, leur dit le juge, de révéler la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Cet homme est-il bien celui qui a traversé cette route hier au soir?

Les femmes regardèrent avec terreur Simon, puis le juge.

— Ne craignez rien, dit celui-ci ; la justice protège ceux qui l'éclairent. Est-ce bien cet homme qui a traversé la route?

Les deux femmes répondirent sourdement :

— C'est lui.

— Oui, dit Simon, elles m'ont vu, elles m'ont parlé, elles savent que ce n'est pas moi.

— Donnez-nous quelques détails, reprit le juge en s'adressant aux témoins.

Les deux femmes répondirent à la fois.

— Parlez d'abord, vous, dit le juge à la plus âgée.

— Il a passé, il nous a regardées d'un air méchant, dit-elle ; cinq minutes après, un coup de fusil a été tiré. Nous avons crié et, presque aussitôt, nous l'avons vu se glisser dans les fourrés.

La seconde femme confirma la déposition de sa compagne.

— Vos cris, dit le juge avec conviction, ont empêché ce vaurien de dépouiller sa victime. Qu'avez-vous à répondre? demanda-t-il à Simon.

— J'ai passé, dit celui-ci; mais je ne suis pas revenu quand on a tiré.

— Ah! ah! interrompit le juge, tout à l'heure

vous n'aviez rien entendu. Nous sommes, je crois, assez édifiés, continua-t-il en se tournant vers le substitut, qui baissa la tête en signe d'affirmation.

Le juge d'instruction et son collègue apposèrent leur signature au bas d'un papier que leur présenta le greffier, papier qu'ils remirent au brigadier. Des paysans placèrent le corps de la victime sur une civière, et on se dirigea vers la grande route.

— Marche ! dit un gendarme à Simon.

— Je puis retourner à la maison? demanda naïvement celui-ci.

— Non pas, répondit le brigadier, nous allons d'abord faire un tour à la ville.

— Je vais emmener ma voiture, alors ; elle est toute chargée.

Les gendarmes éclatèrent de rire et poussèrent Simon par l'épaule.

— Il faut, reprit le pauvre homme, que j'aille donner à manger à Simonet.

— Assez causé, dit le brigadier d'un ton rogue ; en route !

Simon marcha vite ; il voulait rejoindre les messieurs, leur expliquer qu'il était innocent, que ces femmes se trompaient, que Simonet avait besoin de manger. L'accusation d'assassinat qui pesait sur lui

n'inquiétait Simon qu'à demi ; les juges savent lire, écrire, et, dans son idée, ils ne pouvaient se tromper longtemps. Lorsque le malheureux arriva sur la grande route, le juge, le procureur et le greffier montaient en voiture et partaient. On hissa le corps sur une charrette, et, placé entre les gendarmes, suivi à distance par Ecureuil, Simon descendit la côte. En route les gendarmes essayèrent de le faire causer. Il leur répondit comme aux juges :

— Ces femmes se trompent ; je ne sais ni tuer ni voler.

Il traversa la ville, menacé par une foule hostile qui croyait déjà connaître la vérité. On le mena à la mairie, où le commissaire attesta que le criminel était connu pour un vagabond. De là, on le conduisit au palais de justice, puis, après quelques formalités, à la prison, dont la porte garnie de fer se referma sur lui.

Placé dans une cellule, Simon s'assit atterré. Il songeait à Ecureuil et à Simonet ; qu'allaient-ils devenir si les trois messieurs ne reconnaissaient pas tout de suite son innocence ? Simon ne comprenait pas grand'chose à son aventure. Tout le monde mentait en l'accusant ; lui seul disait la vérité, et c'est lui que l'on traitait de menteur. Quand le mal-

heureux vit la nuit venir sans que les juges reparussent, il appela, heurta à la porte de son cachot. Un geôlier accourut. Simon tenta de lui expliquer qu'il fallait donner à manger à Simonet et à Ecureuil; il offrit les quelques francs dont on l'avait dépouillé en échange du service qu'il demandait. Le gardien lui ordonna de se tenir tranquille s'il ne voulait empirer son cas, déjà bien assez grave. Simon regarda le coin de ciel bleu que rayaient les barreaux de sa fenêtre, se cacha la tête et sanglota.

Pendant ce temps Ecureuil, la queue entre les jambes, les oreilles basses, une patte en l'air, se tenait près de la porte par laquelle son maître avait disparu, essayant de la franchir chaque fois qu'on l'ouvrait. A la sortie de l'école, les enfants, ces curieux par excellence, vinrent rôder autour de la prison, avec l'espoir de voir l'assassin. Ils aperçurent Ecureuil et l'assaillirent à coups de pierres. Le pauvre barbet, par des courses folles, imprévues, dérouta d'abord les assaillants; mais bientôt ahuri, blessé, il gagna la campagne. Délivré de ses persécuteurs, il flaira l'air, puis poussa ces cris lugubres, pitoyables, que font entendre les chiens perdus.

Le juge d'instruction, intègre magistrat, dînait ce soir-là en ville. Pressé de questions sur l'événe-

ment du jour, il raconta son expédition matinale. Grâce à sa diligence, à son énergie, le coupable avait été pris avant de pouvoir fuir. Aux dames qui l'interrogeaient avidement, le juge apprit que l'assassin était un gaillard de la pire espèce, rusé comme un renard et qui, comme ses pareils, espérait dérouter la justice par ses dénégations. Ce misérable, depuis quatre ans, avait audacieusement pris possession d'un coin de la forêt, d'où il guettait l'occasion d'un bon coup. Le soin qu'il mettait à cacher le lieu de sa naissance prouvait qu'il avait dû commettre d'autres crimes que l'on apprendrait sous peu. Le juge se fit un devoir de louer le courage du substitut, qui, menacé par le terrible gourdin du coupable, n'avait pas bronché.

Le crime commis à ses portes terrifia l'ancienne capitale du comté, et les imaginations se donnèrent libre carrière. Chacun connaissait l'assassin dont la mine — à ce que l'on affirmait — n'avait jamais trompé personne. Les gens qui, depuis quatre ans, achetaient des fagots à ce vaurien, se virent accablés de félicitations ; ils n'avaient, leur disait-on, échappé que par miracle à la mort, et ils le crurent eux-mêmes. En effet, ce Simon, auquel ils permettaient de ranger ses fagots dans la cave ou dans le

cellier, eût pu profiter de l'occasion pour se cacher et attendre la nuit. Il aurait pu les tuer au lieu d'assassiner le garçon de ferme ! La police, il fallait bien en convenir, ne savait rien prévoir et faisait preuve d'une négligence déplorable. On était réduit à se garder soi-même. Aussi, à cinq lieues à la ronde, portes et volets furent désormais clos à la tombée de la nuit. Nul ne se sentait en sûreté, car Simon paraissait aux plus hardis si fort, si astucieux, si redoutable... Il était homme à tromper la vigilance des geôliers, à franchir les hautes murailles qui l'enserraient, et à revenir commettre un nouveau crime.

Quand le soleil se leva sur la carrière où Simon se trouvait si heureux la veille, Simonet, affamé, se débattait contre son licou. Ecureuil, harassé, couvert de boue, sanglant, poussait de temps à autre des hurlements plaintifs et léchait le museau de son compagnon ; ni l'un ni l'autre ne comprenait pourquoi le maître, l'ami, celui qui donnait à manger, restait si longtemps absent.

L'instruction suivit sa marche avec cette sage, cette majestueuse lenteur qui donne tant de garanties aux accusés. Vingt fois soumis à la torture d'implacables interrogatoires, Simon exaspéra le

juge d'instruction en s'obstinant à dire la vérité, en refusant d'avouer sa culpabilité. Le juge, à plusieurs reprises, parla en soirée de la présence d'esprit de ce coquin qu'il ne pouvait amener à se contredire. A la longue, il fallut bien, faute de preuves, renoncer au triomphe d'envoyer Simon devant la cour d'assises. Le juge, du reste, apprit peu à peu toute l'histoire du malheureux, et ses soupçons furent enfin attirés sur un rival en amour du garçon de ferme assassiné, rival disparu depuis le jour du meurtre.

III

Huit mois se sont écoulés. Les oiseaux se taisent, le ciel est gris, la terre blanche, on est en janvier. La vieille tour féodale, qui a vu tant d'iniquités dans le passé, regarde, par-dessus le toit des maisons, la prison dont la porte s'ouvre et livre passage à quatre infortunés que, selon l'expression consacrée, on vient d'élargir. La justice, après les avoir emprisonnés sur des présomptions, sur des dénonciations calomnieuses, après les avoir séquestrés plusieurs mois, les rend à la liberté. Une de ces victimes de l'incarcération préventive, pâle, maigre, se laisse en quelque sorte pousser dehors : c'est Simon.

Encore convalescent d'une longue maladie, le pauvre diable fait vingt pas et s'arrête. Il contemple la noire bâtisse où il a vécu pendant huit mois ; puis, comme pris de terreur, il hâte son pas inégal et fuit. Un passant le reconnaît, le montre du doigt et crie :

— Il s'est échappé de la prison.

Le maréchal ferrant sort armé d'un fer rouge, le menuisier d'une pince, l'épicier d'un bâton. On cerne le malheureux, on va le frapper, quand un gendarme s'interpose et déclare que Simon est libre. Tandis que les voisins échangent quelques propos sur la maladresse des juges, Simon a gagné les ruelles, et clopin-clopant fait le tour de la ville.

Comme il a souffert pendant les huit mois qui viennent de s'écouler, tantôt parqué solitaire au fond de sa cellule, tantôt accablé de questions insidieuses, toujours traité de vagabond, de criminel, d'assassin, d'imposteur ! Oh ! les affreuses, les éternelles nuits passées à songer à Ecureuil, à Simonet, ses seules affections, sa seule famille, les seuls êtres qui aient jamais eu confiance en lui, qui l'aient aimé ! Qu'ils sont cruels, les gens bien vêtus ! Jamais Simon ne leur a fait de mal, il a toujours compris qu'ils sont d'une race supérieure à la sienne,

il ne leur a jamais parlé que pour les implorer. D'où vient qu'on lui a toujours reproché sa vie vagabonde, alors qu'il demandait du travail qu'on lui refusait? Quel mal faisait-il dans sa carrière, entre Ecureuil et Simonet? Pourquoi les juges ont-ils voulu le forcer à mentir, à s'avouer coupable d'un crime dont il était innocent? Chez les esprits simples, illettrés, les pourquoi se pressent et restent sans réponse. Le pauvre Simon ne connaît rien à l'ordre social, et il serait bien étonné d'apprendre que les juges ont mission de protéger les citoyens.

Dans la prison, on a tenté de le moraliser. On lui a parlé du travail qui conduit à l'aisance, à la fortune, sans toutefois lui dire comment. On lui a recommandé l'économie, la tempérance, à lui dont la moitié de la vie s'est passée à souffrir de la faim. On lui a parlé de Dieu, père de tous les hommes, et dont il devait fréquenter le temple, à lui qui, s'étant un jour hasardé à pénétrer dans une église, s'en est vu chassé par le bedeau. Enfin, il était libre; mais en le poussant hors de la prison on lui avait ordonné de quitter le pays. Où allait-il se réfugier avec Simonet et Ecureuil? Oh! les chers êtres, il souhaitait tant les revoir qu'oubliant sa faiblesse, il marchait vite, vite.

Parvenu au pied de la grande côte, Simon s'empara d'un échalas dont il se servit en guise de bâton, et s'engagea sur le sentier. Il mit plus d'une heure à gravir la montagne ; la bise soufflait, âpre et mordante. Mal vêtu, mal chaussé, Simon grelottait, glissait, tombait sur la neige durcie. Il atteignit enfin le sommet. Devait-il se rendre à la ferme où, sans nul doute, on avait recueilli Ecureuil et Simonet ? Il voulut voir d'abord la carrière. Soudain il s'arrêta, son cœur battait si fort, qu'il suffoquait. La hutte, à demi renversée, portait au flanc une large ouverture et laissait pendre des lambeaux de son toit de chaume, détachés par les vents. Simon poussa un sifflement particulier, convaincu qu'à cet appel Simonet allait renâcler, Ecureuil accourir. Simonet ne renâcla pas, Ecureuil n'accourut pas.

— Ils sont à la ferme, pensa Simon.

Il avança ; le licou de Simonet pendait, non détaché, non coupé, mais rompu.

Simon gagna la cabane et se tint à trois pas du seuil, n'osant le franchir. Il s'élança et demeura l'œil fixe. Sur la paille de son lit, éparpillée par les gendarmes et pourrie par le temps, gisait un petit squelette entouré de poils gris. Des corbeaux, hôtes de la vieille tour féodale, vinrent se poser en croassant

près de la cabane. Simon devina. Ecureuil, revenu là pour l'attendre, était mort, mort de faim, puis les corbeaux...

Simon s'assit sur le fumier glacé, s'accota contre le mur de la misérable cabane qui avait abrité les seules années heureuses de sa vie, et pleura longtemps. Il prit la tête aux orbites vides d'Ecureuil et la baisa. Pour la première fois Simon comprit la mort, pourquoi il avait vu tant de gens verser des larmes en suivant un cercueil. Son chien ne japperait plus, ne courrait plus, ne le regarderait plus, ne lui lécherait plus les mains. De ce pauvre être, qui l'avait aimé, il ne restait plus que quelques os rongés par les oiseaux de proie.

Pendant quarante-huit heures, Simon erra sur son ancien domaine. Le dégel était venu. A force de fureter, le boiteux retrouva Simonet, à l'entrée du bois, mort aussi, et, voulant soustraire ses os à la pluie, il les rapporta dans la cabane, les plaça près de ceux d'Ecureuil. Se sentant ivre — il avait faim — Simon se traîna jusqu'à la ferme au maître de laquelle il achetait autrefois ses fagots. Son apparition mit tout le monde en émoi. On le chassa, on le menaça; il s'éloigna sans s'expliquer pourquoi on le recevait ainsi. La terre, détrempée,

s'attachait en lourdes masses aux sabots de l'ex-prisonnier, qui se dirigea vers la grande route. Il passa près de sa charrette, qui, disloquée, les roues brisées, gisait sur le bord du chemin ; il la pleura comme si, elle aussi, eût été un être vivant qu'il eût connu, comme un compagnon d'Ecureuil et de Simonet.

Les oreilles bourdonnantes, les entrailles mordues par la faim, Simon s'arrêta sur le pont qui donnait accès dans la ville dont l'entrée lui était interdite. Il se plaça naïvement au pied d'un poteau surmonté d'un écriteau prohibant la mendicité. Là, l'air suppliant, il regarda ceux qui passaient. A la tombée de la nuit, il fut arrêté par deux gendarmes et accusé d'avoir effrontément tendu la main sous le texte de la loi qui le prévenait que c'était là un délit.

Pour le coup, Simon était bel et bien coupable. Les sages juges, causes de la mort d'Ecureuil et de Simonet, après avoir détruit le gagne-pain du malheureux par une injuste détention de huit mois, condamnèrent l'incorrigible vagabond à quinze jours de prison. Les quinze jours écoulés, on le remit de nouveau en liberté, en lui signifiant d'avoir à sortir sur l'heure non seulement de la commune, mais de l'arrondissement.

De même que la première fois, Simon retourna vers la carrière ; de même que la première fois encore, la neige tombait. Assis sur le seuil de sa cabane, le pauvre homme regarda longtemps la vieille tour féodale, sans se douter qu'elle représentait un passé d'arbitraire et de cruauté. Il regarda ensuite la mairie, le palais de justice et la prison, sans se douter que ces édifices représentent l'équité moderne. Il savait qu'il fallait s'éloigner ; le courage lui manquait. Puis, où aller ?

Simon toussait ; son œil brillait. Il rassembla les os de Simonet et d'Ecureuil ; il voulait emporter ces chers débris. Ce ne fut pas un mince travail que d'empaqueter ces restes dans des lambeaux de linge, et le paquet, une fois achevé, lui parut bien plus pesant. Épuisé, pris d'une envie de dormir irrésistible, Simon remit son départ au lendemain. Il alluma un feu de bois à l'entrée de la carrière ; alors, la tête appuyée sur son funèbre fardeau, il céda insensiblement au sommeil. Il eut des rêves pénibles : il revit la prison, les juges au front sévère, la sœur de l'hôpital, celle qui lui avait parlé du bon Dieu. Il rêva de ce Dieu, mort pour le racheter, lui avait-on dit, et vit soudain la vallée s'emplir de soleil ; il entendit les oiseaux chanter, Ecureuil aboyer, Simo-

net renâcler. Simon voulut en vain se dresser et courir vers eux. Peu à peu sa poitrine cessa de se soulever, et le son de la cloche de l'église, qu'il aimait à entendre tinter, ne troubla pas son lourd sommeil.

La neige, silencieuse, tomba durant quarante-huit heures. Sur l'ancienne carrière, couverte d'un manteau de velours blanc, apparaissaient çà et là les renflements produits par des mottes de terre ou des blocs de grès.

Quand vint le dégel, on remarqua, dans la ville, que les corbeaux de la vieille tour volaient tous vers le sommet de la colline, où la curiosité attira une bande d'enfants. Ils aperçurent Simon endormi, la tête posée sur un énorme paquet. Les plus hardis jetèrent quelques pierres au bancal, et, surpris de voir qu'il ne bougeait pas, ils s'enfuirent effrayés. La justice, prévenue, arriva aussitôt et verbalisa. Mais l'œuvre de la prison préventive était accomplie. Les menaces des hommes que la bonne sœur de l'hôpital lui avait dit être ses frères ne pouvaient plus réveiller Simon. On lui avait dit de partir; doux et soumis jusqu'à la fin, il était parti.

net renifler. Simon voulut en vain se dresser et courir vers eux. Peu à peu sa poitrine cessa de se soulever, et le son de la cloche de l'église, qu'il aimait à entendre tinter, ne troubla pas son lourd sommeil.

La neige, silencieuse, tomba durant quarante-huit heures. Sur l'ancienne carrière, couverte d'un manteau de velours blanc, apparaissaient çà et là les renflements produits par des mottes de terre ou des blocs de grès.

Quand vint le dégel, on remarqua, dans la ville, que les corbeaux de la vieille tour volaient tous vers le sommet de la colline, où la curiosité attira une bande d'enfants. Ils aperçurent Simon endormi, la tête posée sur un énorme paquet. Les plus hardis jetèrent quelques pierres au bandit, et, surpris de voir qu'il ne bougeait pas, ils s'enfuirent effrayés. La justice, prévenue, arriva aussitôt et verbalisa. Mais l'œuvre de la prison préventive était accomplie. Les menaces des damnés que la bonne sœur de l'hôpital lui avait dit être ses frères ne pouvaient plus réveiller Simon. Dieu lui avait dit de partir; doux et soumis jusqu'à la fin, il était parti.

LA TACHE D'HUILE

LA TACHE D'HUILE

I

Un soir du mois d'avril 1865, avant de pénétrer dans le café Foy, où depuis dix ans ils avaient l'habitude de faire leur partie d'échecs, MM. Ferdinand Bourdin et Ernest Chabrié se promenèrent de long en large dans le jardin du Palais-Royal. Amis de collège, condisciples à l'Ecole centrale, puis associés dans un commerce de fer auquel ils devaient chacun soixante mille livres de rentes, les deux amis causèrent du passé, un peu du présent et beaucoup de l'avenir. Devenus veufs presque à la même époque, ils s'étaient aussitôt retirés des affaires. M. Bourdin possédait une fille de quinze ans, placée dans un bon pensionnat de province et très en retard au point de vue du développement physique; tandis que M. Chabrié possédait un fils qui, âgé de vingt ans, suivait les cours de l'Ecole de droit. Le nom des jeunes gens revenait à chaque instant dans la conversation des deux pères, qui n'avaient jamais

fait mystère, même devant les intéressés, de leur dessein bien arrêté de les unir aussitôt qu'ils auraient atteint l'âge voulu.

Mlle Henriette Bourdin, dès la première heure de sa naissance, fut donc considérée comme fiancée à M. Henri Chabrié, son aîné de six ans environ. Jusqu'au jour où il accomplit sa dix-septième année, Henri se montra fier d'avoir une petite femme ; Henriette, de son côté, parlait avec le plus grand sérieux de son petit mari. Mais le temps, qui transforme de façon inégale les hommes et les choses, finit par troubler cette harmonie.

Henri Chabrié, ses études terminées, prit assez rapidement les allures d'un beau jeune homme à la moustache noire, aux manières distinguées, à la mise soignée. Henriette, au contraire, vit pousser de telle façon ses bras, ses jambes, ses mains et ses pieds, qu'ils furent bientôt hors de proportion avec sa taille. Elle devint disgracieuse, presque laide en dépit de ses longs cheveux noirs, de ses dents très blanches, mais trop larges, de ses yeux bien fendus. A sa vivacité enfantine succéda peu à peu une langueur indolente, une timidité gauche. Elle ne savait parler à Henri que de poupées, et se faisait prier comme une virtuose en renom pour lui jouer l'éter-

nel morceau de piano qu'elle étudiait. La parité qui avait si longtemps confondu les goûts des deux fiancés s'évanouit insensiblement. Henri traita son ancienne compagne de jeux en enfant, et Henriette cessa de l'appeler son petit mari. Un beau jour le jeune homme ne vit plus en elle qu'une sœur cadette médiocrement avantagée par la nature, une gamine que les jours de sortie il menait se bourrer de gâteaux chez un pâtissier, et avec laquelle, par une condescendance d'homme raisonnable, il consentait de loin en loin à faire une partie de cache-cache. Henriette, surprise de voir son petit mari causer avec les grandes personnes de choses sérieuses, c'est-à-dire ennuyeuses, en vint à ne plus oser lui parler. Elle se sentait prête à pleurer lorsque, par une réminiscence du passé, le jeune homme l'appelait sa petite femme. Quant à Henri, chaque fois que son père lui parlait de cette fillette comme de sa bru future, il riait de si bon cœur, que M. Chabrié en paraissait troublé.

MM. Bourdin et Chabrié, avant d'abandonner leur commerce, avaient acheté deux maisons construites autrefois par deux frères dans un des sites les plus pittoresques de la Brie. Edifiées sur le plateau d'une colline à pente douce, les *Jumelles*, comme

on les appelait dans le pays, voyaient se dérouler au loin une large vallée. A droite, elles s'appuyaient sur un hameau ; à gauche, sur un bois. En avant, un parc d'une contenance de douze hectares, commun aux deux maisons, descendait jusqu'à la claire et poissonneuse rivière de la Dhuys, dont les Parisiens boivent aujourd'hui les eaux. Les deux amis passaient le gros de l'hiver à Paris, rue de Rivoli. L'été venu, ils s'établissaient aux Jumelles. A Paris, Henri ne voyait Henriette que chaque mois, mais il la voyait chaque jour pendant les vacances. Les Jumelles étaient chères aux deux enfants ; que de jardins plantés, que de maisons bâties, que de courses joyeuses, que de promenades à la recherche des nids, des noisettes, des mûres. Lancés dans le parc dès le matin, on ne les voyait reparaître qu'à l'heure où la cloche d'une des Jumelles annonçait les repas. Le teint hâlé, ébouriffés, les mains noires de terre, ils accouraient affamés, ivres de la liberté qu'on leur laissait. En somme, c'étaient des années de bonheur parfait qui s'enfuyaient là pour Henri et Henriette ; ils devaient s'en apercevoir plus tard. Les vacances terminées, on s'embrassait, on se disait au revoir en pleurant. Le petit mari retournait au collège, la petite femme au pensionnat, et les

deux pères rentraient à Paris, pour continuer, au café Foy, leur éternelle partie d'échecs.

Depuis deux années, les vacances, d'ordinaire si joyeuses, avaient paru très tristes à Henriette. Elle était toujours prête à courir, à sauter à la corde, à construire une balançoire, à manger des mûres, à croquer des noisettes ou à pêcher. Mais, sauf ce dernier goût, Henri semblait avoir perdu tous les autres. Le plus souvent, armé d'un livre et d'un crayon, il se retirait sous un massif ou dans le kiosque, dont les larges fenêtres étaient garnies de verres de couleurs, et demeurait là de longues heures, lisant, étudiant. Souvent encore, comme s'il eût trouvé le parc trop étroit, il se lançait dans la campagne, laissant Henriette jouer toute seule. Le soir, au lieu de l'aider à découper des images, il prenait place à une table de whist. Henriette, qui s'ennuyait, bâillait, s'étirait, ne tardait guère à s'endormir sur son fauteuil. Quand M. Chabrié regagnait sa demeure avec son fils, il lui arrivait souvent de dire :

— Cette petite Henriette sera décidément une bien jolie femme.

Henri regardait alors son père avec stupéfaction. Au cours de ses études, il avait appris qu'une jolie

femme est une combinaison de traits harmonieux avec une taille ronde, de petits pieds et de petites mains, un corps souple et bien proportionné. Voyant Henriette posséder tous les dons contraires, et ne songeant pas que les papillons sortent d'une noire chrysalide, il se disait à part lui :

— Mon père a un drôle de goût.

Les deux associés se promenèrent si longtemps sous les arbres du Palais-Royal, que neuf heures sonnaient lorsqu'ils s'assirent devant l'échiquier qu'un des garçons du café Foy avait préparé dès huit heures. Une galerie d'amis, anciens clients de la maison Bourdin et Chabrié, les attendait, surpris de leur retard. Les deux anciens associés paraissaient de si belle humeur, que rien ne faisait prévoir ce qui allait arriver. La partie commença par des escarmouches; on se plaisanta. Peu à peu, les coups devinrent plus lents, plus réfléchis. Les adversaires, de première force et connaissant leur façon de jouer, se tenaient sur leurs gardes. Vers dix heures, les chances se dessinaient pour M. Chabrié; à dix heures et demie, M. Bourdin reprit l'avantage. Un coup pouvait décider la partie, on respirait à peine.

— Pardon, dit soudain M. Bourdin à son ami, tu te trompes de case, ton roi était là.

— Plaisantes-tu? s'écria M. Chabrié.

— Jamais pendant une partie d'échecs, tu le sais, répliqua sèchement M. Bourdin.

— Mon roi était ici, et la partie est à moi, dit M. Chabrié.

— C'est faux.

— Prends garde, tu me donnes presque un démenti.

Un des assistants voulut prendre la parole; M. Bourdin l'interrompit en lui faisant remarquer avec aigreur que personne ne lui avait demandé son avis.

— Allons, tu as perdu, dit M. Chabrié d'un ton conciliant; tu prendras ta revanche demain.

M. Bourdin, qui semblait en proie à une agitation fébrile, voulut expliquer le coup, s'embrouilla et prononça le mot *tricherie*. M. Chabrié se leva et se contenta de hausser les épaules. Il riposta pourtant à une nouvelle injure lancée par M. Bourdin, et les deux amis, cessant de se tutoyer, parlant à la fois, se traitèrent soudain de « monsieur ». Plutôt excités que contenus par l'intervention officieuse des assistants, ils en vinrent à se menacer du poing, et il fallut se jeter entre eux pour les empêcher d'en venir aux voies de fait. M. Chabrié, hors de lui,

régla son compte et sortit. M. Bourdin, tremblant de colère, ne tarda guère à l'imiter, déclarant qu'il ne le reverrait de sa vie. Le lendemain, aucun des deux anciens associés ne parut au café Foy.

II

Depuis quarante ans qu'ils vivaient côte à côte, jamais le plus mince différend n'avait interposé son ombre entre les deux amis. La perte de leurs femmes, qui s'étaient suivies dans la tombe à une courte distance, avait encore resserré, par une communauté de douleur, les liens qui les unissaient. Chacun savait que leur vie n'avait qu'un but, qu'un rêve caressé avec amour : rendre Henri digne de Henriette, Henriette digne de Henri. Comment cette discussion, dont l'origine semblait si futile, avait-elle pu prendre en un instant des proportions déplorables ? On eût dit qu'un levain de haine, longtemps couvé, était soudain monté à la tête des deux partenaires. Les témoins de la querelle eux-mêmes n'y comprenaient rien, et ne savaient trop à qui donner tort. Ils espérèrent que cette querelle absurde, qui menaçait de séparer deux êtres bons, honnêtes, intelligents, n'aurait pas de suites irrémé-

diables. Quatre jours plus tard, on vit M. Chabrié, poussé par l'habitude, s'arrêter devant le café Foy. Au moment d'entrer, il aperçut M. Bourdin, qui le salua. M. Chabrié, au lieu de répondre à cette avance, haussa les épaules avec dédain et s'éloigna. C'était bien fini.

Pour le cercle peu étendu de leurs connaissances, la brouille des fondateurs de la maison Bourdin et Chabrié fut un vrai coup de théâtre. Nul ne voulut y croire d'abord ; mais il fallut bien se rendre à l'évidence. Leur banquier, en recevant l'ordre de régler les comptes qu'ils avaient l'un avec l'autre, risqua quelques conseils et demanda une explication amicale. Il fut repoussé avec perte par les deux parties, qui, chacune de son côté, le prièrent de s'occuper de sa banque. Il eut l'idée de réunir chez lui les anciens associés, convaincu qu'ils ne pourraient se voir en face sans se réconcilier. Son attente fut déçue. En apercevant son ex-ami dans le salon, M. Bourdin fit volte-face et s'éloigna brusquement.

— Je vous remercie de votre tentative, dit alors M. Chabrié à l'officieux ; mais il y a désormais, entre moi et l'homme qui vient de sortir, un abîme que rien ne saurait combler. S'il ne fût parti, c'est

moi qui aurais gagné la porte. Dînons, puisque vous m'avez invité ; seulement, je vous prie de vous souvenir que les injures que je reçois font sur mon esprit le même travail qu'une tache d'huile sur une étoffe, elles grandissent avec le temps. Ne mettez donc plus votre doigt entre l'arbre et l'écorce, vous le feriez broyer inutilement.

Le dimanche qui suivit cette rupture, Henri entra vers six heures du soir chez son père, qu'il trouva en robe de chambre, lisant un journal.

— Eh bien ! à quoi songes-tu ? s'écria le jeune homme. Ne dînons-nous pas, par hasard, chez mon oncle Bourdin ?

— Non, répondit sèchement M. Chabrié ; ton oncle Bourdin, qui n'est pas plus ton oncle que je ne suis celui de sa fille, et que tu voudras bien désormais appeler M. Bourdin, est un homme que je ne reverrai jamais.

Henri demeura bouche béante.

— M. Bourdin, reprit M. Chabrié, qui jeta son journal sur le parquet et arpenta sa chambre avec animation, m'a si grossièrement insulté que, si je me retrouve jamais face à face avec lui, je...

— Oh ! fit Henri en voyant le geste menaçant de son père.

— Vas-tu prendre son parti? demanda M. Chabrié les sourcils froncés.

Henri, stupéfait, désolé, eut peine à calmer l'agitation de son père. Il le pria de lui raconter ce qui motivait sa colère, et M. Chabrié, sans pitié pour son ex-ami, exposa les faits avec l'exagération dont ne peut se défendre un homme irrité. Henri essaya de raisonner ; s'apercevant que ses arguments exaspéraient son père, il se tut et tenta de détourner la conversation.

— Un mot encore, dit M. Chabrié ; je n'ai pas besoin, je suppose, de te défendre de remettre les pieds chez M. Bourdin.

— Mais...

— Je t'en prie, mon enfant.

Henri s'inclina.

Après le dîner, qui fut un peu morne, le jeune homme proposa à son père une partie d'échecs. M. Chabrié sursauta en entendant le mot *échecs*, et refusa net. A neuf heures, il se retira dans sa chambre ; il voulait se reposer.

Henri prit son chapeau et se rendit tout droit chez M. Bourdin, qu'il trouva au coin de son feu.

— Etes-vous de bonne humeur, mon oncle ? lui demanda-t-il en lui prenant la main.

— Cela dépend ; que me veux-tu ? répondit avec gravité M. Bourdin.

— Je viens d'en apprendre de belles, dit le jeune homme avec enjouement ; j'ai dîné en tête à tête avec mon père tandis que vous dîniez seul ici, puisque ce n'est pas le jour de sortie de Henriette, et je trouve cela... bête.

— C'est possible, répliqua M. Bourdin d'un ton cassant ; mais lorsqu'on a pour père un...

— Arrêtez, mon oncle ! s'écria Henri ; quels que soient ses torts, il est toujours mon père, comme il est toujours votre meilleur ami. Ne vous récriez pas, ne vous fâchez pas, cela vous va aussi mal qu'à lui, ce pauvre père, qui pense à vous en ce moment, j'en suis certain. Mais je sais un moyen de tout réparer ; endossez votre pardessus et venez à la maison. Là, je frappe à la porte de mon père, qui est soi-disant couché ; vous entrez. Alors, je vous le jure, mon oncle, il ne vous battra pas plus que vous ne le battrez. Cette histoire d'échecs, qui n'aurait pas dû avoir de commencement, aura au moins la seule fin qu'elle puisse avoir : vous vous embrasserez.

— Non, répondit M. Bourdin d'une voix mal assurée.

— Mon oncle, reprit Henri, qui s'agenouilla et posa ses mains sur les genoux de son vieil ami, autrefois, aux Jumelles, lorsqu'à force d'industrie j'avais creusé le lit d'une rivière et construit un bassin qui représentait la mer, il ne manquait que de l'eau pour que mon œuvre fût complète. Il nous était défendu, à Henriette et à moi, de toucher à l'eau sans permission. Nous accourions vers vous, et je vous présentais notre pétition. Vous répondiez, comme vous venez de le faire — avec de gros yeux en plus : — Non ! Henriette se mettait à vos pieds, comme moi en ce moment — elle y serait si elle était là — et je l'imitais. Elle plaidait à son tour ; une fois encore vous disiez : — Non ! A la troisième requête, nous n'avions plus qu'à vous embrasser pour vous remercier, et l'eau coulait à pleins bords dans notre rivière. Mon oncle, il s'agit aujourd'hui d'une chose bien plus grave ; comment voulez-vous que mon père vive sans vous, comment voulez-vous vivre sans lui ? Puis je vous manquerai comme Henriette lui manquera ; vous aimez les garçons et il aime les filles. J'ai su, alors que j'étais un bambin, accomplir ce tour de force de vaincre votre raison. Aujourd'hui que je suis homme et avocat, je ne veux vaincre que votre cœur. Dites encore une

fois non, pour la bonne règle, puis venez avec moi, je vous en prie.

Henri implorait les mains jointes, comme lorsqu'il était petit. M. Bourdin lui saisit la tête et l'embrassa avec effusion. Une larme mouillait ses yeux.

— Tu as été un brave enfant, lui dit-il, et tu es aujourd'hui un brave garçon. Tu ressembles à ton... à ta mère, veux-je dire.

— Venez, mon oncle.

M. Bourdin se promena de long en large, ainsi que l'avait fait M. Chabrié.

— Que ton père fasse le premier pas, dit-il ; alors je verrai.

Henri plaida de nouveau et ne put obtenir d'autre réponse. Il retourna chez lui et trouva son père au salon.

— Ah ! murmura-t-il, si mon oncle avait voulu, tout serait arrangé.

— D'où viens-tu ? lui demanda son père.

— De chez mon oncle Bourdin, répondit le jeune homme sans hésiter.

— Comment ! s'écria M. Chabrié. Je t'avais ordonné, prié...

— Père, dit Henri, mon devoir, en toute cette affaire, est de te désobéir. Je n'aurai cesse ni

repos, je t'en préviens, tant que mon oncle et toi serez brouillés. Vous êtes nécessaires l'un à l'autre, je vous connais, et si vous ne vous réconciliez pas, vous en tomberez malades.

— Et que t'a dit... maître Bourdin ?

— Des choses raisonnables ; il est tout prêt à t'ouvrir ses bras, si...

— Ah ! il y a un si.

— Imperceptible, père ; il souhaite que tu fasses le premier pas.

— Il souhaite ! cela signifie qu'il veut, qu'il exige, qu'il ordonne.

— Père, père ! s'écria Henri.

— C'est vrai, je m'emporte et j'ai tort. Eh bien ! je suis plus logique que M. Bourdin ; s'il fait le premier pas, je ne ferai pas le second, et les choses deviendront pires qu'elles ne le sont ; tiens-toi pour averti.

Henri n'insista pas ; il espéra que le temps, auquel rien ne résiste, ferait tomber les colères et rendrait les deux amis plus traitables. Le dimanche suivant était le premier du mois, jour de sortie de Henriette. Le jeune homme se rendit chez M. Bourdin ; il voulait prendre sa petite femme, l'amener chez son père, la lui jeter dans les bras, puis aviser

M. Bourdin qu'on ne lui rendrait sa fille que s'il venait la chercher. Cette combinaison paraissait à Henri d'une réussite infaillible ; aussi fut-il tout désappointé en apprenant que Henriette n'était pas à Paris. Comme il se dirigeait vers la chambre de M. Bourdin, le domestique le pria d'attendre qu'il eût averti son maître. Soudain, le jeune homme entendit la voix de son vieil ami déclarer qu'il ne consentait pas à recevoir M. Henri Chabrié, qu'il ne serait jamais chez lui pour ce jeune homme. Henri, consterné, sortit sans attendre le retour du valet de chambre, et ne dit rien à son père de cet affront.

Pendant un mois, il fut à peine question, entre le père et le fils, de leurs anciens amis. Henri songeait aux vacances, qui rapprocheraient forcément les hôtes des Jumelles, et il considérait cette époque comme celle de la réconciliation. Le jeune homme travaillait avec ardeur et consacrait à son père nombre de ses soirées. Il les lui eût toutes consacrées si M. Chabrié n'eût trouvé, chez un de ses anciens clients, un partenaire pour sa partie d'échecs. Surpris de ne plus jamais rencontrer M. Bourdin, Henri alla aux informations et apprit que son vieil ami habitait les Jumelles. Un beau matin, le jeune

homme se rendit au pensionnat de sa petite camarade d'enfance, qui ne devait rien comprendre à ce qui se passait. Nouvelle déception; on lui dit que, depuis deux mois — date de la brouille des anciens associés — Henriette vivait aux Jumelles avec son père.

L'heure des vacances sonna, et M. Chabrié, un soir après le dîner, engagea son fils à préparer ses malles.

— Quand partons-nous ? demanda Henri.

— Dans trois jours, mon ami ; et ce voyage, je l'espère, te plaira autant qu'à moi.

— C'est aux Jumelles que j'ai été élevé, père, et j'ai l'amour du clocher.

— Nous n'allons pas aux Jumelles, répondit M. Chabrié, dont le front se plissa.

— Nous n'allons pas aux...

— Je ne suis pas un homme susceptible, interrompit M. Chabrié ; mais une injure qui m'éclabousse — ceux qui me connaissent le savent — agit sur moi comme une tache d'huile sur une étoffe : elle grandit avec le temps. Nous allons en Italie.

— Il y a quelques jours, dit Henri, il m'avait semblé reconnaître, parmi les lettres qu'on t'ap-

portait, une adresse de la main de mon... de M. Bourdin, et j'espérais...

— Tu ne t'es pas trompé, répondit M. Chabrié ; et, si je te montrais cette lettre, qui, à propos des Jumelles, me... Tiens, n'en parlons pas.

Le père et le fils ne rentrèrent à Paris qu'en novembre, et Henri reprit aussitôt ses études. Il passa chez M. Bourdin, apprit qu'il habiterait la campagne tout l'hiver, et il lui écrivit. Quinze jours s'écoulèrent et il ne reçut pas de réponse. Il écrivit de nouveau à l'occasion du nouvel an et joignit un petit mot adressé à Henriette ; cette seconde tentative, de même que la première, demeura sans résultat.

L'été venu, M. Chabrié entraîna son fils à Londres, à Vienne, à Constantinople ; et, à l'automne, le jeune homme passa son dernier examen d'une façon brillante. Agé de vingt-quatre ans, intelligent, beau cavalier, laborieux, bien qu'ayant une fortune assurée, Henri allait entrer dans la vie d'homme fait par la porte d'or. Un soir, son père l'emmena dîner chez son banquier.

— Regarde la jeune fille à droite de laquelle tu seras placé, lui dit-il ; cela m'intéresse et peut t'intéresser aussi.

A minuit, la porte cochère à peine franchie, M. Chabrié interrogea son fils.

— La jeune personne à laquelle tu m'as présenté, répondit Henri, m'a rappelé... mon ancienne petite femme. Elle a ses longs bras maigres, ses épaules pointues, ses longues mains, etc. Seulement, Henriette avait une excuse, son âge.

— Tu ne te connais pas en femme, répliqua M. Chabrié, visiblement contrarié.

— Ou plutôt nous n'avons pas les mêmes goûts, père. Je me souviens que la pauvre Henriette te séduisait.

— Assez, dit M. Chabrié ; tu n'as pas assez vu Mlle Julie ; il est des visages auxquels on s'accoutume. Il y a là une bonne et digne fille, parfaitement élevée et qui ferait bien dans notre ménage de garçon. Je te donne six mois pour y penser. A propos, il me semble ridicule, à la fin, que nous abandonnions tout à fait les Jumelles à M. Bourdin. Ne sens-tu pas l'envie d'y retourner ?

— Certes, dit Henri.

— Si tu veux me promettre de ne pas faire de nouvelles démarches...

— Je t'avouerai, père, que j'ai écrit plusieurs fois à M. Bourdin, qui n'a même pas daigné me

répondre. Il y a dans ce fait un oubli si cruel, un procédé si insultant, que je me suis senti blessé, et...

— La tache d'huile ! s'écria M. Chabrié, qui se frotta les mains. Tu es de mon sang. Allons, te voilà au point où je te voulais ; nous partirons dans huit jours pour les Jumelles.

III

Huit jours plus tard, en effet, le père et le fils débarquaient, vers dix heures du soir, dans leur propriété, distante de douze kilomètres de la station de Mézy, sur le chemin de fer de l'Est. En se réveillant, Henri se sentit tout joyeux de se voir dans la chambre qu'il n'avait pas habitée depuis près de trois ans, dans les lieux où son enfance s'était écoulée. Il fut vite à la fenêtre et poussa une exclamation : un grand mur, long de cinquante mètres, haut de trois, se dressait entre les deux maisons. Au delà, une barrière, au pied de laquelle poussaient des épines destinées à devenir une haie vive, divisait le parc en deux moitiés. Ce témoignage de l'inimitié des deux anciens amis attrista Henri et lui gâta la vue des pelouses, des bouquets d'arbres et

même des collines qui, par-delà la Dhuys, se montraient couronnées de bois à leur sommet, couvertes de vignes sur leurs pentes.

Henri descendit dans le parc, longea le grand mur et suivit le tracé de la haie. Elle traversait un massif de pins, puis s'arrêtait devant le monticule sur lequel se dressait un kiosque. Ce kiosque, par hasard, occupait le milieu du parc ; n'ayant pu faire passer sa haie à travers, M. Bourdin l'avait laissé comme une propriété indivise. Au delà, la haie reparaissait, coupant les sentiers, les allées, les massifs, et s'arrêtait près de la Dhuys, laissant encore indivise, comme le kiosque, une cabane où l'on renfermait les engins de pêche. Henri remonta le long de la haie, sans s'inquiéter de la partie du parc qui touchait au hameau, et aperçut un jardinier.

— Bonjour, monsieur Henri, lui cria le bonhomme.

—Bonjour, père Jean, répondit Henri. Vous n'êtes donc plus à notre service que je vous vois de l'autre côté de cette barrière ?

— Hélas ! non, monsieur Henri ; quand M. Bourdin est venu s'établir ici avec mademoiselle, et qu'il a commencé le mur, il nous a ordonné, à Antoine et à moi, d'avoir à choisir entre lui et votre père.

C'était bien embarrassant, allez ; car M. Bourdin et M. Chabrié, c'est le même homme ; je veux dire qu'ils sont aussi bons maîtres l'un que l'autre. Nous avons causé trois jours, Antoine et moi, sans pouvoir nous décider. Alors M. Bourdin nous a forcés de tirer au sort. Antoine est de votre côté, moi de celui-ci ; mais c'est une pitié, M. Bourdin et M. Chabrié brouillés ! on le voit sans y croire.

— Cette haie, répliqua Henri, prouve cependant que c'est là une vérité.

— Elle vient bien, ma haie, dit le père Jean avec satisfaction.

— Ah ! elle est à vous ?

— Oui, et le mur aussi. M. Bourdin les a mis sur son terrain afin d'écarter toute discussion. Entre nous, ça lui coûte une moyenne d'un demi-arpent.

En ce moment, un homme sortit de la maison Bourdin et se promena dans les allées du parterre qui s'étendait devant le perron.

— Vous avez des hôtes ? demanda Henri.

— Oui, ce monsieur-là. On prétend, ajouta le jardinier qui ferma malicieusement un œil, que c'est le fiancé de votre ancienne petite femme.

Henri s'éloigna et, arbre par arbre, visita les six hectares qui constituaient maintenant son domaine.

En dépit du grand mur, les Jumelles se montraient côte à côte de tous les points. La promenade du jeune homme le rendit mélancolique ; ne retrouvait-il pas partout de chers souvenirs ? Il gagna le bord de la rivière, puis remonta de nouveau le long de la haie et aperçut au loin M. Bourdin, qu'il se hâta de saluer. M. Bourdin ne répondit pas à cette politesse, et se dirigea vers son hôte, trop éloigné pour que Henri pût distinguer ses traits. M. Bourdin avait vu le salut de Henri, celui-ci ne pouvait en douter, et ce fut tout préoccupé qu'il s'assit en face de son père à l'heure du déjeuner.

— Eh bien ! lui dit M. Chabrié, que penses-tu du mur Bourdin ?

— Je suis tenté, répondit Henri, de le démolir de mes mains.

— Diable ! tu es violent. J'ai une autre idée, moi : j'ai déjà envoyé prévenir le maître maçon, et, aux cinquante mètres de mur de maître Bourdin, j'en vais faire ajouter cent.

— Laissons aller les choses, père, et que le calme soit de notre côté.

— Non ; à bon mur, mur et demi, et le reste ; mais cela ne te regarde pas. Seulement, fais-moi le plaisir, dorénavant, de ne pas te promener le long

de cette haie dont mon mur arrêtera bientôt la croissance. Je t'observais ce matin ; tu inspectais visiblement ce qui se passe là-bas. C'est un manque de dignité. En outre, épargne à l'avenir tes coups de chapeau à M. Bourdin ; tu es assez fier, du reste, pour que la leçon qu'il t'a donnée te profite.

Henri devint rouge.

— Je ne regrette pas, dit-il, de m'être montré poli. J'ai beau faire, vois-tu, dans ces lieux, témoins de votre vieille amitié, je ne puis admettre votre brouille. Ce que je comprends encore moins, c'est que, bons et indulgents comme vous l'êtes, vous envenimiez à plaisir le différend qui vous a séparés, que vous cherchiez à le rendre irrémédiable.

— Il l'est, s'écria M. Chabrié avec animation ; et je croyais que tu avais compris l'effet de la tache d'huile, que...

M. Chabrié se leva, fit quelques pas, puis reprit de son ton naturel :

— Je vais à Montmirail choisir les matériaux de mon mur ; m'accompagnes-tu ?

— Non, dit Henri ; je ne veux être pour rien dans tes mauvaises actions.

— Ai-je par hasard commencé ? s'écria M. Chabrié. Ai-je ?... bon, voilà que je me fâche encore. A ce soir.

M. Chabrié serra la main de son fils et monta en voiture. Henri gagna sa chambre avec l'intention de travailler ; mais, distrait, il prit son chapeau et se lança dans la campagne. Il traversa la Dhuys, s'engagea dans les vignes et se trouva bientôt sur les sommets boisés qu'il voyait du parc. A la distance où il se trouvait, les Jumelles, rapprochées, semblaient ne former qu'une même bâtisse. Le grand parc dessinait ses sombres massifs sur les pelouses d'un vert de mai ; puis une ligne de saules et d'hièbles marquait le cours de la Dhuys, audessus de laquelle voltigeaient des martins-pêcheurs.

Henri rêva. Le souvenir de sa petite femme, qui allait se marier avec un autre, ainsi que le lui avait appris le jardinier, le fit sourire, en vrai philosophe, sur la vanité des projets humains. De Henriette, pour laquelle son amitié était profonde, son esprit le ramena à la fille du banquier que son père souhaitait lui voir épouser. La fille du banquier le fit songer à une belle personne rencontrée au dernier bal donné par ledit banquier, et le jeune homme

arrêta sa pensée sur cette suave figure. Cette jolie personne, au visage ovale, aux grands yeux noirs, à la bouche rose, à la taille cambrée, répondait, par la finesse et l'expression de ses traits, par la petitesse de ses pieds et de ses mains, par sa grâce toute naturelle, à l'idéal qui, pour Henri, constituait une jolie femme. L'embarras, les rougeurs, les regards voilés de cette jeune fille, en démontrant à Henri qu'elle débutait dans le monde, l'avaient d'autant plus intéressé qu'il lui semblait la connaître. Dans le court espace de temps où il se trouva être son cavalier, il avait tenté de la rassurer, car elle tremblait. Une seule fois elle avait levé sur lui deux grands yeux doux, au regard triste, et il s'était senti troublé. Henri partit après cette unique contredanse, entraîné par son père, qui s'ennuyait. Mais, depuis lors, la gracieuse image de cette jeune fille hantait son esprit; il espérait la revoir à l'hiver et apprendre au moins son nom.

Henri rêva longtemps, puis rentra aux Jumelles. Le lendemain, en regardant par sa fenêtre, il vit son père occupé à prendre des mesures avec un maître maçon. Le surlendemain, deux manœuvres creusaient la terre; puis, à la fin de la semaine, des charrettes de pierres arrivèrent. Henri se sentit pris

d'ennui. S'ennuyer aux Jumelles ! le fait lui paraissait invraisemblable à lui-même ; mais enfin c'était un fait.

Certes le babil de Henriette lui manquait, et beaucoup aussi M. Bourdin, si affectueux, si instruit, et qui aimait tant à discuter avec lui. Henri, il est vrai, avait son père, le parc, la Dhuys et ses truites renommées. Mais M. Chabrié s'occupait fiévreusement de son mur, le parc était tronqué, la campagne monotone, les truites rares. Une ou deux fois — il évitait de s'approcher de la haie — le jeune homme aperçut de très loin M. Bourdin et son futur gendre se promenant avec une robe entre eux. Cette robe, c'était sans nul doute Henriette, très grandie ; au lieu de s'en assurer, Henri se réfugia dans un massif, autant par agacement que par discrétion.

Le sixième jour après son arrivée, à l'heure du dîner, il proposa à son père de retourner à Paris. M. Chabrié se récria.

— Je m'ennuie, dit Henri.

— Ah ! si tu t'occupais du mur, comme moi !

— C'est ton mur qui m'énerve, s'écria le jeune homme.

— Je te demande une semaine, reprit M. Cha-

brié; le temps de le bien mettre en train, puis nous irons où tu voudras.

Henri courba la tête avec résignation et résolut de se livrer corps et âme au travail.

Le dimanche, il se rendit à Montmirail pour entendre la messe, un peu aussi pour assister au défilé des paroissiennes. Le curé prêcha, mais Henri ne profita en rien du sermon. Il venait d'apercevoir, assise près d'une vénérable dame aux allures de duègne, la jeune fille à laquelle il avait songé quelques jours auparavant. Vêtue avec une simplicité de bon goût, elle écoutait religieusement le curé. Son beau regard, qui errait de l'autel aux vitraux de la vieille église, s'abaissa tout à coup sur les fidèles et se croisa avec celui de Henri. Elle rougit, répondit par une légère inclinaison de la tête au salut qu'il ne put s'empêcher de lui adresser, mais ne le regarda plus.

Le sermon terminé, Henri courut à la porte de l'église; la jeune fille passa devant lui, les yeux baïssés. Il la vit remonter la grande rue, légère, gracieuse, et la suivit de loin. Sous la robe montante, il revoyait les blanches épaules, les bras ronds qu'il avait admirés trois mois auparavant. Il désirait connaître le nom de cette belle personne, et il arriva

devant l'hôtel du *Cheval blanc* pour la voir monter en calèche avec sa duègne et partir.

— Qui est cette jeune dame? demanda-t-il à l'hôtelier.

Celui-ci le regarda avec surprise.

— C'est pour vous amuser, monsieur Henri, dit-il, que vous me demandez ça?

— Non pas, mon brave Langevin, c'est pour m'instruire.

— Au fait, reprit Langevin, on raconte bien ici que, depuis trois ans, il y a de la brouille entre les Jumelles; mais ce n'est pas une raison pour que vous ne reconnaissiez pas votre petite femme, comme vous l'appeliez autrefois lorsqu'on vous amenait tous les deux visiter le château.

Henri remonta dans son américaine. A moitié chemin, il ordonna à son domestique de prendre les devants et continua sa route à pied. Il n'en pouvait croire ses oreilles ni ses yeux. Quoi! cette personne à l'allure si gracieuse, si parisienne, aux traits si harmonieux, aux membres si bien proportionnés, c'était la petite fille maigre, dégingandée qu'il n'avait pas vue depuis deux ans! Là où ses souvenirs lui montraient une enfant, il retrouvait soudain non seulement une femme, mais une très

jolie femme ! Il n'en fallait pas tant pour s'extasier et Henri n'y manqua pas. De temps en temps, il se demandait si Langevin, goguenard comme un ancien commis voyageur qu'il était, n'avait pas risqué une plaisanterie de mauvais goût pour faire poser un Parisien. Se trouver par deux fois en face de Henriette sans la reconnaître ! La chose paraissait à Henri aussi impossible qu'invraisemblable. Et pourtant...

A dater de cette heure, l'image de Henriette, si bien transformée, s'implanta dans l'esprit du jeune homme et l'obséda. Il ne pouvait plus penser qu'à elle, même en face de M. Chabrié, auquel il ne parla pas de cette rencontre, de cette découverte. Les jours suivants, il se promena dans le parc, le long de la Dhuys, cherchant les endroits d'où il pouvait apercevoir la maison de M. Bourdin. Il voulait revoir la jeune fille, se bien convaincre de la vérité. Il la revit enfin. Elle s'appuyait sur le bras de son père et se promenait escortée de l'homme que le jardinier avait dit être son fiancé. Henri se sentit pris de haine pour cet inconnu dont il ne distinguait pas le visage, dont il ne savait pas le nom. Il se promit, maintenant que sa curiosité était satisfaite, de ne plus regarder du côté de la maison

Bourdin, et il se tint parole jusqu'au lendemain.

Durant la nuit, une queue d'orage fondit sur la vallée ; mais le soleil se leva dans un ciel d'azur. Herbes et feuilles, d'un vert tendre, reluisaient couvertes de gouttes scintillantes. Henri, dès six heures du matin, longeait la haie que son père allait ombrager d'un mur, regardant les oiseaux prendre des bains de rosée, les insectes lisser leurs ailes humides. Il arriva près du sentier qui, de ce côté, aboutissait au kiosque. Ce kiosque, dix années auparavant, lui servait de salle d'étude. Là, Henriette épelait alors qu'il lisait couramment, et traçait des bâtons alors qu'il remplissait des cahiers de belles pages d'écriture. Quand la gouvernante chargée de les surveiller s'absentait un instant, les deux écoliers abandonnaient leurs pupitres et, pressés l'un contre l'autre, contemplaient avec une extase et une terreur toujours nouvelles «le paradis» à travers les vitres bleues, « l' enfer » à travers les vitres rouges. Henri voulut revoir l'intérieur de ce pavillon ; c'était un terrain neutre. Il gravit le sentier tournant et se trouva devant la porte. Tant de souvenirs assaillaient sa mémoire, que son cœur battait. Il avança encore et demeura cloué sur le seuil. Accoudée contre une fenêtre ouverte, Henriette, en

robe du matin, la joue posée sur sa main gauche, regardait toute pensive les plaines ondulantes, les coteaux lointains que les amas de pierres, rassemblées par les vignerons, tigraient de roux et de blanc.

Deux pinsons qui, posés sur la même branche, se prirent soudain de querelle, crièrent si fort, que la jeune fille se retourna et recula d'un pas.

— Mademoiselle, dit Henri en s'inclinant.

— Monsieur, dit-elle en rougissant.

Henri sentit les battements de son cœur redoubler. Henriette se rapprocha de la porte, comptant que Henri allait s'écarter pour la laisser passer. Il ne bougea pas.

— C'est donc bien vous ? dit-il.

Le beau regard de Henriette se leva sur lui avec surprise.

— Voilà, reprit-il avec lenteur, plus de deux ans que nous ne nous sommes vus, Henriette !

— Je croyais, répondit Henriette, qui reprenait un peu de sang-froid, que nous nous étions vus il y a trois mois.

— C'est vrai, et je me hâte de vous avouer que, dans la belle personne que vous êtes devenue, je n'ai pas eu l'esprit de reconnaître ma petite... amie

d'enfance. Hier encore, j'ignorais si bien que vous êtes Henriette, que j'ai dû demander votre nom.

— Suis-je véritablement si changée ? dit la jeune fille avec un sourire qui montra ses belles dents nacrées. J'ai cru, jusqu'à ce moment, qu'il y avait intention de votre part à ne pas me reconnaître le soir où vous m'avez fait danser.

— Moi, s'écria Henri, vous méconnaître ! Nous avons dû subir, Henriette, les conséquences d'une inexplicable inimitié dont nous sommes innocents ; mais, croyez-le, après votre père, vous n'avez pas au monde d'ami plus sûr, plus dévoué, plus...

La voix de M. Bourdin résonna, il appelait sa fille. Par un mouvement instinctif, Henri rentra dans le kiosque, tandis que Henriette en sortait. A travers une vitre bleue, le jeune homme vit Henriette sauter au cou de M. Bourdin pour l'embrasser ; puis, relevant sa robe et montrant deux petits pieds admirablement chaussés, elle suivit son père dans les allées encore humides et disparut. Henri demeura dans le kiosque jusqu'à l'heure où la cloche l'appela pour le déjeuner ; encore dut-elle sonner deux fois.

— Où diable étais-tu ? lui demanda son père en

le voyant apparaître ; grâce à ta distraction, nous allons manger froid.

Après le déjeuner, M. Chabrié emmena son fils près du mur ; il ne se contentait plus de cent mètres, il voulait le conduire jusqu'à la Dhuys.

— C'est quinze mille francs de dépense, dit-il, mais au moins nous serons chez nous.

Henri approuva de la tête, et s'échappa aussitôt qu'il en trouva l'occasion. Il parcourut le parc et chercha un endroit d'où il pût examiner, sans être vu, la maison de M. Bourdin. Il était furieux contre lui-même de sa gaucherie du matin ; il n'avait rien dit à Henriette de ce qu'il eût dû lui dire, et, pour recouvrer un peu de tranquillité, il désirait la revoir, s'excuser, la convaincre qu'elle devait s'en prendre à sa beauté s'il ne l'avait pas reconnue. Il retourna au kiosque et y passa trois heures. La vitre qui, grâce à une trouée dans le feuillage, lui permettait de découvrir la maison de M. Bourdin, était d'un rouge cramoisi : il voyait l'enfer. Il abandonna brusquement son observatoire à l'apparition de Henriette descendant le perron avec son fiancé. Il eut alors un mouvement de rage ; un sanglot lui monta à la gorge. Il s'élança dans la campagne et ne reparut qu'à l'heure du dîner.

Le lendemain, dès six heures du matin, Henri se promenait, un livre à la main, dans la partie du parc qui côtoyait le hameau. Bientôt, se glissant derrière les massifs, il gagna le bord de la Dhuys, remonta jusqu'au kiosque et s'y installa. Une branche l'empêchait de voir la fenêtre de Henriette ; il grimpa sur l'arbre et la coupa. Quand il revint à son poste, il s'applaudit de son idée. La jeune fille, près de sa fenêtre, où elle se croyait invisible, tressa longuement ses beaux cheveux, puis disparut.

Les regards de Henri s'attachèrent alors au perron sur lequel il comptait la voir paraître, puis se diriger vers le kiosque. Rien. Peu à peu, le jeune homme s'impatienta, s'irrita. Pourquoi ne venait-elle pas ? Elle devait pourtant savoir, deviner qu'il était là, qu'il comptait les minutes, qu'il voulait lui expliquer... Les sons d'un piano lui parvinrent ; le front sur sa main, il écouta.

Tout en écoutant, ses regards inspectaient le kiosque au parquet souillé de taches d'encre. C'est ici qu'elle s'asseyait autrefois, c'est là qu'elle avait couvert un de ses livres de soi-disant bonshommes. Un jour, elle s'était endormie, la tête sur les genoux de son petit mari, et, pour ne pas troubler son sommeil, Henri avait supporté avec héroïsme

les intolérables fourmillements de l'immobilité. Elle était charmante toute petite. Henri passa rapidement sur l'époque ingrate où il avait cessé de l'admirer, non de l'aimer. Il s'assit à la place qu'elle occupait la veille, contempla le paysage qu'elle contemplait alors, et ne fut tiré de sa rêverie que par les sons heurtés de la cloche qui annonçait pour la troisième fois l'heure du déjeuner.

— Cela devient une habitude, lui dit M. Chabrié ; où étais-tu donc ?

— Sur le bord de l'eau, père.

— Est-ce que les sons de la cloche n'arrivent plus jusque-là ?

— Si fait ; mais j'étudiais un passage de droit qui...

— Je comprends, interrompit M. Chabrié ; vite, rattrapons le temps perdu.

Pendant trois jours, logé dès l'aube dans le kiosque, Henri n'en sortait qu'à l'heure du déjeuner et du dîner. Il avait aperçu trois fois Henriette, toujours en compagnie de son fiancé. Une préoccupation visible tenait le jeune homme absorbé et silencieux.

— Décidément tu t'ennuies ici, lui dit un soir son père ; nous partirons quand tu voudras.

Henri protesta. Les premiers jours, en effet, il s'était senti triste, dépaysé dans ce parc tronqué. Aujourd'hui il prenait bravement son parti de cet état de choses, même du mur qui l'avait d'abord offusqué, et il désirait rester.

— Vrai ? lui dit son père en le regardant dans les yeux.

— Vrai, répondit Henri avec sincérité.

— Tant mieux, reprit M. Chabrié, qui se frotta les mains ; je suis sûr que M. Bourdin rage de voir mon mur s'élever ; aussi je traîne l'ouvrage en longueur, et deux ouvriers me suffisent. J'en ai pour tout l'été, si cela ne t'effraye pas de rester ici quatre mois encore.

Henri certifia que cela ne l'effrayait pas. Le dimanche, il se rendit à Montmirail ; mais Mlle Bourdin était allée entendre la messe à Condé ; il l'apprit par M. Chabrié.

— Figure-toi, lui dit son père, que je me suis rencontré nez à nez avec Henriette, sur la route. Cette rencontre m'a un peu gêné, car enfin elle n'a, cette petite, d'autre tort que celui d'être la fille de monsieur son père. Sais-tu qu'elle est très passable ?

— Passable ! s'écria Henri.

— Mais oui; d'assez beaux yeux d'abord, puis de l'expression, de la tournure. Néanmoins, j'ai cru autrefois qu'elle deviendrait mieux que cela.

— J'ai vu Henriette à l'église de Montmirail la semaine dernière, dit Henri, et je ne l'ai pas reconnue tant elle est transformée. Tu avais raison autrefois, père, car je puis t'assurer qu'elle est devenue la plus ravissante personne que l'on puisse rêver.

— Tant mieux pour elle, dit M. Chabrié; quant à nous, cela nous importe peu.

Grâce à l'initiative prise par son père, Henri, de temps à autre, put causer avec lui de Mlle Bourdin. Cela le soulageait du véritable chagrin qu'il ressentait de ne pas la voir paraître dans le kiosque, où il continuait à passer ses journées. Elle était jolie; toutefois elle manquait de cœur. Comment ne comprenait-elle pas qu'il l'attendait, triste, inquiet, navré de son cruel oubli. Henri, âgé pour lors de vingt-cinq ans, avait bien eu quelques amourettes, mais il ignorait la passion. Les dépits, les impatiences, les préoccupations qu'il ressentait le surprenaient donc outre mesure, et il se demandait par instants s'il devenait fou. Au fond, il ne se trompait qu'à demi; il était un peu fou, puisqu'il aimait.

Un soir, le dixième depuis sa rencontre dans le kiosque avec Henriette, il longeait la Dhuys et arriva près de la cabane aux engins de pêche, propriété indivise. Il s'arrêta court: en avant de lui, assise sur le talus, Henriette dépouillait une branche de saule dont elle jetait les feuilles dans l'eau. Les feuilles tournoyaient un instant, puis, entraînées par le courant, disparaissaient bientôt. Henri retint son haleine et demeura immobile. Depuis dix jours il épiait, il cherchait, il attendait l'occasion de revoir Henriette, et maintenant qu'il la voyait, il n'osait ni s'approcher ni lui parler ; elle l'intimidait et lui faisait presque peur.

— Mademoiselle, dit-il enfin en se découvrant.

— Monsieur, répondit-elle en rougissant.

Puis ils se turent.

— Voulez-vous me permettre, reprit Henri, de m'asseoir à côté de vous ?

Henriette ne répondit pas ; elle ramena sa robe sur ses genoux pour faire place à Henri, bien que la place fût ce qui manquait le moins.

— Depuis dix jours, dit-il en regardant couler l'eau, toutes mes heures se passent dans le kiosque, et vous êtes bien cruelle.

— Moi? dit la jeune fille tout en continuant à jeter des feuilles dans la rivière.

— Je désirais vous revoir, m'excuser, mieux que je ne l'ai fait, de ne vous avoir pas reconnue dans cette soirée dont le souvenir...

— Pour vous excuser, répondit Henriette, il m'a suffi de regarder une de mes anciennes photographies ; j'ai en effet beaucoup changé.

— J'ai dit que vous aviez embelli, fit remarquer Henri.

Les feuilles de saule se succédèrent avec rapidité dans les eaux de la Dhuys. La petite rivière coulait silencieuse, nulle brise n'agitait les feuillages, aucun oiseau ne chantait. Ce silence embarrassait Henri.

— Vous m'aviez donc reconnu, vous ? demanda-t-il.

— Certainement; vous n'avez guère changé.

— Pourquoi ne m'avoir pas dit un mot?

— Mais, vous le savez; je croyais à un parti pris de votre part d'oublier le passé.

— Quoi ! vous avez pu supposer un seul instant que moi, votre... frère...

— Je n'ai rien supposé ; seulement votre silence m'a troublée, j'ai failli pleurer. Vous m'avez ap-

pelée mademoiselle ; je vous ai appelé monsieur, alors que j'allais simplement vous dire comme autrefois : Bonjour, Henri.

Son nom, doucement prononcé par la jeune fille, résonna aux oreilles de l'amoureux comme une chaste caresse.

— Vous voulez donc bien, dit-il, que je vous appelle Henriette, comme autrefois ?

Lui aussi prononça ce nom familier avec un accent qui fit naître des roses sur le visage de celle qui le portait. En même temps il se rapprocha un peu plus d'elle et ils causèrent du passé. Ce sujet inépuisable de doux souvenirs les captiva si bien, qu'ils ne s'aperçurent ni l'un ni l'autre que le soleil se couchait dans des nuages d'or au sommet des coteaux qui leur faisaient face, et que les oiseaux, muets un instant auparavant, remplissaient l'air de cris joyeux. Deux coups de cloche, appel pour Henriette, la firent tressaillir ; elle se leva et s'enfuit.

— A demain ? cria Henri.

Un écho frais, harmonieux, répondit d'entre les feuillages :

— A demain.

Demain fut long à venir au gré de Henri, mais il vint. Le dîner achevé, M. Chabrié s'empara du bras

de son fils, qu'il conduisit près du fameux mur. Là, il déroula ses projets futurs à son interlocuteur, qui pensait à tout autre chose. Enfin, Henri put s'esquiver et courir à la rivière, où il craignait que Henriette ne l'eût attendu. Il respira ; la place était vide. Au bout d'un quart d'heure, il trouva que la jeune fille tardait bien à venir, et il s'avança dans le parc de M. Bourdin, au risque de se laisser voir. Henriette parut, et, après s'être salués cérémonieusement, les deux jeunes gens prirent place sur le talus où ils avaient causé la veille.

Henri regardait Henriette, qui regardait droit devant elle et ne se tournait que de temps à autre vers son compagnon. Parfois leurs regards se rencontraient ; tous deux baissaient aussitôt les yeux, rouges et embarrassés. Ils se répétèrent ce qu'ils s'étaient dit la veille, les choses de leur enfance. Souvent ils se taisaient, reprenaient la parole en même temps, puis se taisaient de nouveau. Un sentiment inconnu les gênait, les oppressait, les troublait; ils s'étonnaient d'entendre leurs cœurs battre.

Un bruit de voix les épouvanta soudain. M. Bourdin arrivait avec son gendre futur. Henriette se leva et courut se réfugier dans la cabane, où Henri la sui-

vit. Là, comme des criminels pris en flagrant délit, ils se tinrent cois.

— Tiens ! dit M. Bourdin à son compagnon, je croyais Henriette ici.

Suivant alors le sentier qui longeait la rivière, les deux promeneurs se mirent à aller et venir de la cabane au tronc d'un grand peuplier. Henriette, placée devant Henri, écoutait le bruit des pas et des voix, guettant une occasion de fuir. Henri, le visage caressé par les cheveux de la jeune fille, s'enivrait du parfum qu'ils exhalaient. Quand M. Bourdin se rapprochait, Henriette se pressait un peu plus contre Henri.

— Ah ! dit-elle à voix basse, nous voilà tout peureux, comme lorsque nous étions petits. Que de fois, surpris à construire ou à planter, nous nous sommes réfugiés ici !

Henri se taisait, une de ses mains venait de se poser, comme autrefois, sur l'épaule de la jeune fille.

— Oh! Henriette ! dit-il d'une voix douce, émue, profonde, au moment où M. Bourdin s'éloignait.

Henriette leva aussitôt sa jolie tête vers son petit mari. Les regards enflammés du jeune homme plongèrent dans les siens, il y vit le paradis. Se pen-

chant de façon à ce que sa bouche effleurât l'oreille de Henriette, il murmura :

— Je t'aime !

Henriette, avec lenteur, abaissa ses paupières, comme éblouie. Henri la sentit frissonner.

— Je t'aime ! répéta-t-il avec toute son âme.

M. Bourdin se rapprochait, il touchait presque à la cabane. Henriette, silencieuse, oppressée, ne répondait pas. La nuit venait ; M. Bourdin s'éloigna. Se dégageant à l'improviste du bras posé sur son épaule, Henriette s'élança vers la porte de la cabane.

— Henriette ! cria le jeune homme suppliant.

— Je t'aime, répondit-elle.

Et elle s'enfuit.

IV

Depuis longtemps les oiseaux s'étaient tus, et l'on n'entendait que le faible murmure de l'eau courante, lorsque Henri se décida à sortir de la cabane. Ce qui venait de se passer lui semblait un rêve, et il n'osait bouger dans la crainte de le voir s'évanouir. Les mots prononcés par Henriette, les feuilles les répétaient dans leur bruissement, les grillons dans

leur refrain familier, la rivière les murmurait à ses bords. Elle l'aimait ; il désespérait la veille, et elle l'aimait. Dans la vie de tout homme, il est une heure où il se croit trop heureux, et cette heure délicieuse, sublime, fugitive, hélas ! venait de sonner pour Henri.

Il retourna près de son père, l'embrassa, causa, l'égaya par son expansion. Quand M. Chabrié se retira, Henri retourna dans le parc. Il parcourut à grands pas les allées, visita la cabane, le kiosque. Une lumière brillait à la fenêtre de Henriette, et cette fenêtre s'ouvrit. La jeune fille rêva un instant en regardant les étoiles ; puis, se croyant bien seule, livra à la brise deux ou trois baisers qui arrivèrent directement à leur adresse. A une heure du matin, Henri surveillait encore la fenêtre depuis longtemps close, d'où lui étaient venus de si doux messages.

On peut dissimuler la tristesse, non le bonheur. L'homme heureux se trahit par l'éclat de son regard, par une exubérance de tendresse qui s'étend à tout ce qui l'entoure. A l'heure du déjeuner, M. Chabrié, surpris de la loquacité, de la gaieté de son fils, lui demanda sur quelle bonne herbe il avait marché.

— J'ai entrepris une œuvre dont je suis content, répondit Henri, qui rougit un peu, car il savait mal

dissimuler et n'avait jamais eu de secret pour son père.

— Il faudra me la communiquer, dit M. Chabrié.

La journée parut très longue à Henri. Il ne doutait pas que, aussitôt le soir venu, Henriette n'accourût à la cabane. Il y demeura jusqu'à neuf heures et elle ne vint pas. Henri songea soudain qu'il avait un rival et il se désola jusqu'à en pleurer.

— Il y a au monde un homme de trop, pensa-t-il.

Cet homme en trop, c'était naturellement le fiancé de Henriette, de sa petite femme. Aussi, pendant vingt-quatre heures, Henri étudia-t-il les moyens de provoquer ce rival, de le forcer à se battre. Il ne le connaissait pas, il l'avait à peine entrevu ; mais sa tournure lui paraissait souverainement ridicule.

— Tu n'es donc plus content de ton travail ? lui demanda son père en le voyant préoccupé.

— Moins qu'hier, répondit Henri ; je me heurte à des obstacles qui m'irritent.

— Il m'en arrive autant avec mon mur, dit M. Chabrié ; le kiosque me gêne.

Le lendemain soir, Henri oublia subitement son chagrin et ses projets de matamore en apercevant Henriette, qui, assise sur le talus, effeuillait des

marguerites. Il s'approcha tremblant, tandis que la jeune fille essayait de cacher les fleurettes qu'elle consultait.

— Bonjour, Henriette, dit Henri.

— Bonjour, Henri, répondit Henriette.

Puis ils gardèrent le silence, et pourtant combien de choses n'avaient-ils pas à se dire !

— Voilà deux jours que je vous attends, et ces deux jours m'ont paru deux années, dit Henri.

— Je n'ai pu venir, répliqua-t-elle, et les heures m'ont semblé bien longues.

— Tu m'aimes donc ? s'écria Henri.

Elle le regarda et dit, en lui tendant une des petites fleurs qu'elle effeuillait :

— Demande-le à la marguerite.

La fleurette, consultée avec lenteur, avec anxiété, comme un oracle infaillible, répondit : Passionnément.

— Dit-elle vrai ? demanda Henri.

Henriette se contenta de le regarder de nouveau, et il lut clairement dans les yeux de la jeune fille que la marguerite disait vrai.

Jusqu'à la nuit, les deux amoureux devisèrent sur l'oracle, et ce fut encore cette phrase : Je t'aime, que Henriette jeta en s'enfuyant à son petit mari.

Demeuré seul, après avoir repassé un à un les mots échangés entre lui et sa petite femme, Henri songea tout à coup à son rival. Comment avait-il oublié de parler de cet homme ? Le soir suivant, sa première question fut :

— Tu as un fiancé ?

— Oui, toi, répondit Henriette.

— Mais ce monsieur que...

— Il est parti ce matin et ne reviendra que dans un mois. Mon père prétend que je finirai par l'aimer ; il se trompe.

— Tu dois le détester.

— Pourquoi ? c'est un homme très bon, très aimable.

— Lui ! fit Henri avec colère et dédain.

— Tu le connais donc ?

— Non ; mais je voudrais que tes yeux ne puissent voir au monde que moi.

— Ah ! s'écria Henriette, c'est comme cela que je voudrais que fussent les tiens.

Pendant un mois, d'abord chaque soir, puis le matin dans le kiosque, et souvent aussi à midi, les deux amoureux se retrouvèrent dans le parc. Au crépuscule, Henriette consentait à s'appuyer sur le bras de Henri, et ils se promenaient graves, silen-

cieux, dans les allées qui les avaient vus courir si bruyants. On discutait souvent la question de savoir qui aimait le plus, et chacun s'attribuait cette supériorité.

— Moi, je t'ai toujours aimé, disait Henriette, tandis que toi, un jour est arrivé où tu m'as trouvée laide.

— Laide ! s'écriait Henri. Moi, t'avoir trouvée laide.

— Ne te défends pas, répondait Henriette, puisque tu as changé d'avis. D'ailleurs, cela m'a piquée de savoir que je te paraissais laide, et lorsque j'ai été sûre que... tu exagérais, je me suis promise de te faire repentir de ton insolence.

— Et comment cela?

— En me faisant aimer, donc.

— Tu as dépassé ton but, répondait Henri : je t'adore.

Henri et Henriette, s'ils ne croyaient pas précisément avoir inventé l'amour, étaient au moins très convaincus que personne, avant eux, n'avait aimé avec autant de force. Pour qu'une autre femme pût captiver un homme comme Henri était captivé, il eût fallu qu'elle possédât le front, la bouche, les yeux, l'esprit, la grâce, en un mot, l'assemblage de

perfections morales et physiques que possédait Henriette ; chose impossible. D'un autre côté, pour qu'un autre homme pût être adoré ainsi que l'était Henri, il eût fallu que Henri possédât un frère jumeau ; or, il était fils unique. A n'en pas douter, tous les hommes guettaient Henriette pour se faire aimer d'elle, et cette pensée irritait Henri. De son côté, Henriette ne doutait pas que toutes les femmes ne fussent amoureuses de Henri, et elle en pleurait. Au fond, chacun des intéressés se promettait de veiller sur son trésor, et se tenait prêt à le défendre.

Ces mots : Je t'aime, bien qu'il les répétât sans cesse, Henri, aussitôt loin de Henriette, se reprochait de ne pas les lui avoir assez dits. Henriette, de son côté, craignait de ne pas les avoir prononcés avec toute l'intensité d'affection qui la dévorait. Je t'aime était la première et la dernière phrase que l'on s'adressait, en se revoyant et en se quittant. On se la répétait même cent fois, tandis que l'on était ensemble et, aux heures de l'absence, on la confiait à la brise, aux rayons, à la nuit, au silence, tout bas, comme une formule mystérieuse et sacrée.

Pendant ce temps, le mur de M. Chabrié se haussait et s'allongeait. Deux ou trois fois les jeunes gens s'étaient inquiétés de l'avenir, du différend

qui séparait leurs pères. Mais on avait si peu d'instants pour se dire que l'on s'aimait, que le sujet était vite écarté.

Un soir, Henri trouva Henriette en larmes.

— Il arrive demain! s'écria-t-elle en sanglotant.

— Qui? demanda Henri avec anxiété.

— M. Aubépin.

— Et qui est ce monsieur?

— Celui que mon père veut que j'épouse.

— Cet homme est donc las de vivre? s'écria tragiquement Henri.

Henriette, effrayée, contint ses larmes et essaya de calmer son petit mari.

— Je le tuerai, répéta par deux fois Henri; je te tuerai toi-même, ajouta-t-il, plutôt que de te laisser devenir sa femme.

L'idée d'être tuée fit frissonner Henriette, sans trop lui déplaire néanmoins, car elle lui prouvait combien elle était aimée. Elle obtint de Henri la promesse formelle de patienter. M. Bourdin ne la violenterait jamais, elle s'en portait garante. Il fallait réfléchir, aviser, trouver un moyen de tout conjurer. En attendant, ils ne pouvaient plus se voir que de loin en loin. M. Bourdin, qui à plu-

sieurs reprises avait manifesté son étonnement de la voir, elle autrefois si peureuse, s'aventurer dans le parc au crépuscule, exigerait dorénavant qu'elle tînt compagnie à leur hôte.

— Et tu ne veux pas que je le tue? répétait Henri. Tu veux que je laisse vivre un homme qui vient me voler mon bonheur, qui ose te regarder, te...

Henriette le vit si malheureux, si exaspéré, qu'elle acheta la promesse qu'il se tiendrait en repos par une faveur toujours sollicitée, jamais accordée, celle d'un baiser. Elle s'enfuit toute troublée de l'étreinte passionnée de son fiancé, et, pas plus que Henri, elle ne dormit cette nuit-là. L'heure rapide du bonheur était déjà loin, les deux amoureux commençaient à souffrir.

V

Quatre jours s'écoulèrent, sans que Henriette parût soit au kiosque, soit au bord de la rivière, et Henri ne put l'apercevoir qu'à sa fenêtre, ou marchant côte à côte avec M. Bourdin et M. Aubépin. Pendant ces quatre jours, le jeune homme dormit à peine et mangea peu. Triste, sombre, il s'asseyait

en face de son père, qui l'interrogeait à toute heure avec sollicitude. A la fin, son secret l'étouffant, la jalousie dévorant son cœur, sentant qu'il ne pourrait vivre sans Henriette, Henri résolut de prendre M. Chabrié pour confident. Le cinquième jour, après le déjeuner, il l'entraîna au fond du parc, lui raconta son roman et pleura comme un enfant. M. Chabrié, bouleversé, ne savait comment consoler son fils.

— Ah ! s'écria-t-il, qui eût pu prévoir une pareille aventure? et c'est moi qui suis cause de tout ! Je n'aurais pas dû t'amener ici. Je croyais si bien à ton indifférence pour... Voyons, mon enfant, cette petite Bourdin n'est pas mal, mais elle n'est pas, que diable, la seule femme au monde dotée de beaux yeux. A ton âge, on se monte la tête facilement ; on croit aimer à jamais et...

— Père ! s'écria Henri, ne parle pas ainsi, par pitié. Je n'ai jamais méconnu les qualités de Henriette ; c'est la faute de mes dix-huit ans si, comme tu me le disais alors, je n'ai pas songé que les papillons sortent d'une chrysalide. Henriette a toutes les vertus qui font estimer une femme, toute la beauté, toutes les grâces qui la font aimer. Si je ne l'épouse, je meurs.

— Mais que veux-tu que je fasse, mon pauvre enfant ?

— Je veux que tu mettes de côté ta susceptibilité, ton amour-propre, ton orgueil, ta rancune, et que, redevenu toi-même, tu ailles trouver mon oncle Bourdin. Je suis toujours convaincu que vous ne pourrez vous voir face à face sans vous embrasser. Vous êtes deux braves et honnêtes cœurs, vous avez été amis pendant quarante ans, tu m'aimes, il aime sa fille ; en voilà plus qu'il ne faut pour vous réconcilier et...

— Si je fais les démarches que tu me demandes, interrompit M. Chabrié, et que M. Bourdin repousse mes avances, quelle humiliation pour moi, quelle douleur pour toi ! Le fil de tes espérances sera brisé, et... Ah ! malheureux enfants, qu'avez-vous fait ? Cet imbécile de Bourdin ne pouvait-il surveiller sa fille ? Où a-t-on vu laisser une jeunesse de dix-sept ans errer seule dans un parc ?... Mais j'y songe ; ce Bourdin est si astucieux ; qui sait si la petite personne n'est pas d'accord avec lui pour te désespérer et me frapper du même coup ? Qui sait si l'on n'attend pas notre demande pour la repousser avec éclat ?

— Père ! s'écria Henri.

— Soit, je déraisonne. Tu es bien sûr qu'elle t'aime, elle ?

— Autant que je l'aime moi-même, père.

— Allons, c'est du joli. Bourdin est un honnête homme, bien qu'aux échecs... Enfin, c'est un honnête homme sous tous les autres rapports. Mais il a ses projets, la présence de ce M. Aubépin le prouve. Il est entêté, je le sais de longue date ; il... Accorde-moi une grâce, mon enfant ; nous allons partir, voyager. Si dans six mois... disons trois, reprit M. Chabrié, en voyant un geste de son fils ; donc, si dans trois mois ta fièvre persiste...

— Père, dit Henri, dans trois mois, comme dans dix ans, mes sentiments seront ce qu'ils sont aujourd'hui. Agis donc sur l'heure, avant que Henriette ne soit sacrifiée.

— A-t-elle parlé à son père ?

— Je l'ignore, je ne l'ai pas vue depuis cinq jours.

— Attendons un peu alors ; il faut la consulter, se concerter. Son père peut se montrer moins accommodant que moi et la forcer...

— Ne me dis pas de ces choses ! s'écria Henri, ou je vais sur l'heure souffleter M. Aubépin.

— Là là, reprit M. Chabrié effrayé, calme-toi.

Je ne te savais pas cerveau brûlé à ce point. Accorde-moi quarante-huit heures ; j'ai besoin de me remettre, de réfléchir, tu dois le comprendre. En attendant, sois prudent.

La prudence de Henri se réduisit à passer la journée dans les environs du kiosque ; puis, quand la nuit approcha, à se rendre près de la cabane. Henriette parut ; elle marchait à pas précipités, regardant derrière elle comme une biche effarée. Elle aussi était pâle d'insomnie. Elle posa sa tête sur la poitrine de son ancien camarade et pleura, tressaillant au moindre bruit des feuilles.

— Je suis bien malheureuse, dit-elle.

Henri la pressa contre son cœur, couvrit ses cheveux de baisers, essaya de la calmer.

— J'ai voulu parler à mon père, reprit-elle, lui avouer que M. Aubépin me déplaît. Il a pris un ton si sévère, que je n'ai pas osé continuer. Je ne sais s'il se doute de quelque chose, mais ma femme de chambre ne me quitte plus.

Elle bondit au choc produit par une pomme de pin qui tomba, et sanglota de nouveau.

— Mon Henriette, ma femme bien-aimée, lui dit Henri, voyons, rassure-toi. Moi aussi j'ai parlé à mon père : il m'a vu si désolé qu'il s'est atten-

dri, et nous devons chercher ensemble un moyen de tout arranger.

— Ah! s'écria Henriette avec désespoir, qu'avons-nous donc fait pour être si malheureux, pour qu'il nous faille trembler alors que nous sommes ensemble, nous qui n'avons eu si longtemps qu'un même toit, qui nous aimons?

— Je ne redoute qu'un malheur, dit Henri, c'est qu'on ne t'arrache un consentement qui...

— Ne crains rien de ce côté, répondit avec énergie la jeune fille; je saurai défendre ton bonheur, le mien. Au besoin, j'irai au couvent.

— Pourrais-tu donc vivre loin de moi? s'écria Henri. Moi, je ne pourrais exister sans te voir.

Elle pleura de nouveau, et ils durent se séparer sans avoir rien résolu, sans voir d'issue à leur situation.

Un moment, en passant près de la Dhuys, dont les eaux bleues reflétaient leur image, Henri, enveloppant Henriette de ses bras, avait dit :

— Si cette eau était plus profonde, je m'y précipiterais avec toi.

— Mourir entre tes bras, avait-elle répondu, ce serait doux.

A peine Henriette se fut-elle éloignée, que le

jeune homme rumina cette idée de suicide. L'amour, cette source de vie, est toujours prêt à se réfugier dans la mort. Le soir et le lendemain, Henri essaya de nouveau de convaincre son père qu'une simple démarche de sa part pouvait tout arranger.

— Mais elle peut aussi tout perdre, répondait M. Chabrié. Aujourd'hui nous avons l'espérance, ne nous hâtons pas de la jeter par-dessus bord; patientons.

Le soleil couché, Henri se dirigea vers la Dhuys; son père ne le quittait plus. Ils virent Henriette se glisser craintive entre les arbres, et M. Chabrié se hâta de se cacher derrière un massif. Henri courut à la cabane.

— Tout est perdu, lui dit Henriette frémissante, et je te vois pour la dernière fois. Je t'ai imité, j'ai osé avouer à mon père que je t'ai revu, que je t'aime. Il m'a arrêté au premier mot, me déclarant qu'il voulait M. Aubépin pour gendre. Tu souhaitais mourir hier, ajouta-t-elle éplorée; il y a là-bas, plus haut, un endroit où l'eau tourbillonne, viens.

Henri promena ses regards autour de lui, son impuissance l'exaspérait. Il était jeune, il aimait.

Il était aimé de la belle jeune fille qui sanglotait sur son cœur, et elle parlait de mourir ! Il aperçut au loin M. Chabrié. A moitié fou, il entraîna sa petite amie, l'obligea à franchir la haie, et, arrivé près de M. Chabrié, il la poussa dans ses bras en s'écriant :

— Père, elle m'aime, et elle veut mourir.

M. Chabrié pressa contre sa poitrine la belle enfant qu'il avait vue naître, qu'il avait vue grandir, qui aimait son fils et en était aimée. Des larmes coulaient sur ses joues, il voulait parler et ne réussissait qu'à murmurer :

— Mes enfants, mes pauvres enfants !

— Henriette ? cria soudain une voix tonnante.

La jeune fille bondit effrayée. Debout, près de la haie, tête nue, elle vit son père, qui répéta impérieusement :

— Henriette ?

Elle marcha vers lui défaillante.

Henri et M. Chabrié, stupéfaits, la regardaient s'éloigner. Ce dernier s'élança :

— Bourdin, cria-t-il, écoute.

M. Bourdin ne se tourna même pas vers son ami ; il saisit le bras de sa fille et s'éloigna. M. Chabrié demeura consterné.

— Je tuerai M. Aubépin, dit une voix à son oreille, celle de Henri.

M. Chabrié raisonna son fils, et peu à peu, à force de bonté, de condescendances, lui rendit un peu de calme.

— Jure-moi, lui dit-il, que, jusqu'à nouvel ordre, tu laisseras M. Aubépin tranquille, et je vais te suggérer une idée.

Henri donna sa parole.

— Merci, dit M. Chabrié, qui respira comme un homme que l'on soulage d'un fardeau.

— Parle vite, père, dit le jeune homme.

— Ce que tu viens de voir prouve, reprit M. Chabrié, qu'une démarche de ma part près de M. Bourdin est aussi inutile qu'impossible. Reprends ton sang-froid, et demain, après, vas toi-même le trouver, plaider ta cause. Que Henriette, par ses larmes, agisse de son côté. Bourdin, en somme, ne peut être inflexible que pour moi.

Décidé à suivre le conseil de son père, Henri ne voulut pas attendre plus tard que le lendemain. Il promit de nouveau sur son honneur de ne pas chercher querelle, pour le moment du moins, à M. Aubépin.

— Si j'échoue, dit-il, j'ai mon projet.

— Et quel est-il ? demanda M. Chabrié avec inquiétude.

— Si M. Bourdin me refuse Henriette, je l'enlève.

— Bravo ! s'écria M. Chabrié ; tu auras un complice, moi. Ah ! ce Bourdin...

M. Chabrié n'en dit pas davantage, mais il se frotta les mains avec vigueur ; il semblait savourer une vengeance à son goût.

Le lendemain, vers dix heures du matin, Henri se présentait chez M. Bourdin. Il avait juré à son père d'être calme, quoi qu'il arrivât. Ce ne fut pas sans un sentiment de crainte qu'il sonna à la grille, qu'il se vit dans le salon qu'il connaissait si bien. Il avait eu peur de n'être pas reçu, et c'était beaucoup que d'avoir pénétré dans la place. M. Bourdin parut.

— Je t'ai connu un homme d'honneur, dit-il à Henri, avant que celui-ci pût prendre la parole ni même saluer ; est-ce par les conseils de ton père, Henri, que tu as compromise, déshonorée celle qui a été ta sœur ?

— J'aime Henriette, monsieur, s'écria le jeune homme ; je l'ai toujours aimée. Le hasard, qui nous avait séparés, nous a remis en présence. Je

l'aime, monsieur, et, si vous et mon père avez oublié vos anciens rêves, elle et moi sommes-nous si coupables que vous le dites pour nous en être souvenus ?

— Te semble-t-il convenable, reprit M. Bourdin, que, dans l'état de nos relations, j'aie retrouvé ma fille dans ton parc, presque dans tes bras, à coup sûr dans ceux de ton père ?

— Monsieur, reprit Henri, dont la voix s'émut, je venais de voir Henriette désespérée, souhaitant mourir. Je n'ai pas réfléchi, je l'ai entraînée vers mon père. Je voulais qu'elle le priât d'avoir pitié de nous, comme je vous en prie à mon tour. Nous nous aimons, et je n'ai qu'un rêve : devenir votre fils. Au nom de mon enfance qui vous a toujours trouvé si indulgent, au nom de ma mère, au nom de celle de Henriette, ayez pitié de nous.

Henri, des larmes plein les yeux, avait fait un pas vers M. Bourdin, qui se couvrit le visage de ses mains et se laissa tomber sur un fauteuil. Il demeura deux ou trois minutes ainsi, et releva enfin la tête. De même que Henri, il avait des larmes dans les yeux.

— Tu es donc bien sûr, reprit-il d'une voix mal assurée, que ma fille t'aime ?

— Appelez-la, monsieur, et nous vous convaincrons, comme nous venions de convaincre mon père, quand vous êtes apparu hier, que nous ne pouvons vivre séparés. Nous vous attendrirons.

— M'attendrir, dit M. Bourdin ; non, je n'aime pas à m'attendrir ; d'ailleurs, Henriette est souffrante.

— Souffrante ! s'écria Henri tout alarmé.

— Là, calme-toi ; elle sera guérie lorsqu'elle apprendra... Tiens, Henri, tu es une bonne nature, et, sans monsieur ton père... Au fait, tu es majeur ! oui, tu es majeur, et je ne serais pas fâché qu'une petite sommation respectueuse , comme on les nomme...

— Mon père consent, répondit Henri ; grâce à Dieu, je n'ai pas à lutter contre son autorité. Songez surtout, monsieur, que Henriette et moi nous avons pensé à mourir, jamais à vous braver.

— Peste, vous me donniez là un bel équivalent. Je ne peux pourtant pas recevoir ton père, lui accorder purement et simplement ma fille ; non, ce serait trop. Encore une fois, je...

— Soyez bon sans condition, s'écria Henri ; mon père consent ; tenez-vous pour satisfait de cette amende honorable.

— Va lui soumettre ma volonté ; je veux au moins une sommation respectueuse, c'est à prendre ou à laisser.

M. Bourdin parlait d'un ton si résolu, que Henri retourna chez son père.

— Eh bien ? lui dit M. Chabrié.

Le jeune homme expliqua l'étrange prétention de M. Bourdin.

M. Chabrié se promena un instant de long en large.

— Fais tes sommations, dit-il ; je ne croirai jamais payer ton bonheur trop cher.

Henri se présenta de nouveau chez M. Bourdin et trouva dans le salon M. Aubépin. Il demeura surpris ; M. Aubépin dépassait la cinquantaine. Quoi ! c'était là le rival qui, vu de loin, lui avait fait passer tant d'heures douloureuses ? Il eût certainement ri, si les circonstances n'eussent été aussi graves. En voyant paraître M. Bourdin, le fiancé de Henriette disparut discrètement.

— Eh bien ? demanda à son tour M. Bourdin.

— Mon père se soumet, dit Henri avec tristesse ; je vous en instruis, monsieur, afin de vous montrer sa bonté. Maintenant, vous devez comprendre que je l'aime et le respecte trop pour vouloir le braver.

— Mais puisqu'il consent, la sommation sera pour la forme, et je n'en demande pas davantage.

— Je ne veux pas, répondit Henri, qu'il puisse exister un document qui laisse croire à une rébellion de ma part contre mon père.

— Je croyais que tu aimais Henriette ?

— Plus que ma vie, monsieur, et je vous le prouverai si vous demeurez inflexible ; mais je ne ferai pas ce que Henriette refuserait d'accepter, j'en suis certain.

M. Bourdon sonna.

— Priez mademoiselle de descendre, dit-il au valet de chambre.

Henriette arriva bientôt, pâle, les yeux fatigués par l'insomnie. Henri, songeant que c'était à cause de lui qu'elle souffrait, fut tenté de se jeter à ses pieds.

— Henri souhaite que tu redeviennes pour de bon sa petite femme, dit M. Bourdin ; le veux-tu ?

Henriette regarda Henri, puis son père ; fondit en larmes en le voyant sourire et se précipita dans ses bras.

— Tu vois que j'y mets aussi du mien, dit M. Bourdin au jeune homme ; je me contente d'avoir forcé Chabrié à se courber ; je tiens l'intention

pour le fait, comme vous dites, vous autres avocats.

— Je cours chercher mon père, s'écria Henri.

— Non pas, dit M. Bourdin d'un ton bref. J'aurai, reprit-il, à voir ton père à la mairie, à l'église, le jour du mariage, c'est assez. Pour le contrat, le notaire prendra nos ordres.

Henriette et Henri se récrièrent.

— J'ai dit, répliqua M. Bourdin d'un ton sec.

Puis il ajouta en se tournant vers sa fille :

— Tu peux désormais franchir la haie qui sépare les Jumelles, le jour seulement, bien entendu. Quant à toi, dit-il à Henri, tu pourras la franchir à toute heure ; il y aura toujours une porte ouverte ici pour te recevoir.

Ce fut en sautant par-dessus la haie que Henri conduisit Henriette à M. Chabrié, qui tint longtemps pressée sur son cœur la chère petite. Elle essaya, secondée par Henri, d'entraîner son futur beau-père chez M. Bourdin.

— Plus un mot sur ce sujet, s'écria M. Chabrié ; ne me faites pas songer à la tache d'huile, ou j'exige les sommations.

C'eût été un délai de six mois ; les jeunes gens se soumirent. Vingt-quatre heures plus tard, M. Chabrié partit pour Paris ; il voulait s'occuper lui-même

de la publication des bans et de la corbeille. M. Aubépin avait disparu. Les deux fiancés, sans se lasser, errèrent du matin au soir dans le parc, regardant démolir les murs élevés par leurs pères et dont ils avaient obtenu la suppression.

A l'heure du contrat, M. Chabrié déclara qu'il agirait comme M. Bourdin, lequel constitua aux jeunes époux vingt mille livres de rente, plus la jouissance de la Jumelle qu'il occupait. M. Chabrié donna une somme égale et se chargea de l'appartement de Paris. Les deux anciens associés se rendirent à des jours différents chez le notaire afin de signer.

Enfin le grand jour arriva. Un petit nombre d'amis, pour la plupart habitués du café Foy, furent seuls conviés. A la mairie, M. Bourdin et M. Chabrié se trouvèrent pour la première fois face à face depuis leur querelle, et se saluèrent cérémonieusement. A l'église, le curé, qui connaissait leur inimitié, prononça un petit sermon sur l'amitié, sur le pardon des injures reçues, sur la brièveté de la vie dont l'homme sage sait compter jusqu'aux minutes, sachant qu'il en est peu pour le bonheur. Les deux pères, émus, échangèrent une poignée de main, puis quelques paroles. Henri et Henriette se jetèrent dans leurs bras ; ils nageaient dans les pro-

fondeurs du bleu. Cette demi-réconciliation, qui devait forcément aboutir à une réconciliation entière, leur enlevait le seul souci qui troublât leur félicité.

On dîna à deux heures, et, à huit heures, les invités reprirent la route de Paris. MM. Bourdin et Chabrié devaient partir dans la nuit, et chacun d'eux, en serrant la main de ses amis particuliers, leur donna rendez-vous au café Foy.

A minuit, l'épouse disparut, puis bientôt l'époux. A minuit et demi, M. Bourdin et M. Chabrié, les bras enlacés autour du cou comme des collégiens, se promenaient dans la grande allée du parc.

— Ouf! fit M. Bourdin en voyant s'éteindre la lumière qui brillait à certaine fenêtre de sa maison, ton vaurien de fils, mon pauvre vieux, nous a fait perdre trois bonnes années. Comprend-on que ce drôle se soit avisé un beau jour de trouver ma fille laide?

— Il s'est si bien amendé depuis, répondit M. Chabrié, qu'il ne faut pas lui en vouloir. C'est égal, ces trois années ont été dures. Tu as été sublime de naturel, Bourdin.

— Et toi, donc! s'écria celui-ci.

— Vois-tu, mon cher, reprit à mi-voix M. Chabrié,

pour avoir bon appétit, il ne faut pas voir faire la cuisine. On aura beau dire, à certaines heures, les plus positifs d'entre nous ont besoin d'idéal ; l'amour, qui est à la fois si jeune et si vieux, n'a jamais vécu d'autre chose et, tant qu'il régnera, l'idéal vivra. Si maître Cupidon, comme on l'appelait de notre temps, déteste la vulgarité, il aime par contre les batailles, les assauts, les obstacles. Etant donnés nos projets, nous avons sagement agi en élevant une barrière entre nos tourtereaux ; leur bonheur tout fait, par son prosaïsme, allait les écœurer. Ton mur et le mien, mon cher, ont été une cause de poésie, et voilà pourquoi ta fille est devenue la mienne.

— Tout est bien qui finit bien, dit M. Bourdin. Mais, parlons d'autre chose ; j'ai donné ma maison aux enfants, comptant habiter désormais la tienne.

— C'est ainsi que je l'ai compris, mon ami ; et si je leur ai cédé mon appartement de Paris, c'est pour occuper chez toi la place de Henriette.

On s'embrassa, heureux de se trouver si bien d'accord.

— Pourvu qu'ils n'aillent pas nous en vouloir, reprit M. Chabrié, lorsqu'ils connaîtront le fond de toute cette histoire.

— Chut ! dit M. Bourdin, laissons-leur toujours croire que c'est arrivé ; ne gâtons pas leur idylle, dont le souvenir leur sera si doux lorsqu'ils auront notre âge. A la rigueur, quand ils posséderont des enfants...

Cette idée d'être grands-pères fit que les deux amis s'embrassèrent de nouveau. Ils montèrent en voiture et ne se dirent plus rien ; ils songeaient à ceux qu'ils laissaient en arrière et dont ils se séparaient à regret.

Quarante-huit heures plus tard, M. Bourdin, appuyé sur le bras de M. Chabrié, pénétrait dans le café Foy. La dame de comptoir les salua de son plus doux sourire, et, en un clin d'œil, un garçon disposa leur échiquier, tandis que les habitués qui leur servaient de galerie ordinaire leur serraient les mains. Au moment de s'asseoir, Bourdin dit à son ami :

— J'espère qu'aujourd'hui tu laisseras ton roi tranquille ?

Cette allusion si directe à leur terrible querelle glaça les assistants, un silence profond régna.

— Il tient ta reine, mon cher, répliqua M. Chabrié ; désormais il marchera droit.

Ils échangèrent une poignée de main en riant à

gorge déployée, et la partie commença tandis qu'un assistant murmurait à l'oreille de son voisin.

— La réconciliation est complète et Chabrié avait tort : les taches d'huile s'effacent.

SÉBASTIEN LOYNEL

SÉBASTIEN LOYNEL

I

Le 12 décembre 1873, vers onze heures du soir, Sébastien Loynel remontait à pas comptés la longue rue de Clichy. Une pluie fine tombait depuis deux jours, les chevaux maintenaient avec peine leur équilibre sur le pavé glissant, et les flammes du gaz, tourmentées par la bise, s'agitaient comme des oiseaux captifs dans les cages de verre des candélabres. De temps à autre, un passant, abrité par un parapluie, bouclier de soie qu'il opposait aux rafales, croisait ou dépassait rapidement Sébastien, puis se retournait pour regarder ce jeune homme, qui, insensible en apparence au froid, le front baissé, le chapeau à la main, semblait suivre un convoi funèbre. Il en suivait un, en effet, celui de ses illusions et de ses espérances.

Sébastien Loynel, par cette nuit pluvieuse de décembre, était vêtu d'une simple redingote. Lorsqu'il passait devant un magasin encore ouvert, son

regard plongeait dans cet intérieur chaud, dont la lumière éclairait un instant son visage défait. Arrivé près de la rue de Boulogne, il tressaillit et s'arrêta brusquement. A dix pas en avant de lui, un homme de haute taille, maigre, aux longues moustaches relevées en pointes vers les yeux, montrait sa face osseuse fantastiquement éclairée d'une lueur pourpre. Sébastien reprit bientôt sa marche et secoua la tête; dans l'inconnu, adossé contre la devanture d'un pharmacien et placé sous le reflet d'un vase contenant un liquide rouge, son imagination venait de lui présenter le visage sardonique de Méphistophélès. Au moment où il passa près de cet homme dont l'équilibre paraissait mal assuré, Sébastien le vit frapper le trottoir du bout de sa canne et l'entendit s'écrier, bien qu'aucun interlocuteur ne lui fît face :

— Il a tort; pour sûr, il a tort.

Sébastien s'arrêta de nouveau. Son regard examina curieusement le visage de l'inconnu dont le profil satanique se découpait maintenant tout noir sur le vase empourpré, et qui répéta :

— Il a tort.

— Non, j'ai raison, murmura Sébastien.

Il marcha plus vite, atteignit le boulevard des

Batignolles et pénétra dans une maison de confortable apparence. Il gravit quatre étages et se trouva bientôt chez lui, c'est-à-dire dans un petit appartement composé d'une antichambre, d'un salon et d'une chambre à coucher. Parvenu dans cette dernière pièce, avec la sûreté d'allures que donne dans l'obscurité la connaissance exacte d'un local, il alluma une bougie, se laissa tomber dans un fauteuil placé près de son lit, posa ses deux mains sur son visage et demeura longtemps absorbé.

Rien de luxueux dans cette chambre à coucher, — le strict nécessaire pour un garçon, rien de plus. Un lit en bois de noyer, un vieux fauteuil en tapisserie fanée, deux chaises cannelées, un secrétaire du temps passé. De chaque côté de la glace, des photographies. D'abord celle de M. Sébastien Loynel père, en uniforme de capitaine d'infanterie ; puis celle de Mme Sébastien Loynel, une douce figure encadrée de cheveux roulés en anglaises. Près de ce portrait, celui d'une toute jeune fille élancée, souriante, belle; une aurore de dix-huit ans.

Sébastien se leva, secoua ses membres, qui grelottaient, prit la bougie sur la table de nuit et se rapprocha de la glace, où son image se refléta. Il

avait vingt-six ans, les cheveux noirs, le front haut, les yeux expressifs. En dépit de la souffrance qui crispait en ce moment ses traits et courbait sa taille, c'était un beau cavalier à l'air aristocratique et intelligent, très intelligent.

Une rumeur lugubre se fit entendre au dehors ; on eût dit la plainte étouffée d'une personne que l'on entraîne et qui se débat, à bout de forces. Sébastien eut cette illusion, car il demeura un instant aux écoutes.

— Jeux du vent, murmura-t-il.

Il se regarda dans la glace avec une attention douloureuse.

— Ainsi, ce n'est pas un conte, dit-il en examinant ses joues creuses, son nez aminci, ses yeux fiévreux ; dans ce grand Paris, au milieu de deux millions d'hommes, on peut être jeune, sain, robuste, aimer le travail et avoir assez faim pour en mourir.

Il ramena la lumière de façon à éclairer le portrait de son père.

— A bientôt, dit-il en saluant l'image : grâce à toi, je n'ai pas peur de la mort.

Son regard demeura comme cloué sur cette mâle physionomie, sur ce calme visage d'honnête homme,

qui n'avait en effet jamais tremblé devant la mort, même à l'heure où elle l'avait appelé. Mais c'était par devoir, pour servir son pays que le vieux soldat... tandis que son fils !

Sébastien ne suivit pas cette pensée; il ramena brusquement sa bougie en face du portrait de sa mère, et il s'oublia dans la contemplation de la douce figure qui, elle aussi, semblait le contempler. Soudain un sanglot monta à la gorge du jeune homme ; celle qui avait laissé l'empreinte de son ombre sur ce simple carton, il l'aimait tant ! Ces yeux, toujours si doux, il les avait vus pleurer de joie lors de ses premiers succès de collège, lors de sa réception comme avocat, puis de douleur à la mort de son père. Quatre années auparavant, il avait dû les fermer lui-même ; l'ange était parti, lui laissant quelques milliers de francs d'héritage, plus l'avenir qui, alors, ne marchandait ni les promesses ni les rêves dorés.

L'avenir ! il se nommait aujourd'hui le présent. Cette pluvieuse journée de décembre, ce vent plaintif, ce pavé gras, cette chambre sans feu, ce porte-monnaie vide que le jeune homme inspecta pour la dixième fois peut-être depuis vingt-quatre heures, et qu'il jeta sur le parquet, c'était l'avenir !

En attendant les clients, qu'il savait bien ne devoir venir qu'à la longue, Sébastien, plein du courage de l'homme qui se sent une valeur, avait complété ses études, pensé, écrit, préparé sa place dans la vie. Ambitieux, actif, instruit, il se sentait prêt à tout ce que lui apporterait la fortune, qui ne pouvait manquer de le ranger parmi ses élus. Peu à peu les jours s'étaient écoulés, reculant l'espérance. Les clients, Sébastien les attendait encore, et ses essais littéraires dormaient oubliés dans les cartons des directeurs de revues ou de journaux. Pourquoi son père n'avait-il pas fait de lui un soldat, un ouvrier ? L'ouvrier, quand son métier chôme, trouve toujours l'emploi de ses bras ; mais l'avocat, le médecin, par quel moyen pourraient-ils se procurer une cause, un malade ? Les professions libérales... libérales !

Durant les épreuves patriotiques de 1870, Sébastien fit bravement son devoir de volontaire. Pour vivre, pour aider à vivre quelques-uns de ses compagnons durant cette année terrible, il entama fortement son modeste héritage. La guerre terminée, il rentra pauvre à Paris. Après la pauvreté, qui vit d'expédients et de privations, vint la misère qui ne peut plus vivre. En vendant son modeste mobilier,

le vieux secrétaire et la vieille pendule, Sébastien eût pu végéter encore un mois, deux peut-être. Vivre deux mois, alors qu'on ne croit plus même au lendemain. A quoi bon?

Sébastien détacha le portrait de sa mère, le baisa et le plaça sur sa poitrine. Il se disposait à revenir près de son lit, lorsque, par un effort de volonté, il éclaira le portrait de jeune fille, qui lui sourit aussitôt. Son père, sa mère, Sébastien avait pu les regarder en face, sa mort ne pouvait plus leur causer aucune peine ; il allait les rejoindre dans l'inconnu... Mais elle, Madeleine !

Madeleine venait d'atteindre sa dix-huitième année ; elle possédait, de par la nature, la vivacité du papillon, la grâce de la rose, la gaieté de l'oiseau. Ce n'était pas une duchesse, bien qu'elle en eût, sinon le port, au moins les pieds et les mains, sans compter deux grands yeux bleus ombragés de cils noirs, de ces yeux qui semblent sourire et rendent meilleurs ceux qu'ils regardent. Certes le monde, Paris même, comptait plus d'une jeune fille gracieuse, jolie, spirituelle ; pour Sébastien, une seule était vraiment belle et parfaite, Madeleine qu'il aimait, dont il se savait aimé. Mais un abîme séparait les deux jeunes gens : Madeleine devait être

riche. Pour elle, pour devenir son mari, ce que peut tenter un homme énergique, résolu, en lutte contre les difficultés de la vie, Sébastien l'avait tenté. Maintenant il se sentait las, découragé, vaincu.

A n'en pas douter, M. Durand, le père de Madeleine, tenait en grande estime le jeune avocat, qui, s'il eût eu quelques milliers de francs de rente, serait vite devenu son gendre. Par malheur, M. Durand ne sacrifiait jamais à l'imagination ; il ne la connaissait même pas. Sans être plus positif qu'il ne convient, il raisonnait assez correctement pour savoir que, si la fortune ne donne pas le bonheur, elle ne l'a néanmoins jamais gâté.

Pauvre Madeleine ! Sa vie facile de jeune fille ne lui avait pas permis de deviner les luttes énervantes, les détresses amères de celui qu'elle préférait. Dans notre monde, un habit noir, une cravate blanche, des gants, sont une livrée commune que l'on se procure à bon compte ; et l'habit et les gants de Sébastien avaient toujours eu la fraîcheur voulue. Lorsqu'un soir — il la connaissait depuis un an — Sébastien laissa deviner à Madeleine qu'il l'aimait, la rougeur qui couvrit aussitôt le front de la jeune fille trahit le bonheur que lui causait cette décou-

verte. Quand Sébastien déclara qu'il devait conquérir une position avant de confier son secret à M. Durand, Madeleine, qui ne doutait pas qu'il ne la conquît, lui tendit sa petite main et lui dit d'une voix résolue :

— J'attendrai.

Et elle attendait.

Sébastien baisa le portrait à plusieurs reprises, puis il présenta le léger carton à la flamme de sa bougie ; le joli visage, toujours souriant, s'évanouit en fumée et, comme tout ce qui a vécu, ne fut bientôt plus qu'un peu de cendre grise.

Sébastien ouvrit son vieux secrétaire; un brouillon de lettre frappa ses regards. Quinze jours auparavant, à bout de ressources, il avait écrit à une cousine germaine de sa mère, qu'il savait riche. Non sans que son orgueil saignât, il avait exposé sa position dans cette missive et demandé aide contre la fortune rebelle. A cette lettre douloureuse, tentative suprême, nulle réponse. Sébastien lut deux fois ce brouillon et le brûla comme il avait brûlé le portrait; puis il décrocha de la muraille un pistolet, s'assura qu'il était chargé et le posa sur sa table de nuit. Il se rapprocha du secrétaire, dont il tira l'un après l'autre les tiroirs.

Qu'espérait-il trouver ? Un louis oublié peut-être, quelque chose qui lui permît de se dire : « Ce sera pour demain. »

Il ne trouva rien, marcha vers sa fenêtre et l'ouvrit. La pluie tombait toujours, fine, glacée. Sébastien leva les yeux vers le ciel, comme pour y chercher une étoile, et ne vit que du noir.

Il regarda au-dessous de lui, la flamme du gaz continuait à voltiger dans les lanternes ; de rares passants se hâtaient de regagner leur demeure. De temps à autre, une rafale, à la voix sifflante, semblait pousser une voiture qui bondissait sur le pavé. La voiture se perdait dans l'éloignement ; la rafale grognait, hurlait comme pour l'appeler, puis elle se taisait, et les gouttes de pluie, incessantes, monotones, résonnaient sur le zinc des toitures. Juste au-dessous de lui, Sébastien vit soudain une ombre s'arrêter ; il entendit une canne frapper violemment sur le trottoir et une voix répéter :

— Il a tort ; pour sûr, il a tort.

— L'ivrogne, le Méphistophélès de tout à l'heure, murmura le jeune homme, qui fut pris d'un rire convulsif ; quelle coïncidence !

Il se pencha davantage et vit l'inconnu s'adosser contre la maison, puis demeurer immobile, comme

s'il attendait quelqu'un. Bientôt Sébastien l'oublia. Il songea à son enfance, à Madeleine surtout, puis à la cousine à laquelle il avait écrit. Pourquoi n'avait-elle pas répondu? Etait-elle malade, absente, insensible? Si elle se fût laissée attendrir, si elle l'eût aidé, il eût triomphé de la mauvaise fortune, il serait devenu riche, célèbre ; il eût épousé Madeleine. Alors qu'il n'avait plus même une heure à vivre, l'imagination du jeune homme sonda l'avenir; il se représenta l'existence qui eût été la sienne si... Soudain il tressaillit ; les accords lointains d'un piano, en lui rappelant l'air étrange que chante Méphistophélès dans l'opéra de *Faust*, venaient de le ramener à la réalité.

Il allait mourir et, à cent pas de lui on riait, on dansait, on chantait, éternel contraste. Mais qu'est-ce donc que la mort? un réveil, une transformation, un anéantissement? Qui a raison, du bouddhiste ou du chrétien? Le jeune homme songea à cette figure de Méphistophélès qu'il avait vue au théâtre, qu'il avait cru voir dans la rue, et il se demanda si ce n'était pas en réalité cet antique trafiquant d'âmes qui l'attendait en bas. Pure chimère, que Satan ; et pourtant, l'homme peut-il imaginer, créer, inventer ce qui n'existe pas? Si ce n'est cet ange rebelle, fou-

droyé, qui souffle à l'homme ses révoltes, d'où vient le mal dans l'œuvre du Créateur? Cette idée que Satan l'épiait, l'entendait, fit frissonner Sébastien, obséda son esprit, ébranla son courage. Il ferma sa fenêtre pour ne plus entendre les sons du piano, se rapprocha de son lit, s'y étendit tout habillé et saisit le pistolet qu'il avait préparé. Il en posa le canon au-dessus de son cœur.

— Dans quelques secondes, dit-il, je saurai ce que cache la vie.

Le refrain de la chanson de Méphistophélès, apporté par une rafale, lui arriva bien distinct.

— Oui, « Satan conduit le bal », s'écria-t-il; qu'il paraisse donc, s'il existe!

Le jeune homme attendit un instant avec anxiété, les yeux démesurément ouverts, comme s'il espérait voir surgir celui qu'il venait d'invoquer; puis une détonation sourde retentit. Deux voisins de Sébastien, réveillés en sursaut, se redressèrent dans leur lit, cherchant à deviner la cause du bruit qui venait de troubler leur sommeil. Ils écoutèrent la pluie battre leurs vitres, le vent gémir, le piano répéter l'air de Méphistophélès, et ils se recouchèrent en murmurant :

— Quelle diabolique nuit!

II

Sébastien entendit la détonation de l'arme dont il venait de presser la détente, éprouva une secousse violente, voulut crier, se redresser, et se sentit inerte.

— Je suis mort, pensa-t-il, et pourtant je vis : l'âme est décidément immortelle.

Il lui sembla qu'il flottait dans l'espace, emporté dans une course vertigineuse. Il fut tenté d'ouvrir les yeux et n'osa le faire ; qu'allait-il voir ? Se donner la mort est un crime, une violation des lois de Dieu. Si des peines éternelles sont incompatibles avec la justice de ce grand être, il doit néanmoins châtier ceux qui violent ses lois, ceux qui franchissent les barrières de la vie avant l'heure que lui-même a marquée. Un frisson secoua Sébastien.

— Je sens mon corps, pensa-t-il ; me suis-je manqué ?

Il essaya d'ouvrir les yeux, ses paupières demeurèrent closes. Il essaya de se redresser, ses membres demeurèrent inertes. Pris d'une angoisse terrible, il essaya d'appeler ; sa voix ne résonna pas.

Sa voix ne résonna pas, et cependant quelqu'un ré-

pondit à son appel. Il entendit la porte de son appartement grincer ; puis, à sa profonde stupéfaction, il vit paraître l'homme à la canne, à la moustache en croc, au visage empourpré, qui lui dit en frappant par trois fois le parquet :

— Tu as eu tort, jeune homme, pour sûr tu as eu tort.

Sébastien avait les yeux fermés, et, phénomène étrange, il voyait. Il était couché sur son lit, sa bougie brûlait encore. Toute son attention se concentra sur son singulier visiteur qui, de son côté, l'examinait avec curiosité. C'était un homme à la face enluminée, aux traits tourmentés, à la bouche ironique, à la prunelle luisante.

— Qui êtes-vous? demanda enfin Sébastien.

Les lèvres du jeune homme étaient demeurées closes, sa voix n'avait pas résonné ; la question qu'il venait d'adresser à l'inconnu, il l'avait en quelque sorte pensée ; néanmoins, ce dernier répondit aussitôt :

— Qui je suis? Satan, parbleu.

Sébastien ressentit un choc au cœur, un choc douloureux. Il eût voulu ne plus voir, ne plus regarder l'inconnu. En dépit de sa volonté, en dépit de ses paupières closes, il voyait.

— Je suis mort et tu viens me chercher? pensa-t-il.

— Non, répondit l'autre dont les prunelles lumineuses semblaient lire les pensées du jeune homme à travers son front; pas encore. De même que la plupart des sots qui tentent de se tuer, oubliant que demain ne ressemble jamais à aujourd'hui, tu n'as fait que de mauvaise besogne. Si tu en réchappes, tu vivras souffreteux; joli cadeau pour moi!

— Il y a un enfer? s'écria en pensée Sébastien.

— Fi, le curieux! répliqua aussitôt Satan, qui s'installa dans le fauteuil placé au pied du lit. Il faut être bête comme un homme, ajouta-t-il, pour croire une seule minute qu'il puisse exister une cause sans effet, un fait sans conséquence, une énigme sans solution.

— La solution de la vie, c'est la mort, puis le néant, pensa Sébastien.

— Oui, répliqua Satan, ceux qui agissent ainsi que tu viens de le faire tentent de se le persuader. Ils oublient que, lorsque le rideau tombe sur le cinquième acte des tragédies, le drame n'est terminé qu'en apparence et que le dénouement logique est derrière ledit rideau. Tu as souffert, c'est vrai; mais tu as été trop prompt à désespérer. Tes ressources te

permettaient de vivre quelques jours encore, et le devoir t'ordonnait de lutter jusqu'au bout. Ne pouvant plus descendre, tu allais monter, conquérir Madeleine.

— Je veux vivre, pensa Sébastien en entendant ce nom ; si tu es Satan...?

— Je le suis, dit l'homme avec modestie.

— Tu peux tout ce que tu veux?

— Tout, c'est trop dire ; Dieu me gêne parfois. Cependant je puis beaucoup ; ceci par exemple.

Sébastien, stupéfait, vit s'ouvrir le mur de sa chambre, et ses regards plongèrent dans celle de Madeleine, un nid tendu de bleu et de blanc. La jeune fille, debout devant une glace, tressait ses longs cheveux pour la nuit ; son peignoir, mal attaché, laissait à découvert une de ses épaules. Ses pieds nus, roses et blancs, se cachaient à peine dans de mignonnes pantoufles ; chacun de ses gestes était une grâce chaste et harmonieuse. Ses cheveux noués, elle s'assit sur son lit, ouvrit un coffret d'ivoire, et en tira un portrait qu'elle regarda longtemps, rêveuse et souriante à la fois. Ce portrait était celui de Sébastien.

— Bonsoir, toi, dit-elle à l'image en la posant sur ses lèvres, bien que tu sembles m'oublier.

Elle laissa glisser son peignoir ; Sébastien, ébloui, crut tendre les bras vers elle. Madeleine souffla sa bougie et disparut.

— Elle m'aime ! pensa le jeune homme.

— Elle t'aime, dit Satan ; tu ne l'ignorais pas tout à l'heure, et pourtant... Quelle femme tu aurais eue, mon cher : bonne, douce, jolie ; cela, tu le savais ; admirablement faite, tu ne peux plus en douter. La pauvre petite sera assez sotte pour te pleurer ; puis, peu à peu, ton image s'effacera de sa tête, de son cœur, et les trésors que tu viens d'entrevoir seront le lot d'un...

— Non, pensa Sébastien, je veux vivre !

— Tu le pouvais il y a une heure, à présent, il est un peu tard.

— Tu es Satan.

— Je le suis, répondit l'inconnu avec plus de modestie encore que la première fois.

— Fais-moi vivre !

— Comme tu y vas. N'ai-je pas eu raison de te répéter que tu avais tort ? Ah ! tu veux vivre, posséder Madeleine ! Voyons un peu.

L'homme se leva et se pencha au-dessus de Sébastien.

— Tu as la poitrine trouée et le cœur atteint,

dit-il ; néanmoins, ton âme est encore liée à ton corps par un fil. Il est si ténu, ce fil, que j'ai peine à le distinguer, moi dont la vue est bonne. Voyons, oui, le cas en vaut la peine, j'essayerai de te rendre les biens que tu as perdus ; seulement, cela te coûtera cher.

— Demande ce que tu voudras, pensa Sébastien, pourvu que je devienne l'époux de Madeleine, ne fût-ce qu'une heure.

L'homme se mit à rire.

— Comme vous êtes bien tous les fils d'Adam, dit-il. A quoi vous sert la découverte de la logique? Ce que tu pouvais avoir pour rien hier, en te laissant vivre, voilà que la vue d'une épaule satinée...; mais ce n'est pas l'heure de philosopher. Tu seras riche, tu seras célèbre, tu seras décoré, tu...

— Madeleine ! pensa Sébastien avec véhémence, en essayant de se redresser.

— Madeleine sera ta femme, c'est entendu.

— Assez ! pensa Sébastien. En échange de ce seul bonheur, que veux-tu ?

— Ce que vous offrez tous de me vendre, mon garçon, lorsque vous êtes amoureux, jaloux ou ambitieux. Rien de nouveau sous le soleil, vois-tu ; aujourd'hui, comme autrefois, je fais collection

d'âmes, et la tienne, sur laquelle je ne comptais qu'à demi, sera une bonne acquisition.

— Prends-la, pensa Sébastien, qui vit l'image de Madeleine passer devant ses yeux.

— Peste, tu es rond en affaires ; au fond, tu me proposes un marché de dupe, car tu m'appartiens.

— A quel titre ? pensa Sébastien ; j'ai souffert, mais je n'ai jamais fait de mal.

— Tu oublies, répliqua Satan avec gravité, que tu viens de commettre le seul crime que Dieu ne puisse pardonner ; car il est le seul qui ne laisse pas le temps au repentir. C'est là une vérité découverte par un de vos poètes, et dont tu as eu tort de ne pas te souvenir. Cependant, je suis bon prince...

Satan s'interrompit à l'improviste et parut écouter. Sébastien, attentif à ses moindres gestes, le vit sourire, puis battre la mesure d'un petit mouvement de tête de dilettante. En même temps, il entendit vaguement résonner l'air de Méphistophélès. Le jeune homme fit un mouvement ; aussitôt une ombre épaisse l'enveloppa, ses idées devinrent confuses, il se sentit défaillir, et se demanda avec angoisse s'il s'endormait ou s'il mourait.

III

Dix heures sonnaient à la vieille pendule de Sébastien, lorsqu'il ouvrit brusquement les yeux. Il ne bougea pas d'abord et promena curieusement ses regards autour de lui. Il se redressa, aperçut près de son oreiller le pistolet à l'aide duquel...; il porta la main à son cœur, le sentit battre et murmura :

— Comment suis-je encore vivant ?

Il descendit de son lit et marcha droit à la glace qui surmontait la cheminée de sa chambre.

— C'est bien moi, dit-il.

Il s'approcha de la fenêtre, les pâles rayons d'un soleil jaune éclairaient le ciel bleu, les voitures roulaient bruyantes sur le sol durci par une subite gelée. Sébastien respira avec force et s'assit sur le vieux fauteuil. Là, pensif, il repassa une à une ses actions de la veille. Il se souvint du moment précis où son doigt avait pressé la détente de l'arme placée sous ses yeux, il se souvint du choc qu'il avait ressenti, puis l'image de Madeleine passa souriante.

— Je me suis endormi, pensa le jeune homme avec accablement ; j'ai rêvé que j'accomplissais mon dessein et c'est à recommencer.

Tout grelottant, il endossa sa redingote encore humide, prit le pistolet, en fit jouer le chien, reconnut avec stupéfaction que l'amorce était brûlée, le canon vide.

Il se disposait à recharger l'arme lorsque sa sonnette retentit. Il fronça les sourcils et ne bougea pas ; un second coup résonna plus énergique, il alla ouvrir. Sa concierge, tout en lui demandant de ses nouvelles, lui passa une lettre. Sébastien, cette lettre à la main, revint machinalement s'asseoir près de son lit et se perdit encore une fois dans ses réflexions. Il cherchait à rétablir les faits, les trouvait absurdes, fous, fantastiques. Il conclut derechef qu'il avait dû s'endormir et rêver.

Enfin, il regarda la lettre qu'il tenait à la main ; la suscription était d'une écriture inconnue. Au lieu de l'ouvrir, il essaya de lire le nom de la ville d'où elle provenait, nom qui se déroulait autour du timbre. Il déchira l'enveloppe. La lettre venait de la parente à laquelle il avait écrit quinze jours auparavant ; il lut :

Amiens, 11 décembre 1873.

« Mon cher cousin,

« En rentrant chez moi, après une absence d'un

mois, je trouve votre lettre et me hâte de vous répondre, en vous priant d'excuser mon retard involontaire. Merci d'avoir songé à moi ; si j'en avais le temps, je vous gronderais même de n'y avoir pas songé plus tôt. Comme votre lettre m'a émue, mon cousin ; voici ma réponse :

« Pendant deux ans — nous irons jusqu'à trois si la chose est nécessaire — vous voudrez bien prendre la peine de passer chaque semestre chez mon banquier — dont vous trouverez ci-inclus l'adresse. Ledit banquier, par mon ordre et sur un reçu de votre main, vous comptera trois mille francs, c'est-à-dire cinq cents francs par mois ; est-ce assez? Quoique femme, mon cher cousin, je suis un homme d'affaires ; je vous préviens donc que vous aurez à me rendre les sommes dont je vais vous faire l'avance quand vous le pourrez, y compris les intérêts, bien entendu. J'ai confiance dans votre avenir.

« Les intérêts seront au taux légal.

« Votre pension courra depuis le 1er octobre de la présente année.

« Si vous en trouvez le temps, mon cousin, et si les vieilles filles ne vous font pas peur, venez donc me rendre visite. Je vous ai vu une fois, alors que

vous aviez six mois ; et votre chère mère, que j'aimais beaucoup, me parla longuement de votre vive intelligence.

« Malice à part, mon cousin, vous êtes mon seul parent, comme je suis, je crois, votre seule parente, et c'est au nom de la chère morte que je me dis sincèrement votre très affectionnée cousine,

« LOUISE SOREL. »

— Je rêve encore ! s'écria Sébastien, hors de lui.

Il relut par trois fois cette lettre, la palpa, étudia de nouveau le timbre, se palpa lui-même et marcha, pour se convaincre qu'il ne dormait pas.

— Ah ! dit-il en saisissant le portrait de sa mère, si j'ai dormi, tu as veillé, toi. Ce sommeil subit, inexplicable, qui m'a empêché d'accomplir mon acte de désespoir, je te le dois. Cette lettre bénie, c'est toi qui l'as dictée. Cet avenir que je voyais sans issue, dont un rêve a soulevé à demi le voile…

Sébastien s'appuya sur son lit, et, brisé de fatigue, d'émotion, de joie, il pleura. Il se redressa soudain, acheva de se vêtir à la hâte et sortit. Il chancela dans l'escalier — depuis deux jours il

jeûnait — et ce fut à pas comptés, se sentant parfois prêt à défaillir, qu'il atteignit la demeure du banquier. Ce fut en tremblant qu'il présenta la lettre de crédit que renfermait celle de sa cousine, et ce fut par deux fois qu'on dut lui répéter de passer au guichet de la caisse où, en échange d'un simple reçu, on lui compta trois mille francs.

Sébastien, sans savoir comment, se retrouva dans la rue. Il entra dans le premier restaurant qu'il rencontra sur sa route, se fit servir à déjeuner et mangea avec lenteur. La bête satisfaite, le jeune homme rentra en pleine possession de ses facultés et se sentit vivre, très heureux de vivre.

Dès le soir même, Sébastien s'occupa de remonter sa garde-robe, et huit jours plus tard, lorsqu'il se présenta chez le banquier pour toucher son second semestre, déjà échu grâce à la prévoyance de sa cousine, le caissier examina avec soin la signature du reçu qu'on lui passa, tant il trouvait de différence entre l'individu qu'il avait vu une semaine auparavant, et le jeune homme élégant qui se montrait derrière le guichet.

Le lendemain, premier de l'an 1874, Sébastien, vers deux heures de l'après-midi, sonnait chez M. Durand.

— Vous voilà donc, lui dit l'ancien industriel après l'avoir embrassé pour le remercier de ses souhaits de nouvelle année. Qu'êtes-vous devenu depuis trois mois? nous nous croyions tous oubliés, ici.

— J'ai été absent, murmura Sébastien, que ce mensonge innocent fit pourtant rougir.

— Il fallait me prévenir, dit M. Durand avec cordialité. Voyons, comment s'annonce l'année? Les clients viennent-ils?

— Pas encore, monsieur, mais j'espère qu'ils viendront. Grâce à Dieu — une contraction involontaire crispa les lèvres de Sébastien lorsqu'il prononça cette phrase — je les attends avec patience et confiance.

— Hum, jeune homme, il s'agit de découvrir un moyen de les attirer. Vous me plaisez, — pas autant qu'à Madeleine peut-être, ajouta-t-il avec un gros rire, — mais vous me plaisez. Vous êtes rangé, sérieux, travailleur; tous ceux qui vous connaissent le répètent, et ce sont des qualités que j'apprécie fort. On dit aussi que vous avez du talent; faites valoir ce capital.

— Je guette l'occasion, répondit Sébastien.

— Ce n'est pas assez, jeune homme, il faut la

chercher, la trouver, la suivre, la saisir. Je vous parais positif, prosaïque, comme on dit à votre âge ; quand vous aurez le mien, plus une fille à marier, vous confesserez alors que le père Durand avait raison, même au risque de lui causer un gros chagrin, de vouloir mettre son enfant à l'abri du plus redoutable de tous les maux, la pauvreté. L'amour passe, voyez-vous, la misère reste.

Sébastien baissa les yeux ; il n'osa répondre ce que répondent en pareille occurrence tous les jeunes gens, à savoir que son courage, son amour du travail et ses vingt ans auraient raison de la pauvreté. Hélas ! son expérience du contraire était encore trop récente pour qu'il l'eût oubliée. Il avait travaillé, lutté, n'ayant que lui à faire vivre, et cela pour en arriver à...

Il baissa les yeux et se tut.

— Bon, continua M. Durand, qui se frotta les mains ; je vous félicite, jeune homme, de ne pas opposer à mon raisonnement des sornettes de comédie. Voyons, je vous estime, je crois à votre avenir, et par-dessus tout j'aime ma fille, à laquelle vous n'êtes pas indifférent. Je n'ai donc qu'un désir, vous rendre heureux tous les deux. Madeleine aura quinze mille livres de rente en dot ; il faut que

vous en gagniez presque autant avant de songer à entrer en ménage, car Madeleine — j'ai dû suivre le courant à mon grand regret — est élevée à la mode du jour. Elle sait saluer, jouer du piano, et porte assez gentiment les parures qu'inventent les modistes; je crois qu'elle sait aussi broder. Elle connaît sur le bout du doigt la généalogie des rois de France, le chef-lieu de chaque département, et même le nom de quelques sous-préfectures. De mon temps, les femmes en savaient moins long... Mais laissons mon temps. D'ailleurs, Madeleine n'a pas uniquement des défauts, elle possède une qualité sérieuse : elle sait que si de dix l'on ôte onze, il reste moins que rien, et elle ne dépensera jamais un sou de plus que son budget, — pourvu que ce budget ne soit pas au-dessous de vingt mille francs.

— La beauté, les vertus de Mlle Madeleine, répondit Sébastien avec conviction, la mettent à la hauteur de toutes les situations. C'est dans un palais que je voudrais...

— Halte, s'écria M. Durand, ne gâtez pas votre silence de tout à l'heure et restons dans la prose, je vous prie, c'est-à-dire dans le bon sens. Je vous donne deux ans, jeune homme, pour créer votre

position. Je veux un produit de dix mille francs ; vous n'en gagneriez que huit que je fermerais peut-être les yeux, car je pourrais, de temps à autre, prêter à Madeleine sur mes économies. Est-ce convenu ? Si dans deux ans vous n'êtes pas en mesure, je disposerai de la main de ma fille, que je ne veux pas voir coiffer sainte Catherine, et vous m'y aiderez loyalement en vous retirant.

Sébastien n'en pouvait croire ses oreilles ; jamais M. Durand ne lui avait parlé avec cette rondeur, cette franchise, cette cordialité, ce bon vouloir.

— Vous m'ouvrez le ciel, monsieur, s'écria-t-il ; je réussirai.

Il saisit la main de l'ancien industriel et la serra avec effusion.

— C'est cela, réussissez, répondit M. Durand un peu ému lui-même, c'est mon vœu de bonne année. Allons saluer ma femme et Madeleine, dont vous serez le mari, j'y compte. Néanmoins, comme il y a un peut-être dans nos conventions, je me fie à votre loyauté pour ne jamais apprendre à ma fille à me désobéir. Au fait, je vous envoie au salon, oubliant que ces dames sont en visite. Venez dîner avec nous ce soir à sept heures, voulez-vous ?

— A sept heures, monsieur.

Sébastien eût embrassé M. Durand s'il n'eût craint de paraître ridicule. Il sortit le cœur débordant d'amour, de gratitude, d'espoir, bien convaincu cette fois qu'il était éveillé. Lui qui, moins d'une semaine auparavant, avait désespéré du lendemain, combina tout le reste du jour des projets de bonheur et de grandeur pour l'avenir.

Le soir, au dîner, la présence de Madeleine troubla beaucoup Sébastien. Il la voyait pour la première fois depuis qu'il avait cru lui dire un adieu suprême, et il lui fallait de grands efforts de volonté pour ne pas la prendre dans ses bras et la presser contre son cœur. Et pourtant Madeleine se montra d'abord froide, sérieuse, réservée en face de Sébastien ; toutefois, à la façon dont elle le regardait, au timbre ému de sa voix, à ses paroles épigrammatiques, Sébastien reconnut vite que la belle jeune fille lui gardait simplement rancune de sa longue absence. Il se justifia avec tant de feu, ses regards furent surtout si éloquents, que les nuages qui voilaient le front de Madeleine se dissipèrent et qu'elle reprit vite le sourire qui seyait si bien à son visage gracieux.

Un peu avant l'heure à laquelle il devait se re-

tirer, Sébastien réussit à dire tout bas à sa fiancée

— Vous êtes belle, Madeleine, et je vous adore

Un beau sourire éclaira les traits de la jeun fille, qui baissa les yeux sans répondre.

— Me voilà revenu, continua Sébastien, et re venu d'un voyage plus pénible que je n'ai pu vou le raconter; aujourd'hui comme il y a six mois Madeleine, je vous demande de m'attendre, d m'attendre au moins deux ans.

Cette fois, les beaux yeux de Madeleine le regar dèrent bien en face, et elle répondit à voix bass aussi, et d'un ton aussi résolu que la premièr fois :

— J'attendrai.

Dans l'antichambre, Sébastien aperçut, sommeil lant sur une banquette, un domestique qui se lev pour l'aider à endosser son pardessus. Dans le sou rire obséquieux de cet homme il crut reconnaître.. mais il se sentait trop heureux pour s'arrêter au passé. Se croire heureux, c'est l'être, disent le Espagnols ; Sébastien était donc heureux.

IV

Durant l'année qui venait de se terminer, et avec laquelle avaient commencé les cruels embarras de sa position de fortune, Sébastien, rendu susceptible par les préoccupations qu'il dissimulait pourtant avec soin, avait négligé non seulement ses relations mondaines, mais aussi ses relations d'affaires. Il lui semblait, comme à tous les malheureux, que chacun devinait à sa pâleur, à ses vêtements brossés avec trop de soin, qu'il vivait en quelque sorte au jour le jour, de la vente d'un objet acquis autrefois, du prix dérisoire obtenu en échange d'un vieux meuble, et enfin, à la dernière heure, des quelques sous arrachés pour un lot d'effets à un marchand avide. Après une longue résistance, il avait dû mettre en gage des bijoux venant de sa mère, contracter quelques dettes, et, pour une âme fière, les dettes sont la plus cruelle des servitudes. Revenu à la surface de l'eau après son terrible plongeon, le jeune homme reconnut vite l'erreur qu'il avait commise en s'isolant, en négligeant ses relations acquises, et il s'occupa de réparer ce mal. Il multiplia ses courses et renoua

un à un ces fils légers qui, à Paris, lient les un aux autres les hommes du même monde. Il rendi par trois fois visite au célèbre avocat-député Mathieu, qui autrefois avait paru s'intéresser à lui. I n'oublia pas les directeurs de revues et de journaux dans les cartons desquels dormaient se essais politiques et littéraires. Une bonne conscience, appuyée sur un porte-monnaie bien garni donne un incroyable aplomb au caractère le plu timide. Sébastien n'était pas timide, et sûr maintenant du lendemain, grâce à la générosité de Mlle Louise Sorel, il se hâtait de mettre à profit le souffle heureux qui poussait sa barque en avant. Ainsi que le lui avait conseillé M. Durand, homme pratique, il cherchait l'occasion au lieu de l'attendre, prenait ses précautions contre l'avenir, sachant par une cruelle expérience que la fortune prête, qu'elle ne donne pas.

Ces premiers soins remplis, et avant de se remettre au travail, Sébastien se rendit à Amiens. Il voulait connaître, embrasser, remercier la généreuse parente à laquelle il avait écrit aussitôt après avoir touché les premiers trois mille francs. Il se mit en route et arriva vers quatre heures de l'après-midi dans la capitale de l'ancien Amiénois.

M[lle] Louise Sorel habitait une jolie maison entre cour et jardin, maison située près de la cathédrale. Une vieille femme de chambre reçut Sébastien, lui annonça que Mademoiselle ne tarderait pas à rentrer, et le fit pénétrer dans un grand salon meublé à l'antique, admirablement tenu, comme la maison entière. Sur tous les murs, de vieux tableaux de piété, non sans valeur. Sous une tonnelle que l'on découvrait au fond du jardin, juste en face d'une des fenêtres du salon, une statuette de la Vierge en marbre se détachait toute blanche sur la verdure d'un lierre épais.

— Ma cousine est dévote, pensa Sébastien ; elle doit être aussi rigide que charitable.

Assis en face d'un grand fauteuil en tapisserie, flanqué d'une petite table à ouvrage couverte de pelotons de laine, de tricots commencés et d'une paire de lunettes, Sébastien se représenta sa cousine sous la forme d'une femme sèche, aux traits sévères, à la démarche raide, à l'esprit étroit. Il demeura interdit en voyant entrer soudain une petite femme potelée, vive, alerte, dont les cheveux gris, lissés en bandeaux, encadraient un visage souriant éclairé par deux beaux yeux noirs. M[lle] Louise Sorel s'avança, légère, et tendit à la

fois à son jeune parent sa main fine et sa joue.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle d'une voix bien timbrée et affectueuse, tandis que ses doigts répondaient par une pression cordiale à celle du jeune homme ; vous voilà donc, enfin. Reculez un peu que je vous voie. Vous avez changé depuis que vous aviez six mois ; vous ressemblez à votre mère, mon ami, et vous avez bien raison.

Sébastien conduisit Mlle Louise à son fauteuil et commença un petit discours pour lui exprimer toute sa gratitude...

— Si vous le voulez bien, mon cousin, dit Mlle Louise, nous parlerons d'autre chose. Vous avez eu besoin d'un service, j'ai pu vous le rendre, je l'ai fait, c'est là une histoire de tous les jours. Parlez-moi de vous, néanmoins, car votre avenir m'intéresse, maintenant que je vous ai retrouvé.

Jusqu'à l'heure du dîner, Sébastien entretint sa vieille parente des principaux incidents de sa vie. Elle le questionnait parfois, mue par un intérêt visible. Ils mangèrent en tête-à-tête un petit dîner fin, servi par un valet de chambre d'une tenue irréprochable. Après le dîner, Mlle Louise fit un tour de jardin au bras de son cousin, qui ne dissimulait pas son admiration pour la gaieté toute juvénile et

la bonté de sa vieille parente. Vers dix heures, Mlle Louise, tout en s'excusant de sa mauvaise habitude provinciale de faire du jour le jour et de la nuit la nuit, conduisit son cousin dans la chambre qu'il devait occuper et lui souhaita le bonsoir en l'embrassant.

Il était un peu tôt pour qu'un Parisien pût dormir ; Sébastien s'assit près de la cheminée, dans laquelle flambait un feu de bois. Sur un des panneaux de sa chambre se détachait un tableau représentant saint Michel, armé de pied en cap et terrassant un affreux diable. Sébastien regarda machinalement d'abord cette peinture, puis, dans la tête du diable, il crut reconnaître une vague ressemblance avec... Pour la centième fois, le jeune homme reconstruisit son étrange vision, et cela avec une lucidité qui le surprenait toujours. Il se coucha enfin, songea à sa vieille cousine, à Madeleine, à l'avenir. Il s'endormit, désagréablement bercé par l'air de Méphistophélès, que semblait jouer en sourdine une sainte Cécile placée en face du saint Michel.

Le lendemain était un dimanche ; lorsqu'il entra dans le salon, vers dix heures et demie, il trouva sa cousine prête à sortir, un livre de prières à la main.

— Allez-vous à la messe, mon cousin? lui demanda-t-elle après s'être laissé embrasser.

— J'irai certainement aujourd'hui, répondit Sébastien.

— Hum! fit Mlle Louise, vous êtes de votre siècle, comme on dit, je le devine; moi, je suis de l'autre. Ne négligez pas trop Dieu, mon cousin, même si vous ne croyez pas au diable.

— Je crois si bien au diable, ma cousine, dit Sébastien, que je lui ai vendu mon âme.

Mlle Louise fit un soubresaut; le regard de ses yeux noirs se fixa sur le visage de son cousin d'un air à la fois si surpris, si inquiet, si interrogateur, que Sébastien se hâta d'ajouter :

— Rassurez-vous, ma cousine, nous sommes au dix-neuvième siècle et il ne s'agit que d'un rêve.

— Vous m'avez réellement fait peur, dit Mlle Louise toute pensive; car j'ai la faiblesse de croire au diable, moi. C'est en rêve, dites-vous, que...; pour ma part je ne voudrais pas, même en rêve, vendre mon âme au diable. Je ne connais guère Paris, mon cousin; mais je suis convaincue qu'on ne le calomnie qu'à demi en le représentant comme un lieu de perdition. Il a,

surtout pour les personnes de votre âge, des séductions, des pièges redoutables.

— Je ne connais Paris, ma cousine, répondit Sébastien d'un ton franc et sérieux, que comme un lieu où l'on peut travailler et souffrir. J'ai dépassé l'âge où il peut être dangereux, et d'ailleurs — vous serez heureuse de l'apprendre — contre ses pièges je possède un talisman.

— Voici le second coup de la messe, s'écria Mlle Louise en levant le doigt tandis qu'une cloche tintait ; vite votre bras, mon cousin, puisque vous voulez bien m'accompagner.

Sébastien n'était pas un esprit fort, il croyait fermement qu'il y a un Dieu. Il pria pour son père, pour sa mère, pour Madeleine, pour sa cousine, et remercia le Créateur des biens dont il le comblait depuis quelque temps.

— Vous me racontiez ce matin, mon cousin, dit Mlle Louise, lorsque, de retour de la messe et après le déjeuner, elle s'accommoda dans son grand fauteuil, tandis que Sébastien prenait place en face d'elle, vous me racontiez que, contre les séductions de Paris, vous possédez un talisman. Est-il permis de vous demander si ce talisman a les yeux noirs ou bleus ?

— Très bleus, très grands et très doux, ma chère cousine.

— Est-il très jeune ?

— Il a dix-huit ans.

— Et il se nomme ?

— Madeleine Durand.

— Madeleine Durand, la fille d'un ancien fondeur en fer ?

— Oui, dit Sébastien surpris.

— Mais je le connais depuis son enfance, votre talisman, s'écria Mlle Louise ; il vient ici chaque année passer une semaine chez une de ses parentes qui est de mes amies. Tous mes compliments, mon cousin, votre talisman est délicieux et de bonne qualité. Pouvez-vous m'en dire plus long ?

Sébastien ne demandait pas mieux. Il raconta si minutieusement la façon dont il avait connu Madeleine, ses premières émotions, ses premières craintes, son premier espoir, son premier aveu, qu'il achevait à peine le récit de sa dernière entrevue avec M. Durand quand l'heure de Vêpres sonna.

— Je suis tolérante pour les autres, mon cousin, dit Mlle Louise, qui se leva, mais je ne le suis pas pour moi. Je romps le charme sous lequel me tien-

nent vos récits pour me rendre à l'église ; c'est une pénitence. Allez vous promener par la ville, elle mérite qu'on la regarde. Nous dînerons à six heures ; mon directeur nous tiendra compagnie ; c'est un homme de mérite que vous serez heureux de connaître.

Le dîner fut encore plus friand et peut-être mieux servi que la veille. Les serviteurs de M[lle] Louise : cuisinière, jardinier et femme de chambre, avaient vieilli avec elle et semblaient posséder son humeur agréable.

Le directeur était un homme simple ; il discuta chaque plat et dégusta les vins en connaisseur.

— Vous êtes gourmet, monsieur l'abbé, lui dit Sébastien en l'entendant énumérer, savourer en quelque sorte les ingrédients dont se composait certaine sauce pour le turbot, laquelle, à son dire, était le triomphe du cuisinier de l'archevêché.

— Pis que cela, répondit l'abbé en riant ; je suis gourmand. L'homme, même avec l'aide du ciel, ajouta-t-il, ne peut se défendre à la fois contre tous les péchés. Il faut faire la part du feu, de notre côté terrestre, si vous voulez, et j'ai choisi la gourmandise ; cette condescendance me permet de me montrer inflexible pour les autres pé-

chés, et je compte sur l'indoutable miséricorde de Dieu.

Durant toute la soirée, une idée absurde tourmenta l'esprit de Sébastien ; le bon abbé, lorsqu'il souriait, prenait une vague ressemblance avec le Satan que terrassait saint Michel, et par conséquent avec le Méphistophélès de la rue de Clichy.

Le surlendemain, le jeune homme prit congé de son aimable cousine. Ses témoignages de gratitude furent brefs, mais exprimés d'une façon si sentie, que M[lle] Louise eut des larmes plein les yeux. Elle trouvait son jeune cousin charmant, et elle manifestait sans cesse le regret de ne pas l'avoir connu plus tôt.

— Vous réussirez, mon cousin, dit-elle en l'embrassant une dernière fois, c'est l'opinion formelle de mon directeur, lequel est un homme supérieur, même en dehors de l'art culinaire, vous avez dû le reconnaître. J'approuve très fort le choix de votre talisman, et si la réussite n'arrive pas à l'heure voulue, mon banquier vous servira votre rente tout le temps qui sera nécessaire ; nous forcerons ainsi M. Durand à tenir sa parole. A propos, savez-vous que je n'aime pas du tout le vilain rêve que vous m'avez raconté ? Chaque mois, je ferai dire

une messe à votre intention à l'autel de saint Michel, et vous devriez bien m'imiter.

V

Les jours de bonheur s'énumèrent, ils ne se racontent pas. Six mois après sa première visite à sa cousine, une grande revue publia à l'improviste un des essais de Sébastien, essai auquel un événement imprévu prêtait un intérêt d'actualité. Le nom du jeune homme sortit aussitôt de l'obscurité; les directeurs de journaux, assez heureux pour posséder de sa copie — qu'entre parenthèses ils dédaignaient la veille — s'empressèrent de la mettre au jour. Sébastien sut profiter de ce succès mérité, qu'il était, du reste, de taille à soutenir. Huit mois plus tard, maître Mathieu, accablé de besogne, requit l'aide de son jeune confrère pour les études préliminaires d'un procès qui, en même temps que de délicates questions de droit, devait soulever une grosse question politique et passionner l'opinion publique, cette éternelle capricieuse. Pendant deux mois, Sébastien lut, compulsa, fit la cause sienne. Trois jours avant l'audience, maître Mathieu déclara généreusement à son jeune protégé qu'après lui avoir confié le labeur

de l'affaire, il voulait aussi lui en laisser l'honneur; que ce serait lui qui plaiderait. Il conquit l'auditoire et les juges par sa parole facile, ferme, claire, sympathique, par ses raisonnements empreints d'une honnêteté absolue. Le procès fut gagné avec éclat. Les journaux, quitte à lui faire expier plus tard leurs éloges, déclarèrent Sébastien un habile avocat, un grand orateur, et bien d'autres choses encore.

M. Durand assista au plaidoyer, partagea l'enthousiasme général, et c'est en l'appelant tout haut son gendre qu'il félicita le jeune homme ravi. Sébastien reçut bientôt une lettre de sa cousine; elle avouait ne pas lire les journaux, mais son directeur lui avait tout appris. Six semaines plus tard, Sébastien rencontra dans un salon son ancien colonel, devenu général. Le général se souvint alors des services rendus par le volontaire devenu célèbre, demanda pour lui la croix et l'obtint.

Le jour où la nomination de Sébastien comme chevalier de la Légion d'honneur parut dans le *Journal officiel*, M. Durand décida, sans que personne y fît opposition, que le mariage de Madeleine se célébrerait trois mois plus tard, c'est-à-dire en décembre 1875.

Ainsi, tout cet avenir entrevu dans un noir cau-

chemar devenait une réalité. Sans le sommeil subit, inexplicable, qui avait paralysé son doigt, Sébastien, couché depuis deux années dans la tombe, dormirait inerte. Mais le jeune homme se sentait trop heureux pour songer beaucoup au passé. Lorsqu'il y songeait, il répétait avec conviction que l'homme qui désespère est un sot, que derrière aujourd'hui se cache demain, et qu'après l'orage il ne peut forcément venir que du soleil.

VI

Le jour de son mariage à l'église, ce jour que Sébastien appelait depuis si longtemps et qui lui semblait ne devoir jamais arriver, se lève enfin. Le ciel ne se montre pas clément pour les jeunes époux ; il est gris, sombre, et laisse tomber sans relâche une pluie fine et glacée. Qu'importe, ils s'aiment, ils vont s'appartenir ; ils ont des rayons plein la tête et plein le cœur.

Dès huit heures du matin, Sébastien, vêtu de noir, cravaté de blanc, se promène à grands pas sur le tapis de l'appartement que lui et Madeleine ont loué, puis meublé à leur goût, sur le boulevard Malesherbes. A neuf heures, n'y tenant plus, Sébastien se

rend chez son beau-père. Il y trouve un va-et-vient indicible ; on dirait que le feu est à la maison. On coud près de chaque fenêtre ; rien ne semble prêt, bien que tout ait été prévu. Du salon où on l'a relégué, Sébastien entend tinter sans relâche les sonnettes, appeler, courir. La fleuriste est en retard, la couturière lutte contre un pli de la robe, le coiffeur ne paraît pas. Onze heures et demie, et la cérémonie est pour midi ! Madeleine se montre enfin.

Qu'elle est charmante dans sa virginale parure, avec ses yeux et son front rayonnants ! Sébastien s'agenouille à ses pieds, lui baise les mains, une larme roule sur sa joue. Cette heure délicieuse de son rêve va devenir une réalité comme tout le reste.

On part. Le suisse, en grand uniforme, frappe les dalles de sa hallebarde devant les époux ; la grande voix de l'orgue retentit, elle ébauche un air de *Faust*, puis elle semble annoncer là-haut, dans les profondeurs du ciel, le bonheur des deux futurs époux. Futurs, non ; les anneaux sont échangés. Le prêtre prononce un petit sermon. Les époux l'ont-ils entendu ? Lui ne voit qu'elle ; elle ne voit que lui. Ils frissonnent quand leurs doigts gantés se touchent ;

lui voudrait la prendre dans ses bras, l'emporter; elle est toute songeuse.

On a pressé cent mains, prodigué mille embrassements, reçu mille compliments. Les voitures roulent; on est de retour chez M. Durand. Encore dix heures, onze heures, douze heures d'attente. Le temps, auquel Sébastien voudrait voir doubler ses inflexibles étapes, semble avoir suspendu sa marche et retourner en arrière : illusion.

Il est six heures du soir; les convives n'arrivent pas encore; Sébastien reste un moment seul. Il se place à la fenêtre, la pluie tombe, les passants se hâtent, le gaz voltige dans la cage de verre des candélabres, ses reflets font scintiller les toits de zinc des devantures de boutique. Il y a deux ans, à pareil jour, à pareille heure, Sébastien errait affamé dans les rues boueuses, transi, désespéré, vaincu; et comme à cette heure encore, un piano faisait entendre l'air de Méphistophélès. Deux années ont passé, et, par un enchaînement logique d'événements heureux, le voilà riche, célèbre, l'époux de celle qu'il aime, et celle qu'il aime est belle et il en est aimé.

Le dîner traîne, se prolonge, les plats succèdent aux plats. Quelle sotte coutume que ce repas auquel

M. Durand n'a pas voulu renoncer! On babille, on danse, onze heures sonnent, Madeleine n'est plus là; enfin!

Sébastien s'esquive à son tour; le voilà chez lui, dans son salon. A quelques pas, dans cette chambre à coucher qui est la sienne, des femmes causent à voix basse. M[lle] Louise vient embrasser son cousin, imitée par M[me] Durand, qui fond en larmes. Les portes se sont refermées, les domestiques se sont retirés, Sébastien est maître.

Il pénètre dans la chambre nuptiale; comme son cœur bat! Il s'arrête surpris et ravi. Madeleine, qu'il croyait couchée, s'appuie sur la cheminée où flambe un feu discret, enveloppée dans son peignoir. Il voit les épaules, les pieds nus de sa jeune épouse, ses grands yeux bleus qui le regardent, noyés, humides, inquiets. Il s'arrête, l'enveloppe sans mot dire de ses bras; elle frissonne. Il la regarde ébloui, elle baisse lentement ses paupières. Il la presse à l'étouffer, ses lèvres...

Sébastien pousse un cri terrible. Ce qu'il tient entre ses bras, c'est l'homme de la nuit funèbre, c'est Satan!...

Les lampes s'éteignent, le feu s'éteint. Sébastien a ressenti un choc violent et fermé les yeux. Il a

fermé les yeux, et cependant il voit. Il voit qu'il est couché sur son lit, dans sa chambre du boulevard des Batignolles et que l'autre... l'autre, toujours assis dans le vieux fauteuil, le regarde de ses prunelles lumineuses en fredonnant.

— N'avais-je pas raison, mon pauvre garçon, dit soudain l'inconnu, de te répéter que tu avais tort?

— Je rêve, pense Sébastien, qui fait un effort pour se redresser.

— Non, répondit Satan; c'est tout à l'heure que tu rêvais.

— Où suis-je? demande Sébastien.

— Chez toi, parbleu, le cœur atteint par le coup de pistolet que tu t'es si maladroitement tiré. Encore quelques minutes et tu sauras ce que cache la mort.

— Je t'ai vendu mon âme, pense Sébastien, qui veut en vain parler.

— C'est pourquoi je viens la prendre.

— Et tes promesses?

— Je les ai tenues. Tu sais ce qu'eût été ta vie si tu n'avais eu la lâcheté de désespérer.

— Cette vie, tu me l'as montrée dans un rêve!

— Non pas; j'ai simplement profité du délire amené par ta blessure; l'enchaînement des idées a fait le reste. Me croyais-tu, par hasard, le pouvoir de

modifier les lois de la nature ? Elles sont inflexibles, mon cher ; le temps ne peut ni reculer ni s'arrêter.

— Ce sont là des subtilités.

— Allons donc, répliqua Satan avec un haussement d'épaules, tu n'es guère logique. D'ailleurs, la vie humaine est-elle par hasard autre chose qu'un songe ? Entre ce que tu as vécu et ce que tu as rêvé, où est la différence ?

— Cette vie que j'ai cru vivre, pense Sébastien, eût-elle réellement été la mienne ?

— Oui, augmentée d'un bout de songe de plus. Foi de Satan, avec une compagne comme Madeleine, tu aurais été un des heureux du monde.

L'homme se leva, sa main s'étendit au-dessus de la tête de Sébastien, qui fit un mouvement brusque pour se soustraire à cette action et ouvrit les yeux. Le malheureux reprit conscience de lui-même, et se vit sur son lit, dans sa chambre, sanglant. Au dehors, le vent continuait à gémir, la pluie à fouetter les vitres. Le piano entendu par Sébastien au moment où il se frappait, jouait encore un des airs de *Faust*. Le jeune homme eut ce moment de lucidité qui souvent précède la mort. Il comprit que, sous l'obsession de cette musique puissante, frappant son oreille engourdie, l'enchaînement des idées, comme

venait de le lui dire l'homme enfanté par son délire, avait fait une réalité d'ombres et de fantômes. Se souvenant de ces paroles : « Le suicide est le seul crime que Dieu ne puisse pardonner, » Sébastien leva les bras vers le ciel, cria grâce et expira.

. . . .

— Ainsi, disait six heures plus tard le commissaire de police à la concierge, vous n'avez entendu aucun bruit.

— Aucun, monsieur. J'apportais à M. Sébastien la lettre que voici ; surprise de sonner en vain alors que j'étais sûre de l'avoir vu rentrer hier, j'ai envoyé vous prévenir.

— Le pauvre diable n'est pas mort sur le coup, dit le greffier, qui examinait le désordre du lit, tandis que son supérieur prenait connaissance de la lettre.

— En tout cas, il s'est trop hâté, répondit le commissaire. Il allait être sauvé ! Télégraphiez sur l'heure à Mlle Louise Sorel, signataire de cette lettre, de vouloir bien aviser à l'inhumation de son petit-cousin, si elle ne veut pas qu'il disparaisse dans la fosse commune.

TANTE ANNETTE

TANTE ANNETTE

I

A quatorze kilomètres de Blesme, sur la ligne de fer qui aboutit à Chaumont, se trouve la halte de Saint-Eulien. Un simple pavillon sert d'abri au rustique employé qui, sur ce point peu fréquenté, cumule les fonctions de chef de gare, de télégraphiste et d'aiguilleur. De loin en loin, le quai sablé de la station crie sous les pieds d'un voyageur qui monte dans un wagon de troisième classe ou en descend, ce qui permet aux habitants de Saint-Eulien — disent avec malice les gens du village de Villiers-en-Lieu — d'affirmer que leur gare, comme ils la nomment pompeusement, a une raison d'exister.

Il est deux heures trente-cinq minutes. Un pâle soleil d'octobre éclaire les champs hérissés de pointes de chaume et dont la charrue commence à peine à retourner la terre. Derrière le pavillon, à trois cents mètres de distance, se montre un bois dans lequel s'enfonce un de ces pittoresques chemins creux

qu'ombragent çà et là des églantiers et des sureaux. Au delà, le clocher de Saint-Eulien émerge d'une touffe de verdure, tandis que son rival de Villiers-en-Lieu, tout battant neuf, fait reluire son coq d'or au sommet de sa flèche ardoisée.

Le chef de la halte est à son poste, épiant l'arrivée du train de Paris. Il se retourne au bruit produit par une calèche qui débouche du chemin creux et s'arrête devant sa demeure. Un homme, coiffé d'une casquette de chasse et vêtu d'une jaquette de velours, saute lestement à terre.

— Le train est-il en vue, père Jean? crie-t-il à l'employé.

— Non, monsieur Louis; encore trois minutes, s'il n'a point de retard.

Le chasseur aide une belle jeune femme à descendre de la voiture et la conduit sur le quai.

— Vous faut-il des billets? demande le chef de gare.

— Non, père Jean, nous venons au-devant de tante Annette.

Le père Jean fait basculer sa casquette sur sa tête au moment où la jeune femme passe près de lui; c'est sa manière la plus respectueuse de saluer. M. et Mme Lerosey vont et viennent sur le quai, in-

terrogeant l'horizon, tandis que le père Jean, comme un vieux soldat qu'il est, se tient immobile et les épaules effacées près du point où la locomotive doit s'arrêter.

Grand, robuste, avec une tête ronde que des cheveux coupés en brosse font paraître plus ronde encore, M. Louis Lerosey est un homme de trente ans. Ses yeux vifs, son teint hâlé, sa barbe noire, durcissent ses traits sans trop atténuer leur expression de franchise et de bonhomie. M. Louis, comme on l'appelle dans le pays, est un vrai gentilhomme campagnard, gai, remuant, bruyant. Le collège et surtout l'école de droit, qu'il n'a fait que traverser, l'ont dégrossi sans le polir. Les études, du reste, convenaient aussi peu à sa nature active que la vie de salon. A Paris, on le trouvait sans gêne, même un peu vulgaire. Dans son château, au milieu de ses propriétés qu'il administre, c'est un joyeux compagnon, faisant le bien et « pas fier ». Point de chasse à dix lieues à la ronde dont il ne soit à la fois le principal invité et, grâce à son adresse, le principal héros. Doté de cette bonne humeur qui semble l'apanage des gens bien portants, M. Lerosey est aimé de tous ses voisins. Il possède la plus belle demeure, les meilleures terres,

les meilleurs chiens, la plus jolie femme et la plus charmante petite fille du département. Il est un de ces heureux du monde qui, ayant trouvé l'indépendance dans leur berceau, savent jouir du bonheur qu'ils doivent à leur bonne étoile.

Mme Marthe Lerosey a juste vingt-trois ans. Un voile de dentelle cache à demi ses traits réguliers, et adoucit en ce moment l'éclat de ses beaux yeux noirs. Vêtue avec le goût et l'élégance d'une Parisienne, elle se promène à petits pas, et tout autre témoin que le chef de gare admirerait les proportions harmonieuses de son corps souple. A Vitry-le-François qu'elle habite un peu l'hiver — son mari ne se sentant vivre que dans son château de la Sapinière — Mme Lerosey est renommée pour sa beauté, sa grâce et son talent de musicienne. Bien que chacun rende justice au caractère sympathique de M. Lerosey, c'est toujours un sujet d'étonnement, pour ceux qui fréquentent les deux époux, de voir une harmonie parfaite régner entre cette jeune femme si fine, si Parisienne, et le jovial Nemrod dont le sort a fait son mari.

A dire vrai, dans cette union, le sort a eu pour auxiliaire intelligent Mlle Annette Lerosey, « tante Annette », comme chacun l'appelle à l'exemple de

son neveu. Bien que tante Annette, en dépit de ses cinquante ans, possède l'égalité d'humeur des Lerosey, elle est femme et très femme dans le sens délicat du mot. Fiancée à seize ans avec un de ses cousins, officier d'état-major, elle avait appris, presque à la veille du mariage, que celui qu'elle aimait venait d'être tué en Afrique. Frappée au cœur, Mlle Annette faillit mourir de chagrin et fit vœu de rester fidèle à la mémoire du cher mort. D'ordinaire, la lente action du temps use, modifie, transforme ces héroïques résolutions de la première heure. Tante Annette, belle, riche, atteignit l'âge de quarante ans sans avoir menti à son vœu. Les plus sceptiques durent se convaincre alors qu'il est des âmes fortes, sincères, conséquentes, même parmi les femmes, et que tante Annette possédait une de ces âmes-là.

Cette touchante fidélité, que l'on se racontait volontiers dans son entourage, jetait sur tante Annette un doux reflet de poésie. Cependant elle n'affectait jamais un air mélancolique et portait son « veuvage » — l'expression venait d'elle — avec une simplicité de bon goût. De loin en loin, lorsqu'un hasard de conversation ou la lecture d'un fait divers de journal lui rappelait directement le malheur dont

elle avait été frappée, on voyait ses yeux se remplir de larmes. Elle demeurait un instant silencieuse, rêveuse, et c'était tout.

Au résumé, il n'existait pas au monde de vieille fille qui le fût moins que Mlle Annette Lerosey. Ayant au cœur la blessure qui avait brisé sa vie, peut-être se fût-elle jetée dans la dévotion si la mort subite de son frère ne lui eût imposé la tutelle de son neveu. Elle se consacra à l'éducation du petit Louis, qui, rude et batailleur, rêvait d'être soldat. Tante Annette réussit à le détourner de cette carrière, qu'elle avait en horreur; puis, son bon sens lui ayant vite démontré que Louis, dont l'esprit se montrait rebelle à la grammaire, ne deviendrait jamais un lettré, et craignant de le voir user à Paris sa fortune et sa santé, elle l'envoya de bonne heure, sous la conduite d'un sage intendant, administrer les propriétés considérables qu'il possédait. Louis, bien dirigé, prit goût à l'exploitation de ses bois et à la culture de ses champs, mais surtout à la chasse, qui devint son seul plaisir.

Lorsqu'il atteignit sa vingt-cinquième année, tante Annette, redoutant quelque coup de tête, songea à le marier. Elle avait découvert une perle et voulait l'enchâsser dans la vie de l'heureux garçon.

La perle se nommait Marthe et appartenait à une famille de magistrats où l'on vivait fort à l'aise, rien de plus. Bonne, belle, gracieuse, Marthe, élevée dans d'excellents principes, possédait assez de religion pour être une parfaite honnête femme. Aussitôt que la jeune fille compta dix-huit ans, tante Annette, qui guettait cette heure, l'emmena avec sa famille dans le château de son neveu. Louis — tante Annette y comptait bien — s'éprit aussitôt de sa jeune hôtesse, à laquelle il fut tout d'abord sympathique. L'idée de vivre en châtelaine, de posséder des fermes, des voitures, des chevaux, acheva de séduire la jolie Parisienne, qui six mois plus tard devint Mme Louis Lerosey.

La vieille maison patrimoniale de Vitry-le-François, que Louis n'habitait jamais, fut aussitôt remise à neuf, et les deux époux y passèrent trois mois de l'hiver, concession faite aux goûts de sa jeune femme par le chasseur. Du reste, le joug de Marthe était doux à porter, et Louis l'aimait si follement, que, comme il le disait, il eût laissé passer un lièvre à vingt pas sans le tirer, pour peu que Marthe l'eût ordonné.

Le monde attirait la jeune femme et, tout d'abord, elle essaya d'habituer son mari à la cravate blanche,

à l'habit noir, aux bottines vernies. Mais M. Lerosey, qui avait si bon air sous son accoutrement de chasseur, paraissait si gauche en habit de citadin, que Marthe se résigna à le laisser se vêtir à sa guise. Elle réussit pourtant à obtenir de lui qu'il parlât moins haut, qu'il ne s'endormît pas dans un fauteuil, et qu'il lui offrît la main pour la mettre en voiture, le bras pour la conduire à table. C'est que le plus souvent, lorsque le valet de chambre annonçait que madame était servie, M. Lerosey prenait Marthe entre ses bras robustes et la portait à la place qu'elle devait occuper. C'était aussi sa façon de la mettre en voiture ou de l'aider à en descendre. Lorsqu'ils étaient entre eux, Marthe riait de ces enlèvements rustiques ; mais, lorsque le manège s'exécutait devant témoin, elle s'indignait et grondait.

— C'est ta faute ; pourquoi es-tu si jolie ? répondait Louis en se couchant à ses pieds avec l'humilité d'un terre-neuve.

Il promettait de s'observer, et ne manquait jamais de recommencer au moment où Marthe s'y attendait le moins.

La naissance d'une petite fille compléta d'autant mieux le bonheur des deux époux, que Marthe renonça aux soirées et que, durant plusieurs semaines,

son mari eut de sérieux prétextes pour la porter. Aimer Marthe et sa fille, labourer ses champs et chasser : toute la vie de M. Lerosey était là.

Au moment où commence ce récit, il y avait quatre ans que M. et Mme Lerosey étaient mariés, sans qu'un seul nuage eût troublé leur union. La petite Marthe venait d'entrer dans sa troisième année, et son babil faisait la joie du château. Sa marraine — tante Annette, naturellement — avait coutume de venir au printemps, puis à l'automne, passer un mois près du jeune ménage, et c'est elle que l'on attendait à la halte de Saint-Eulien.

Un coup de sifflet retentit, un blanc panache de vapeur se montra à l'horizon ; les deux époux se rapprochèrent aussitôt du pavillon de l'employé, et, à la portière d'une des voitures qui défilaient, se montra le fin et doux visage de tante Annette. M. Lerosey sauta sur le marchepied, tandis que sa femme hâtait le pas pour rejoindre le wagon qui venait de la dépasser. Quelle embrassade ! Tante Annette était une mère pour M. Lerosey, une mère aussi pour Marthe qu'elle avait connue enfant.

— Je ne vois pas ma filleule, dit la vieille demoiselle avec inquiétude ; ce n'est pas mauvais signe au moins ?

— Non, chère tante, répliqua Mme Lerosey ; mademoiselle dormait sa sieste à l'heure où nous sommes partis, et nous n'avons pas voulu la réveiller.

Tante Annette prit place dans la calèche, à côté de sa nièce, tandis que sa femme de chambre s'occupait de ses bagages, qu'une charrette devait transporter au château. M. Lerosey s'élança sur le siège afin de conduire lui-même.

— Veux-tu marcher vite ? demanda-t-il à sa tante.

— Je veux aller sûrement, répondit la vieille demoiselle ; j'ai horreur des membres cassés.

La calèche s'enfonça dans le chemin creux et rejoignit bientôt la grande route de Sainte-Menehould. A quatre kilomètres plus loin apparut soudain, posée au sommet d'une légère éminence, l'habitation flanquée de deux tourelles aux toits aigus qu'affectionnait M. Lerosey.

— Tu es encore plus belle que l'an passé, ma mignonne, dit tante Annette en embrassant sa nièce avec effusion. Tu te plais toujours à la Sapinière ?

— Je me plais où se trouvent Marthe et Louis, chère tante ; cependant, s'il fallait dire toute la vérité, j'aurais dû nommer Marthe seule, car une fois les récoltes rentrées, on ne s'aperçoit guère que monsieur votre neveu habite le château.

— Oh ! s'écria joyeusement M. Lerosey, une partie de chasse par-ci par-là, histoire de faire courir un lièvre.

— Oui, oui, je te connais, lui dit sa tante. Tu es trop heureux, ajouta-t-elle, tu engraisses, je t'en préviens.

— C'est afin de maigrir que je chasse, tante Annette. Tiens ! s'écria-t-il en se dressant sur son siège, voilà d'Evremond qui galope ; il revient sans doute de la Sapinière.

Mme Lerosey se pencha avec vivacité pour voir le cavalier, une rougeur à peine visible colora ses joues.

— Qui est ce M. d'Evremond? demanda tante Annette.

— Un ami de Louis, répondit Marthe.

— Un nouvel ami, ce me semble; je vous l'entends nommer pour la première fois.

— M. d'Evremond, reprit Marthe, est un secrétaire d'ambassade, qui, pour le règlement d'une succession, habite Saint-Dizier depuis deux mois. Louis a fait sa connaissance au cercle et s'est entiché de lui.

— Entiché, entiché, répéta M. Lerosey, tu vas trop loin. D'Evremond est un homme agréable ; il

sait causer sans crier, se tenir à table sans l'aide de ses coudes et faire de la musique, ce que ne savent guère, j'en conviens, mes amis campagnards. C'est donc pour toi que je l'invite, moqueuse, et voilà comme tu m'en sais gré. Cependant, je dois avouer qu'il m'amuse. Figure-toi, tante Annette, un Parisien qui, sans sourciller, confond un champ d'orge avec un champ de blé, un plant de betterave avec un plant de choux, et qui ignore si le tremble est un peuplier ou un bouleau. Par-dessus le marché, il chasse avec des guêtres, des cartouches et un fusil tellement perfectionnés, qu'il manque régulièrement un lièvre à quinze pas.

— Il prend sa revanche au billard, répliqua Marthe; tu es toujours battu.

— Ça, c'est vrai, dit M. Lerosey en arrêtant ses chevaux; il a des diables de coups droits qui sont de vrais tours de force.

M. d'Evremond arrivait près de la calèche. Il salua gracieusemennt et fut présenté à la tante Annette, qui vit un beau jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux traits réguliers, au teint un peu fatigué, à la fine moustache noire. Il maniait avec aisance le magnifique cheval sur lequel il était bien assis.

— Vous venez du château? lui cria M. Lerosey.

— Oui; j'espérais vous y rencontrer, et l'on m'a annoncé l'arrivée de mademoiselle votre tante.

— Vous revenez avec nous?

— J'ai le regret de vous refuser: je dîne à Saint-Dizier.

— Chassez-vous demain chez Lespérut?

— Non, j'ai chassé hier; et je ne suis pas infatigable comme vous.

— Alors, au revoir.

— Serais-je indiscret, demanda le jeune homme, qui s'inclina devant Marthe, en venant demain prendre des nouvelles de mademoiselle votre tante?

— Nullement, monsieur, répondit la jeune femme.

— Mes amis me parlent si souvent de tante Annette, dit le jeune homme en soulignant d'un ton respectueux ce titre familier, que j'ai le plus vif désir, mademoiselle, d'être honoré de votre amitié.

Tante Annette n'eut pas le temps de répondre, son neveu venait de rendre la bride à ses chevaux. Avant d'atteindre un coude de la route, Marthe se retourna pour regarder au loin le cavalier. Enfin la calèche s'arrêta devant le perron du château, et la petite Marthe fut aussitôt placée entre les bras de

sa grand'tante, qui l'emporta en la couvrant de baisers.

II

Levée de bonne heure le lendemain, tante Annette se hâta d'ouvrir sa fenêtre, d'aspirer avec délice l'air parfumé par une dernière coupe de foin encore étendue sur le sol ; puis, accoudée sur la balustrade de fer du balcon, elle contempla le calme et familier paysage qui se déroulait sous ses yeux. D'abord la pelouse en pente, ornée de massifs de dahlias multicolores, allait brusquement mourir sur le bord d'une vaste pièce d'eau alimentée par une source. Au delà, un renflement artificiel du terrain cachait un mur d'enceinte et laissait croire qu'une pittoresque chaumière, autour de laquelle paissaient cinq ou six vaches, faisait partie de la propriété. Plus loin encore des champs, puis une ligne de taillis piqués çà et là de toits rouges, au milieu desquels se dressait, comme un débris des temps anciens, la simple tour d'un pigeonnier.

Le soleil baignait de doux rayons ce point de vue habilement ménagé ; de blancs fils de la Vierge, ramassés par le vent sur les prairies, promenaient dans l'air leurs écheveaux emmêlés.

— Ah ! murmura Mlle Annette, tout cela est décidément plus beau que les noires fenêtres qui regardent les miennes à Paris, et l'on a bien tort de se faire citadin.

— Bonjour, tante Annette, dit en ce moment une voix enfantine.

Regardant au bas du balcon, tante Annette vit sa petite-nièce qui, assise sur l'épaule de sa mère, lui envoyait des baisers.

— Bonjour, bonjour, chère mignonne, cria la vieille demoiselle. Quoi, ajouta-t-elle en s'adressant à sa nièce, déjà levée ?

— Mais, tante Annette, Louis s'est mis en route à cinq heures.

— Et quand revient-il cet éternel chasseur?

— Après-demain.

Durant toute la matinée, Mme Lerosey promena sa tante de la cuisine à l'étable, du fruitier aux serres, de la faisanderie à l'écurie, de la buanderie à la lingerie. La jeune femme, en véritable intendant, s'occupait avec un soin minutieux de la tenue de sa maison. Emerveillée de l'ordre qui régnait partout, tante Annette, à plusieurs reprises, félicita chaudement la jolie ménagère. A l'heure du déjeuner, Marthe dit :

— Vous m'avez grisée de louanges ce matin, chère tante, maintenant j'attends vos critiques.

— Je n'ai que des éloges à t'adresser, mon enfant, répondit la vieille demoiselle. Ta vie est si sagement occupée, que je ne suis plus surprise de te voir les joues si roses et les yeux si brillants. J'ai longtemps redouté pour toi l'ennui, ma belle Parisienne ; par bonheur, tu as trouvé le meilleur moyen de l'éloigner et de le vaincre.

La jeune femme secoua sa jolie tête.

— Les matinées s'écoulent rapides, dit-elle ; mais, à compter de cette heure, sauf quelques détails imprévus, voilà ma tâche terminée jusqu'à demain. Reste les après-midi et surtout les soirées, bien longues à s'écouler dans cette saison d'automne.

— Tu lis ou tu brodes ; tu joues au billard avec ton mari ; il me l'a raconté.

— Oui, quand par hasard il est là. Encore se couche-t-il régulièrement à neuf heures, ce que je ne puis faire.

— Tu reçois des visites?

— Jamais le soir ; la Sapinière est trop éloignée de la ville.

— Tu as souvent des hôtes?

— C'est-à-dire des chasseurs qui, devant se mettre en campagne de grand matin, sont couchés à neuf heures, comme Louis.

— Alors... tu t'ennuies.

— Pas précisément. Je règle mes comptes, je compare les cours du blé, puis je m'acharne à mon piano, tandis qu'au dehors le vent m'accompagne en secouant la cime des peupliers. Tant que Marthe est éveillée, je me sens vivre ; mais mademoiselle tient de son père ; à huit heures, ses yeux sont clos. Je m'installe près de son berceau et je lis ; or, sauf trois ou quatre exceptions, il n'y a point de livres gais. Dans le grand silence qui m'entoure, je m'intéresse plus que de raison au sort des êtres imaginaires dont on me raconte l'histoire, et le vent — il est l'hôte constant de la Sapinière — me fait des peurs affreuses en s'engouffrant dans ma cheminée.

— N'as-tu pas d'amies?

— Si, des dames de Saint-Dizier qui me tiennent au courant des nouvelles de la ville. Je sais toujours, par exemple, laquelle de ces dames possède la meilleure cuisinière, et chacune d'elles me renseigne sur les dépenses des autres. Avez-vous remarqué, tante Annette, que nous parlons tous du

prochain comme si nous étions nous-mêmes des perfections?

— Oui, il y a longtemps que j'ai remarqué ce travers, que je soupçonne d'être aussi vieux que le monde.

— Tante Annette, reprit Marthe demeurée un instant pensive, et qui posa avec câlinerie sa jolie tête sur l'épaule de sa tante, vous devriez venir habiter avec nous.

— C'est ce que je me disais ce matin, en contemplant le beau paysage que l'on voit du balcon, mon enfant. C'est ce que je dis, du reste, toutes les fois que j'arrive. Mais la vie, à mon âge, est faite d'habitudes avec lesquelles on doit compter. Dans huit jours, en dépit de ma vive affection pour toi, pour Louis, pour ma filleule, il me faudra lutter avec moi-même pour ne pas retourner brusquement à Paris.

— Alors, vous comprenez que je ne sois pas toujours gaie?

— Non pas; tu as ta maison à conduire, ton mari à aimer, ta fille à soigner, et, comme tu me le disais si gentiment hier, tu te plais là où ils sont.

— Oui, reprit Marthe, mais j'ai ajouté que Louis est bien rarement ici. Je ne sais ce qui m'arrive,

continua la jeune femme d'un ton dolent ; depuis quelques semaines je sens mon cœur oppressé, mon esprit triste comme si un malheur me menaçait. Je sens le besoin de changer de vie; on dirait que je suis lasse de tout ce qui a fait mon bonheur passé.

Tante Annette prit la tête de sa nièce entre les mains et la regarda dans les yeux.

— Tu m'inquiètes, lui dit-elle, tu ne m'as jamais parlé ainsi. Es-tu malade ? Quelle cause a ton chagrin? D'où viennent tes appréhensions ?

— Je n'en sais rien, répondit Marthe avec candeur; par moments je me sens triste jusqu'à pleurer, et, une heure après, sans plus de motifs pour expliquer ma joie que ma tristesse, je deviens gaie à ne pouvoir m'empêcher de rire. Je voudrais quitter la Sapinière, aller à Paris.

— Veux-tu que je t'emmène ?

— Oui, si vous pouvez décider Louis à nous accompagner.

— Serais-tu jalouse ? s'écria tante Annette, frappée d'une idée subite.

— Non, répliqua Marthe ; Louis n'a d'yeux que pour moi, j'en suis sûre. J'ai, je crois, le mal du pays, c'est pourquoi je rêve d'aller à Paris. Mais,

tenez, tante Annette, voilà mes diables bleus qui s'envolent, cela m'a fait du bien de me plaindre. Il manque à mes enfantillages un confident.

— N'as-tu pas ton mari ?

— Il ne comprend rien aux nerfs, dit la jeune femme ; il se moquerait de moi, et cela me fâcherait. Je cours m'habiller, ajouta-t-elle en entendant sonner une heure ; on sait à Saint-Dizier que vous êtes ici, et toutes vos amies vont nous arriver.

Marthe tendit son front à sa tante, qui l'embrassa.

— Surtout, dit la jeune femme en posant un doigt sur ses lèvres, ne songez plus à mes idées folles, voilà déjà que je rougis de vous en avoir parlé.

Tante Annette gagna le parc, et, tout en se promenant le long de la pièce d'eau, pensa beaucoup au contraire au trouble nerveux qui avait soudain agité sa nièce. Point d'effet sans cause, se répétait avec raison la vieille demoiselle, et elle se promit de trouver cette cause, car le bonheur des jeunes époux lui tenait plus à cœur que le sien propre. Tout à coup, en voyant la petite Marthe se diriger vers elle sous la conduite de sa bonne, tante Annette se mit à rire.

— J'ai trouvé, s'écria-t-elle ; oui, cela explique tout.

Une demi-heure plus tard, en rejoignant Marthe, qui s'installait avec sa table à ouvrage sous le perron du château, tante Annette l'enlaça de ses bras et lui dit à l'oreille :

— Réponds-moi sans me regarder ; vous désirez un fils, ton mari et toi ; est-ce que... ?

— Non, dit Marthe.

— Tant pis, répliqua tante Annette, qui poussa un soupir de regret.

La conversation s'arrêta là ; des visiteuses arrivaient. A la demande générale, on s'établit sur le large perron baigné par un tiède soleil précurseur de l'été dit *de la Saint-Martin*. Marthe se montra si charmante, si naturelle, si pleine d'entrain, que le front soucieux de tante Annette se dérida peu à peu, et qu'elle se reprocha de se mettre martel en tête pour un simple enfantillage.

Marthe, de la place qu'elle occupait, voyait au-delà du parc se dérouler la route blanche de Saint-Dizier. Tante Annette, qui dans sa sollicitude la regardait souvent, la vit soudain pâlir, puis rougir.

— Ah ! dit en ce moment une dame en montrant la route du doigt, voilà M. d'Evremond.

Le jeune homme salua de loin, et, quelques minutes plus tard, apparut sur le perron. Il s'inclina

devant Marthe, puis devant tante Annette, près de laquelle il s'assit. C'était incontestablement un très gracieux cavalier, à la mise élégante, aux manières distinguées. Il avait la parole facile, l'esprit original. Ses résidences en Allemagne, en Amérique, en Turquie, en Espagne, donnaient à sa conversation un relief tout particulier. Il se montra très empressé près de tante Annette, déclarant trouver dans ses traits une ressemblance singulière avec sa mère qu'il avait perdue deux ans auparavant. Cette ressemblance, qui l'attristait et le ravissait à la fois, l'attirait, disait-il, vers la tante de ses amis, dont il réclama l'amitié d'une voix émue. Cette pointe de sentiment valut au beau jeune homme plusieurs regards sympathiques; mais il changea le ton de la conversation par une plaisanterie, et fut alors interrogé sur les pays qu'il avait visités, surtout sur la toilette des femmes. Il s'étendit avec complaisance sur ce dernier sujet, bien fait pour charmer un auditoire féminin et, à la satisfaction générale, il conclut en affirmant que les femmes de France sont les seules qui sachent s'habiller et causer. Puis ce fut en se tournant vers tante Annette qu'il ajouta qu'elles seules aussi savent aimer.

La petite Marthe, étant apparue, marcha droit

vers M. d'Evremond, qui la prit entre ses bras et la couvrit de baisers. L'enfant promena ses mains dans les lignes symétriques des cheveux de son porteur, voulut courir, sauter, et trouva une complaisance absolue pour tous ses caprices chez l'élégant jeune homme.

— Vous aimez les enfants ? lui dit une dame.

— Beaucoup, répondit-il, surtout lorsqu'ils ont de beaux yeux et de constants sourires, comme cette petite fée.

Au bout d'une heure, M. d'Evremond se retira. A peine eut-il disparu, que, chose plus merveilleuse et plus rare encore en province qu'à Paris, un concert de louanges s'abattit aussitôt sur lui.

— Quelle distinction ! dit une dame.

— Quel esprit! reprit une autre.

— Quelle modestie ! ajouta une troisième.

Tante Annette et Marthe gardèrent le silence ; la première rêvait, la seconde tricotait.

— Il possède, paraît-il, une voix magnifique, dit une dame en s'adressant à Marthe ; mon mari, qui a eu la bonne fortuné de vous entendre chanter l'autre soir avec M. d'Evremond, m'a dit n'avoir jamais pris autant de plaisir à la musique, même à l'Opéra.

— M. d'Evremond est en effet excellent musicien, répondit Marthe; mais ni lui ni moi ne sommes autre chose que des amateurs.

Marthe et tante Annette dînèrent en tête-à-tête, puis la jeune femme alla faire ce qu'elle nommait sa tournée du soir et procéder au coucher de sa fille. Demeurée seule dans le petit salon du château, lequel eût été à Paris un très grand salon, tante Annette s'établit au coin de la cheminée, dans laquelle flambaient d'énormes bûches. Il était près de huit heures ; un silence dont on n'a guère l'idée dans les grandes villes régnait. Peu à peu, le vent s'éleva et secoua les feuillages, leur arrachant une plainte douce, monotone, calmante. Tante Annette, de son fauteuil, promenait ses regards sur les meubles qui l'entouraient et qui, vieux et dédaignés dans son enfance, étaient devenus, grâce à la mode, des meubles curieux et de grand prix. Elle regardait surtout les portraits de famille qui paraient les murs, et dont le sourire immobile avait quelque chose de glacial. Celui-ci, sous un coquet habit à la française, représentait son aïeul, cet autre son père, celui-là un de ses grands-oncles et enfin, le dernier, le père de Louis.

La plupart de ces hommes, tante Annette les

avait connus, elle les avait vus groupés autour de cette cheminée qui flambait, elle avait sauté sur leurs genoux, et une larme mouilla ses yeux à ce souvenir. Tante Annette se tourna sur son fauteuil pour regarder les femmes qui, une fleur à la main, largement décolletées, semblaient autant de coquettes, alors qu'elles avaient été en réalité de bonnes mères de famille, transformées en minaudières par le caprice des peintres ou la mode du temps. Le vent, peu à peu, souffla avec plus de force, et la rumeur monotone devint un bruit éclatant, comme celui d'une cascade tombant sur des roches. Parfois, une rafale s'engouffrait dans la cheminée avec des sons étouffés, comme si un grand nombre de personnes parlaient à voix basse. Tante Annette redressait alors la tête avec vivacité vers les portraits, il lui semblait que c'était eux qui chuchotaient. Ce grand salon, peuplé de morts, où la flamme du foyer faisait danser les jets de lumière et les ombres, lui paraissait désolé.

Les rumeurs du dehors inquiétaient la vieille demoiselle, et les grands silences qui succédaient aux rafales la troublaient plus encore. Elle se leva, et, voulant chasser ce cauchemar, se rapprocha d'une fenêtre dont elle écarta le rideau. Des nuages

gris couraient sur le ciel, voilant ou découvrant la lune, qui éclairait au loin la pelouse et la pièce d'eau de lueurs argentées, fantastiques. Des feuilles, à demi sèches, venaient se coller aux vitres, frémissaient comme des ailes d'oiseaux, semblaient implorer un abri ; puis, emportées par un nouveau tourbillon, s'envolaient dans l'air ou retombaient sur le sol, pour se mettre à courir et fuir un invisible ennemi. Marthe entra.

— Bonté du ciel, mignonne, est-ce ici que tu passes tes soirées? s'écria tante Annette.

— Oui, le plus souvent, répondit la jeune femme, surprise de cette question.

— Je m'explique l'état de tes nerfs, mon enfant ; je viens d'avoir presque peur, moi qui suis une femme forte. Cette grande pièce sombre, ces bruits de vent et de feuillages remués sont lugubres.

— Ah! dit Marthe avec mélancolie, ce n'est rien aujourd'hui, les feuilles tiennent encore aux arbres et il ne pleut pas.

— Voilà un fait étrange, reprit la tante Annette ; ici s'est écoulée une partie de ma jeunesse et je n'avais jamais rien ressenti de pareil à ce qui vient de m'arriver. Il est vrai que la Sapinière comptait alors beaucoup d'habitants, car la famille était si

nombreuse, qu'il y restait à peine une chambre d'ami. Décidément, il faut voir remuer autour de soi pour se sentir vivre. Mais chassons ces idées; mets-toi au piano, mignonne, et joue un ou deux vieux airs. Tu sais que je n'aime que ceux-là.

Marthe exécuta plusieurs morceaux de *la Dame blanche* et revint s'asseoir près du feu. Vers dix heures, on se sépara.

— Allons, allons, murmura tante Annette en se déshabillant, il faudra que je fasse la leçon à maître Louis, qui songe trop à ses goûts et nullement à ceux des autres. Cela n'a pas le sens commun de laisser une jeune femme seule dans une pareille caverne, tout bonnement pour courir après des lièvres ou des perdreaux que l'on peut si bien se procurer au marché. Si Marthe possédait une demi-douzaine d'enfants, passe encore, elle n'aurait pas le loisir d'écouter... le vent. La chère mignonne s'ennuie, la chose est claire, et ses nerfs s'en ressentent. Le mal connu, il s'agit de trouver le remède, et j'y aviserai.

Le lendemain, vers six heures du soir, M. Lerosey, crotté, harassé, arriva en compagnie de M. d'Evremond.

— Bonne chasse ! s'écria-t-il en descendant de

son américaine, douze perdreaux et quatre lièvres ; plus à moi seul que les autres ensemble, et ils étaient cinq. Je ne compte pas, ajouta-t-il en riant, d'Evremond, que j'ai saisi au vol en traversant Saint-Dizier. Mais où donc est fillette ?

— Elle dort, répondit Marthe.

Tandis que M. Lerosey allait embrasser sa fille et changer de vêtements, M. d'Evremond suivit tante Annette au salon. Après le dîner, les deux hommes entreprirent une partie de billard ; mais M. Lerosey, qui n'en pouvait plus, ramena vite son hôte près des dames.

— Ouf ! s'écria-t-il en se laissant choir sur un fauteuil, je suis rendu. Figure-toi, tante Annette, que j'ai marché pendant sept heures hier et pendant huit aujourd'hui ; vrai, c'est trop. Ne faites-vous pas un peu de musique ce soir ? demanda-t-il à Marthe et à M. d'Evremond.

Le jeune homme se dirigea vers le piano, feuilleta les partitions, puis revint interroger tante Annette sur son goût.

— Je connais les prédilections de ma tante, dit Marthe ; si vous le voulez bien, nous lui jouerons du Mozart.

Il s'agissait d'un morceau à quatre mains ;

Marthe et M. d'Evremond s'assirent côte à côte et préludèrent. Tante Annette, qui adorait la musique, s'abandonna tout entière au plaisir d'entendre les deux jeunes gens. Ils jouaient avec un goût sûr, et leur exécution était brillante. Tante Annette, en même temps que son oreille était charmée, contemplait avec complaisance les deux musiciens qui, jeunes, beaux, distingués, faisaient courir leurs mains blanches sur les touches harmonieuses. Un léger ronflement la fit tressaillir, elle se tourna brusquement vers son neveu qui, placé à côté d'elle, les jambes étendues, les bras croisés, la tête renversée, la bouche entr'ouverte, dormait profondément. Tante Annette lui secoua le bras.

— Bravo ! bravo ! s'écria-t-il réveillé en sursaut.

— Ecoute ou retire-toi, lui dit sa tante, tes ronflements me gâtent Mozart.

— Ai-je vraiment ronflé ? dit-il en riant de tout cœur et en s'étirant. J'en suis, ma foi, capable. Mais je vais suivre un de tes conseils, tante Annette, bonsoir.

Il s'excusa près de M. d'Evremond, auquel il fit promettre de revenir dîner le lendemain, et se retira. Marthe et le jeune homme se remirent au piano.

Tante Annette prit place sur le fauteuil qu'occupait son neveu un instant auparavant; elle était maintenant loin de Mozart. Elle observait Marthe dont le regard brillait, dont le visage était épanoui, et comparait cette jeune tête rayonnante à ce visage las et triste de la veille, quand le vent faisait gémir les pins et les peupliers. Elle pensait à la mise négligée de son neveu, au demi-abrutissement dans lequel la fatigue l'avait tenu toute la soirée, à son ronflement prosaïque. Un doute, un pressentiment affreux, qui avait déjà traversé deux ou trois fois son esprit, mais qu'elle avait repoussé comme outrageant pour Marthe, assaillit de nouveau sa pensée. Elle examina plus attentivement sa nièce et M. d'Evremond. A n'en pas douter, la jeune femme prenait plaisir à écouter, à regarder le beau diplomate, dont la nature fine répondait si bien à la sienne. Quant à M. d'Evremond, ses paroles, ses compliments, ses flatteries étaient toujours de si bon goût et amenés d'une façon si naturelle, qu'il fallait bien les accepter.

— Bonté du ciel, pensa tante Annette, nous avons au logis un habile, un très habile chasseur. Il sait que le gibier qu'il convoite serait prompt à s'effaroucher, et comme un oiseau de proie il le

magnétise en décrivant des cercles qui lui livreront lentement, mais sûrement, la victime.

M. d'Evremond prit congé de tante Annette en lui baisant la main, ce qui lui permit d'user de la même politesse avec Marthe. Tante Annette remarqua que les lèvres du jeune homme s'attardaient un peu sur les doigts de la jeune femme.

— Tu sembles tout heureuse ce soir, dit tante Annette à sa nièce, qui l'avait conduite à sa chambre et prenait congé d'elle.

— Mais oui, chère tante ; si j'ai mes jours de tristesse, j'ai aussi mes jours de gaieté, je vous l'ai dit.

— Et pourquoi es-tu gaie ce soir ?

— Je le dois à Mozart, je crois.

— Tu le dois avant tout à Louis qui t'adore, dit avec gravité tante Annette, puis à ma filleule dont la gentillesse rend bien des mères jalouses. Ce qui pour moi n'a été qu'un rêve est pour toi une réalité, mon enfant ; tu as un compagnon sûr, aimant, dévoué, pour marcher dans la vie, et ce compagnon, même imparfait, ne le trouve pas qui veut.

— Je le sais, dit Marthe avec élan, et chaque jour j'en remercie Dieu.

La voix de la jeune femme était émue, son regard calme et ferme. Tante Annette, qui allait provoquer une explication, se contint et dit simplement :

— Bonsoir, mon enfant.

III

Tante Annette s'endormit très tard, tourmentée par sa découverte. Elle adorait les deux jeunes gens, et le nuage qui peu à peu s'interposait entre eux, sans qu'ils s'en doutassent ni l'un ni l'autre, pouvait s'épaissir, devenir visible, troubler une félicité qui devait rester inaltérable. Tante Annette connaissait assez l'âme noble et les sentiments élevés de sa nièce pour ne pas redouter une chute vulgaire; mais l'ennui, la solitude, les façons de Louis étaient de puissants auxiliaires pour M. d'Evremond. Un seul mot, en éclairant la jeune femme sur le trouble dont elle ne se rendait pas compte encore, pouvait transformer en supplice son bonheur méconnu, et, alors même qu'elle résisterait — ce dont tante Annette ne doutait pas — lui mettre au cœur pour des années une souffrance et un remords.

Il fallait agir, sans rien brusquer, avec tact et mesure. Pendant plusieurs jours, tante Annette étudia, observa, et vit clair enfin dans la situation. Marthe était belle, très belle, et rien de plus naturel que la passion de M. d'Evremond. Cependant l'habileté, le sang-froid avec lesquels manœuvrait le diplomate mit tante Annette en défiance. La ruse, le calcul, ne sont guère le fait des vrais amoureux, qui, comptant avec naïveté sur la contagion de l'amour, se bornent le plus ordinairement à soupirer. M. d'Evremond, placé par hasard à proximité d'un fruit savoureux, cherchait sans scrupule à y porter la dent. Cette conviction fit perdre au jeune homme la sympathie que ressentait pour lui tante Annette. Amoureux, elle l'eût plaint tout en le combattant. Une fois convaincue qu'il n'était qu'un galant comprometteur de femmes, elle n'eut plus pour lui qu'un vigoureux mépris. Quant à son neveu, qu'elle revoyait toujours ronflant, ridicule, alors que Marthe et M. d'Evremond chantaient au piano, tante Annette le qualifiait vingt fois par jour de triple sot. Il ne l'était pas cependant; mais, avec cette naïve confiance qui distingue les maris, il avait présenté et imposait en quelque sorte à sa femme l'homme le mieux fait pour mettre en re-

lief les qualités qui lui manquaient. M. Lerosey était grand, fort, rougeaud; M. d'Evremond, pâle, mince, aristocratique. M. Lerosey avait le gros rire de ses manières de bon enfant; M. d'Evremond, des façons de parler, de se mouvoir, discrètes et contenues. Une fine nature de Parisienne, comme celle de Marthe, devait pencher naturellement vers l'homme de salon plus que vers le gentilhomme campagnard. Les facettes du diamant faux, pour les regards inexpérimentés, sont plus séduisantes que les arêtes du diamant enchâssé dans sa gangue. A l'user, c'est autre chose. Comme bonté, comme franchise, comme pureté de principes, comme adoration pour Marthe, quel abîme entre l'homme de la ville et celui des champs!

L'étude la plus délicate de tante Annette, celle qu'elle n'entreprit qu'avec une vague terreur, fut celle de l'âme de Marthe. Quel gouffre allait-elle rencontrer là? quelle part du cœur de la jeune femme s'était déjà détachée de Louis pour se donner à M. d'Evremond? Ce fut seulement après cinq jours d'observation, de questions délicates et habiles, que tante Annette respira librement. Marthe admirait beaucoup M. d'Evremond, il lui plaisait; toutefois, l'imagination seule se trouvait en jeu, l'âme et le

cœur étaient encore intacts. La jeune femme, dans sa pureté, ne se rendait même pas compte de la fascination qu'elle subissait.

— Je voudrais que M. d'Evremond fût mon frère, avait-elle naïvement répondu à une question de tante Annette.

— Oui, oui, avait pensé celle-ci ; c'est bien là le début ordinaire, la pierre d'achoppement des honnêtes femmes. On signe un pacte de fraternité, et le pacte est à peine signé que les clauses en sont déjà violées, tant les frères se montrent entreprenants et les sœurs complaisantes. Il faut en finir. Comment ?

Comment ? Ce fut la question que tante Annette rumina nuit et jour sans y trouver de solution satisfaisante. Elle songea tout d'abord à parler à M. d'Evremond.

— Allons donc ! pensa-t-elle aussitôt. Confier à ce beau monsieur que ma nièce est sur le point de l'aimer, quelle folie ! Ce serait tout simplement l'encourager, lui donner la hardiesse qui lui manque, lancer à coup sûr le loup sur la brebis. Parler à Marthe ? ce serait faire la lumière dans son esprit, donner un corps à ses rêves, la perdre peut-être, et certainement la blesser. Reste mon neveu. Oui, si

je lui laisse seulement entrevoir que son ami songe à Marthe, le gaillard n'attendra pas la fin de ma phrase, il fera passer le diplomate et sa diplomatie par une fenêtre. Ainsi, le feu couve, gagne, va éclater; je le sais, je le vois et ne puis rien. C'est affreux.

Tante Annette songea à se rendre à Paris, à y emmener Marthe. Mais quel prétexte mettre en avant pour justifier ce voyage ? Elle réussit, en feignant d'être souffrante, à retenir son neveu au château pendant cinq jours, durant lesquels le feu s'étendit. L'incendie menaçait d'éclater d'une heure à l'autre, et tante Annette se désespéra lorsqu'elle vit partir M. Lerosey pour une huitaine.

Dès cet instant, la vieille demoiselle se fit conduire chaque jour à Saint-Dizier par sa nièce, et la fit inviter en même temps qu'elle à dîner. C'étaient là des palliatifs, et tante Annette, à bout d'expédients, ne sut bientôt plus auquel recourir. Elle fut prise d'une véritable terreur en voyant, par une chaude journée, M. d'Evremond apparaître au château. Il rejoignit la tante et la nièce, qui, assises au bout de la pelouse, près de la pièce d'eau, travaillaient l'une à une broderie et l'autre à un tricot. La petite Marthe, surveillée par sa bonne, jouait à quelques pas de là.

M. d'Evremond se plaignit avec mélancolie de la longueur des jours qui venaient de s'écouler, et durant lesquels il n'avait pu voir ces dames, bien qu'il fût venu régulièrement au château. Il s'invita de lui-même à dîner, au grand désespoir de tante Annette, qui, à la façon dont il regardait Marthe, à la tournure de sa conversation, à ses silences même, devina sans peine que l'heure décisive ne tarderait pas à sonner, que le jeune homme avait résolu de se déclarer.

— Cela ne sera pas, pensa la vieille demoiselle avec énergie ; non, cela ne sera pas. Marthe repousserait l'audacieux avec indignation, j'en suis sûre ; mais son cœur souffrirait longtemps de la blessure reçue, et je ne le veux pas.

Par deux fois, sous le futile prétexte de lui montrer un dahlia d'étrange couleur qu'il avait remarqué au passage, M. d'Evremond essaya d'emmener Marthe, et tante Annette, détournant la conversation, déjoua son dessein. M. d'Evremond revint à la charge et réussit enfin à piquer la curiosité de la jeune femme, qui le suivit. Il ne s'agissait que d'une promenade sous les yeux de tante Annette, qui néanmoins devint toute pâle en voyant sa nièce s'éloigner. Elle fit un geste pour se lever, pour ac-

compagner les deux jeunes gens, et cependant elle ne bougea pas.

— Je retarderais simplement l'orage, pensa-t-elle, et ce n'est pas assez.

Une des aiguilles de son tricot se brisa sous ses doigts crispés. Droite, la poitrine oppressée, elle ne perdait pas de vue sa nièce, qui s'éloignait avec lenteur.

La jeune femme ne regardait pas M. d'Evremond, qui se penchait à chaque instant vers son oreille ; elle l'écoutait, et son corps ondulait sous des tressaillements involontaires. Le dahlia examiné, M. d'Evremond prit le chemin le plus long pour ramener Marthe près de sa tante, et l'obligea en quelque sorte à contourner la vaste pelouse, disparaissant de temps à autre et s'attardant derrière les massifs de rosiers. Lui seul parlait.

Ce qu'il disait, tante Annette croyait l'entendre, et chaque fois que Marthe tournait la tête vers le tentateur, la vieille demoiselle se sentait prise d'angoisse. Allait-elle laisser Marthe, ennuyée, inexpérimentée, fascinée, s'engluer jusqu'au bout dans le piège où on l'engageait ? Aucune femme, appartenant par la naissance ou par alliance à la vieille famille bourgeoise des Lerosey, n'avait jamais fait

parler d'elle, et cet honneur du foyer était une des religions de tante Annette.

Un nuage rouge passa devant ses yeux. Elle vit Marthe, criminelle et victime, placée entre son mari déshonoré et son amant, qui ne tarderait guère à l'abandonner, vivre de mensonges, puis mourir écrasée de remords. Elle vit son neveu, la poitrine sanglante, blessé par le séducteur ou devenu son meurtrier, mourir à son tour de chagrin. La vie, le bonheur, l'honneur, tout se trouvait menacé dans cette heure néfaste, qui ne pouvait se terminer que dans la honte ou dans le sang. En ce moment, cédant à quelque invitation, Marthe passait son bras sous celui de M. d'Evremond. Tante Annette se leva brusquement, saisit sa filleule dont la bonne sommeillait, et murmura en l'embrassant avec force :

— Ah! cher ange, inspire-moi, sauve-nous.

Elle replaça la petite fille à terre, et celle-ci, apercevant la pelote de laine de sa tante qui avait roulé au loin, courut la chercher. Tante Annette la regarda d'un œil étrange et se redressa :

— Oui, dit-elle presque à voix haute, les grandes douleurs ramènent à Dieu, c'est-à-dire au devoir, je le sais.

Au lieu de rejoindre les promeneurs, tante An-

nette prit la pelote que venait de lui rapporter l'enfant et la rejeta au loin.

— Dieu puissant! s'écria-t-elle avec énergie, pardonne-moi et aide-moi.

La petite fille se lança en courant sur le terrain en pente qui aboutissait à la pièce d'eau. Tante Annette, pâle, frémissante, ne dit pas un mot, ne fit pas un geste pour la retenir. Un petit cri retentit bientôt, suivi d'un autre déchirant et formidable. Tante Annette courut vers le bassin dans lequel sa filleule venait de disparaître et s'y précipita à son tour.

Marthe avait entendu les deux cris. Elle tourna la tête, demeura un instant clouée au sol, puis bondit à travers la pelouse vers le lieu du sinistre. Elle arriva près de tante Annette au moment où celle-ci, embarrassée du corps de la petite fille, essayait en vain de sortir de l'eau. Elle lui tendit les mains, l'amena vers elle par un effort dont on ne l'eût pas crue capable, et lui arracha des bras l'enfant suffoquée. Alors, folle, éperdue, elle se mit à appeler son mari.

— Calme-toi, mignonne, répétait tante Annette ; elle respire.

M. d'Evremond, voyant Marthe chanceler, vou-

lut la soulager de son fardeau. La jeune femme recula et lui jeta un regard fulgurant, comme si c'eût été pour la lui ravir qu'il touchait à sa fille.

Cependant la petite Marthe reprenait haleine, les teintes bleues qui avaient envahi son visage s'effaçaient pour faire place à une pâleur livide.

Tante Annette, maladroitement secondée par la bonne atterrée et par une femme de chambre qui venait d'arriver, ramena Marthe au château. A peine entrée dans le salon, la jeune femme s'évanouit. Tante Annette pria M. d'Evremond de s'éloigner un instant.

Pendant une demi-heure, le diplomate, anxieux, se promena devant le perron. Tante Annette avait bien deviné ; il avouait son amour au moment où l'enfant, pour rattraper la pelote lancée par sa marraine, disparaissait dans le bassin.

— Eh bien ? s'écria-t-il en voyant paraître la vieille demoiselle.

— La mère et l'enfant vont mieux, répondit-elle.

— Ne puis-je voir Mme Lerosey ?

— Je ne crois pas, monsieur ; néanmoins, je vais m'en informer.

Tante Annette retrouva sa nièce sur la chaise longue où elle l'avait établie ; elle tenait sa fille

pressée contre sa poitrine et pleurait. Au nom de M. d'Evremond, la jeune femme se redressa.

— Je ne veux pas voir cet homme, s'écria-t-elle ; je ne veux pas...

— Ne bouge pas, mignonne, interrompit avec vivacité tante Annette ; je vais lui exprimer tes regrets.

M. d'Evremond fut aussitôt congédié et se chargea d'envoyer le médecin de la famille. Vers le soir, la petite Marthe et sa mère furent prises de fièvre ; mais le médecin ne s'en montra pas inquiet, il ne voyait là qu'une réaction. Tante Annette, bien que souffrante elle-même, ne voulut confier à personne le soin des deux malades et s'établit à leur chevet. Quelle nuit d'angoisses pour l'héroïque femme ! De courts accès de délire s'emparaient de Marthe ; elle se voyait poursuivie par des monstres, et, d'une voix étranglée, appelait son mari à l'aide. Tante Annette la pressait alors dans ses bras, lui parlait, l'embrassait et se demandait avec effroi si l'énergique remède auquel elle avait eu recours n'allait pas avoir d'aussi terribles conséquences que le mal qu'elle avait voulu conjurer.

— Non, non, se disait-elle aussitôt que Marthe se calmait, Dieu ne le permettra pas, c'est lui qui m'a inspirée.

Vers quatre heures du matin, la fièvre cessa, et Marthe parut toute surprise de voir sa tante près d'elle. Le souvenir lui revint; elle demanda sa fille, qui, elle aussi, allait mieux, et toutes deux s'endormirent paisibles. Tante Annette, debout, couvait d'un regard ardent les deux chers êtres qui souffraient à cause d'elle. Parfois il lui semblait que leur respiration s'arrêtait, tant elle était douce et calme. Elles s'éveillèrent enfin et sourirent à la fois à leur gardienne, qui fondit alors en larmes.

A midi, M. Lerosey arriva comme une bombe; il avait appris le péril couru par sa fille et semblait à moitié fou. Il trouva l'enfant sur les bras de sa bonne; mais, à la vue de Marthe toute blanche dans son lit blanc, il s'agenouilla près d'elle, lui prit la main et, la tête appuyée sur la couverture, se mit à sangloter.

Les larmes de cet homme si fort, si rude, si insouciant en apparence, et dont l'affection profonde se manifestait d'une façon si éloquente, furent contagieuses pour Marthe et tante Annette. A la fin, M. Lerosey se calma, se fit raconter l'aventure et, à plusieurs reprises, se leva pour aller assommer la bonne, dont il accusait la négligence. Tante Annette s'interposa et défendit la pauvre fille, dont elle par-

tageait à demi la culpabilité, disait-elle, puisqu'elle était là. M. Lerosey voulut ensuite envoyer chercher les médecins de Saint-Dizier, de Vitry, de Châlons, voire de Paris. On eut grand'peine à le persuader que tout danger avait disparu, et il fallut les assurances formelles de son médecin ordinaire lui-même pour le convaincre qu'il n'y avait plus à s'occuper de sa fille et que Marthe pourrait se lever dès le lendemain. Le pauvre homme s'établit alors près du lit de sa femme et n'en voulut pas bouger d'une minute.

Tante Annette, épuisée de fatigue, s'endormit dans son fauteuil. Lorsqu'elle se réveilla, elle vit son neveu qui, ayant retiré ses chaussures, attisait le feu et préparait la tisane que devait boire Marthe. Celle-ci, les yeux à demi clos, souriait de l'adorable gaucherie du chasseur, qui s'efforçait en vain de ne pas faire de bruit. Elle l'appela et l'embrassa.

Le surlendemain, la jeune femme, qui se sentait guérie, voulut se rendre à table à l'heure du dîner. Au moment de descendre, elle se pencha vers son mari.

— Porte-moi, lui dit-elle à l'oreille, je me sens encore faible.

Elle n'eut pas à le lui répéter, et se serra bien fort contre lui tandis qu'il l'emportait.

— Ah ! s'écriait-il sans cesse, j'aurais dû être là. Quand je songe que sans le sang-froid de tante Annette je pouvais ne trouver ici que...

Il frémissait, et de grosses larmes remplissaient ses yeux.

Le soir, il rentra au salon, après une assez longue absence ; il se frottait les mains.

— Je viens de démonter tous mes fusils et de noyer mes cartouches, dit-il à sa femme ; au diable les lièvres, je ne veux plus te quitter !

— Chut ! dit tante Annette ; pas de résolutions extrêmes, mon garçon. Qui vise trop loin ou trop haut manque son but. Pour cette année, j'accepte ton sacrifice et je vous emmène tous à Paris. L'automne prochain, Marthe elle-même te permettra un perdreau, et je lui procurerai de la distraction en lui amenant de la compagnie. D'ailleurs, neveu, ajouta tante Annette avec son fin sourire, les femmes, petites ou grandes, ne tombent pas tous les jours à l'eau. Puis, entre nous, je crois que Marthe et moi racontons mal l'aventure ; la vérité vraie, c'est que ma filleule, en prenant un bain, nous a tous repêchés.

Cette plaisanterie de sa tante amusa si fort M. Louis Lerosey, qu'il partit d'un bruyant éclat de rire. Il rit encore plus fort quand Marthe, l'entourant de ses bras, dit à son tour d'une voix profonde :

— Tante Annette a raison.

PREMIER AMOUR

PREMIER AMOUR

... Pressé par nos questions, le chef de la maison d'exportation Alfred Joubert et C[ie] frotta son crâne chauve de sa main gauche et nous raconta ce qui suit :

I

Ce n'est pas seulement Paris que les entrepreneurs de bâtisse transforment ; les villes de province, elles aussi, se ressentent de l'amour immodéré de notre époque pour le plâtre nouvellement gâché. Une à une, les vieilles demeures construites par nos aïeux tombent en poussière sous le marteau du démolisseur, et avec elles s'écroule un monde de souvenirs, une part du commencement de notre vie, à nous autres hommes de soixante ans. Le progrès, dont j'ai toujours été un fervent apôtre, le veut ainsi. A peine sorti du sol, le flot d'une source est poussé par celui qui lui succède vers la mer où il doit se perdre. C'est logique, j'en conviens. Pourtant, il y a quelques jours, je me suis

surpris à maudire le progrès ; il venait de m'apparaître comme un vandale, de faire saigner un côté de mon cœur. Voici comment :

Ma ville natale est presque un faubourg de Paris. C'est une cité magnifique, majestueuse, solennelle, frappée à l'effigie du grand siècle qui la vit se fonder. Ma famille n'avait aucune attache dans cette ville, et le hasard seul me la donna pour berceau. Nul des miens ne repose dans son cimetière; toutefois, depuis quarante ans que je l'ai quittée, j'ai cent fois formé le projet de retourner voir, non son palais, non le musée qu'il renferme, mais la demeure où j'ai poussé ce premier cri d'angoisse dont chacun de nous salue la vie. Phénomène singulier, j'ai trouvé le temps d'aller en Amérique, en Asie, voire en Océanie ; quant aux douze heures de loisir nécessaires pour ce pèlerinage, elles m'ont toujours fait défaut.

Ce n'est donc pas mû par le désir de revoir les lieux où j'ai grandi qu'un matin je me mis en route pour ma ville natale; ce fut pour cause d'affaires. Je débarquai dans le quartier Saint-Louis, que je connaissais peu et qui ne disait pas grand'chose à mon esprit. La tristesse, la solitude des rues de Versailles frappent surtout le voyageur qui vient de

quitter les bruyantes rues de Paris. Néanmoins, je me sentis prêt à donner raison à ses détracteurs, tant je trouvai ce matin-là ma ville morne. En outre, malgré moi, je songeais que depuis mon départ ses annales s'étaient augmentées d'une page douloureuse : n'est-ce pas dans ses murs, hélas ! qu'un soldat barbare, de la race de ceux qui firent pleurer Charlemagne vieilli, qu'un descendant de ce Witikind cent fois vaincu, a ceint son front d'une couronne impériale ramassée dans notre sang ?

Vers deux heures de l'après-midi, mes *affaires* étaient terminées, et je me dirigeais avec lenteur vers la gare. Si je marchais à pas comptés, bien que l'heure des départs me prescrivît de me hâter, c'est que je discutais avec cette voix intérieure qui parle en nous, avec ma conscience, qui blâmait ma fuite précipitée.

— Sur les bords fangeux du fleuve des Amazones, sur les flots dorés de la mer Vermeille, sur les rives glacées du Saint-Laurent, au sein des ténébreuses forêts du Goatzacoalco, dans les brumes du cap de Bonne-Espérance, disait la voix, je t'ai entendu évoquer le passé et appeler de tes vœux l'heure trois fois heureuse où, de retour en France,

tu foulerais le sol de ta ville natale. Tu priais alors le ciel de te protéger, de te laisser vivre les jours nécessaires pour revoir la vieille demeure où tu es né. Te voilà enfin — un peu contre ta volonté, il est vrai — dans cette ville tant désirée ; tu es à trois pas des lieux que depuis quarante ans tu souhaites revoir, et tu vas partir sans les avoir visités.

— C'est qu'il est tard, répondais-je à la voix importune, et j'ai *affaire* à Paris. Puis tu te trompes; les lieux que je veux revoir ne sont pas à trois pas, mais à mille du point où nous nous trouvons. Je reviendrai.

— Tu ne reviendras pas.

— Je reviendrai, répliquai-je avec vivacité, ne fût-ce que pour te prouver...

La voix m'interrompit pour répéter, inflexible :

— Tu ne reviendras pas.

Il faut bien en convenir, elle a toujours raison, cette voix qui parle en nous, et nous sommes de grands sots de lui opposer des sophismes dont elle n'est jamais dupe, de nous préparer des regrets en refusant de lui obéir. Comme elle répétait une fois de plus son : Tu ne reviendras pas, je fis volte-face avec humeur, et je me dirigeai rapidement vers la place d'Armes. La voix intérieure n'abusa pas de

son triomphe ; elle se tut — c'est sa manière d'approuver.

Mon parti une fois pris, je suivis le chemin le plus long pour me rendre au carrefour de Montreuil ; je voulais revoir au moins la façade de l'ancien rendez-vous de chasse de Louis XIII, devenu, grâce à Mansart, le splendide palais que chacun sait. Je gagnai l'avenue de Saint-Cloud. L'air était doux ; le ciel, bien que nuageux, montrait çà et là de grands pans d'azur. Soudain je ralentis le pas ; ma mauvaise humeur s'évanouit. J'oubliai l'affaire importante qui m'avait amené à Versailles et celle non moins importante qui, à mon dire, me rappelait si vite à Paris. Je venais, dès mon entrée dans l'avenue de Saint-Cloud, de voir un enfant courir après une balle lancée par un dragon, guerrier au repos assis près d'une jolie bonne. Un rideau me parut s'entr'ouvrir ; mon regard plongea dans le passé ; mille choses oubliées se pressèrent dans ma mémoire. Quels délicieux réveils ont parfois les souvenirs !

Moi aussi, étant petit garçon, j'avais couru en ce même endroit après une balle que lançait à ravir un jeune dragon, pays de ma bonne. Un jour — jour néfaste — je racontai à ma mère combien nous nous amusions dans les avenues, dans le parc, dans

le bois de Satory, ma bonne, le dragon et moi. Ma mère m'interrogea minutieusement, et, avec la candeur de l'âge d'or, je lui révélai, paraît-il, *un tas d'horreurs*. Il s'ensuivit une longue conférence avec mon père. Le lendemain, Rose vint tout en larmes me dire adieu dans mon lit, renvoyée. Je pleurai ma bonne, que j'aimais beaucoup, puis je pleurai de voir mes promenades quotidiennes supprimées. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours que Rose fut remplacée par une fille *sûre* que, pour plus de garantie, ma mère avait demandée en Normandie. Un mois plus tard, je courais après la même balle, lancée cette fois par un carabinier. Je ne songeais plus à Rose; mais, ne voulant pas perdre Thérèse, qui se montrait très douce avec moi, je me gardai instinctivement de toute indiscrétion. Cet épisode, je n'y avais plus jamais songé. Et voilà qu'il me revenait vivant à l'esprit, avec des conclusions qui me faisaient sourire.

Je regardai un instant la bonne, le dragon et l'enfant; puis, sur le banc voisin, je cherchai machinalement un invalide dont la jambe de bois avait été longtemps pour moi une cause d'admiration et d'envie. Cette jambe de bois, au bout effilé en guise de pied, ne m'apparaissait pas alors comme

un appendice fabriqué par les hommes, je croyais son propriétaire *né avec*. Près de ce vieux soldat venait souvent s'asseoir un vieillard en culotte courte, aux bas chinés, au chapeau tricorne, aux cheveux ramassés en queue sur la nuque, avec lequel je ne m'étais que lentement apprivoisé, car je le prenais pour le fameux Cadet-Roussel, héros d'une chanson que je connaissais. Ses breloques, qu'il me laissa un jour examiner et toucher, firent de ce vieillard un de mes meilleurs amis. Le soleil brillait : comment ne se trouvait-il pas sur son banc, offrant une prise à l'homme dont la jambe droite était en bois? Je revins au présent. Cinquante années me séparaient de l'époque à laquelle Rose avait été renvoyée de mon service. Mes vieux amis n'étaient plus que poussière, et leur ombre, un instant évoquée, allait s'évanouir à jamais.

Retombé en pleine réalité, je marchai un peu plus vite, étudiant les maisons qui bordent l'avenue. Je reconnus une vaste porte que j'avais souvent franchie en compagnie de ma mère, pour rendre visite à une de ses amies. Dans une de ces visites, j'avais commis un de ces mots que les parents retiennent, qu'ils citent comme un signe de la précoce intelligence de leur enfant. Après m'avoir

laissé assis pendant une heure sur un tabouret, suçant pensif deux maigres dragées, ma mère se leva enfin et me dit de remercier la maîtresse du logis du plaisir que je venais de prendre chez elle.

— Ah! mais non! m'écriai-je avec conviction, trouvant sans doute que deux bonbons ne valaient pas une heure d'immobilité. Ce serait mentir, je ne me suis pas amusé du tout.

J'avais été aussitôt grondé pour mon ingratitude. Le soir, lorsque ma mère raconta à mon père mon embarrassante sortie, je regardai avec inquiétude le martinet qui, pendu à un clou, m'a toujours fait plus de peur que de mal. Mon père se mit à rire, déclara que j'avais un esprit du diable, erreur dont ma pauvre mère est morte convaincue.

Je chemine en plein passé, me souvenant à chaque pas. La devanture qui là-bas fait saillie, me disais-je, c'est celle du vitrier chez lequel j'ai acheté tant d'images sur les navrantes aventures du petit Chaperon-Rouge et de Mme Barbe-Bleue. Plus loin se trouve la boutique de l'épicier dont la réglisse, je ne sais pourquoi, me semblait plus sucrée que celle de son rival de la rue de la Pompe. Déception! un marchand de nouveautés a remplacé le vitrier, et l'épicier a pour successeur un quincaillier.

Cette transformation me semble étrange, irrationnelle. Rien n'est donc stable, ici-bas ? Il n'y a donc d'immuable que le souvenir, ce reflet ?

Me voilà maintenant en pleine réalité, un peu attristé. Les changements survenus dans ce petit coin du monde déroutent ma mémoire, m'agacent, et me voilà philosophant. Tout à coup, mes regards s'arrêtent sur un vieil orme au tronc tourmenté, semé de gibbosités. Cet arbre, je le reconnais ; il passait, aux yeux de mes amis d'enfance et aux miens, pour fournir le meilleur *pain de hanneton* de l'avenue. O le bon vieil arbre ! il est resté orme, lui ; il n'a pas bougé. Il était vieux lorsque j'étais petit ; il paraît avoir le même âge qu'il avait alors, et chaque jour, à mesure que le soleil nous semble se rapprocher de l'horizon, il étend son ombre dans le même sens qu'autrefois. Cette ombre, étalée sur le sol, est toujours émaillée de points lumineux. Que de fois j'ai tenté de saisir ces fleurs de feu, produites par les rayons glissants entre les feuilles ! Hélas ! c'est de très bonne heure que nous voulons nous emparer des choses qui brillent, ne sachant pas que leur éclat n'est souvent qu'une ombre.

Me voici devant la vieille demeure si souvent évoquée. Mon cœur bat, une larme monte à mes

yeux; je regarde silencieux, atterré. Des hommes armés de pioches travaillent à son faîte et font écrouler ses murs; elle a déjà perdu un étage sur trois. Une douleur profonde m'oppresse. Je suis comme un homme qui, venu pour rendre visite à un ami longtemps négligé, trouve la maison tendue de noir et l'ami cloué dans un cercueil. Je voudrais fuir, et je reste.

Je reste, et l'embrasure béante qui a été celle de ma chambre me semble lugubre. Mon père, ma mère, je les revois. La porte cochère n'a plus de battants, et mon regard plonge dans l'immense jardin, divisé autrefois en autant de compartiments que la maison comptait de locataires. Il y avait un berceau de chèvrefeuille dans le compartiment qui nous appartenait, un berceau qui me servait l'été de salle d'étude et qu'abritait un jeune sycomore. Le sycomore est devenu un grand et bel arbre, mais il a un air désolé sous la poussière grise qui couvre ses branches et ses feuilles. Les pioches détruisent la maison, la hache coupera bientôt le sycomore, qui reste jeune, lui, bien qu'il soit mon aîné. L'envie de m'enfuir me reprend.

Je ne m'enfuis pas. Je profite d'un instant où les maçons se reposent pour franchir la porte cochère,

et je marche droit à mon ancienne salle d'étude. Elle possédait un banc de pierre qui est encore là ; je m'assieds. J'examine chacune des fenêtres béantes, et je revois, dans leur encadrement, les visages jeunes et vieux que j'y voyais dans ma jeunesse. A ma droite, la porte-fenêtre de l'arrière-boutique de l'horloger ; au-dessus, une fenêtre plus petite qui, l'été, s'encadrait d'une guirlande de capucines. Oh ! cette petite fenêtre, je m'attarde à la contempler, je n'en puis détacher mes regards. C'est là qu'elle se tenait, elle, la première femme qui troubla mon âme, qui m'apprit que la vie a de terribles amertumes, qui fit battre mon cœur plus vite, qui me fit pleurer mes premières larmes d'homme. Les maçons frappent, les murs s'écroulent ; mais je ne vois et n'entends plus rien, je voyage dans le passé.

II

Je voyage dans le passé. L'immense jardin, encombré de gravois, de ferraille, de charpentes, vient de reprendre son ancienne régularité. La petite fenêtre, encadrée de feuilles d'un vert tendre semées de fleurs jaunes, est grande ouverte pour

mieux accueillir les rayons du soleil. Moi, je marche sur ma quinzième année et, assis sur le banc de pierre, accoudé sur une table rustique, entouré de dictionnaires, j'analyse une tragédie d'Eschyle dont le héros lutte contre la fatalité. Dans une cage accrochée près de la fenêtre, deux oiseaux, — victimes eux aussi de la fatalité, — chantent néanmoins. Un fin profil, penché sur une broderie, se redresse pour les écouter, et mon cœur de battre. Quelle perfection de lignes, dans ce profil ! Avec quelle anxiété j'épie chacun de ses mouvements, dans l'espoir de le voir se retourner de mon côté, d'être ébloui d'un regard des grands yeux noirs dont il est orné ! Que d'alternatives douloureuses ! Avec quelle fière résolution de ne plus regarder je me plonge tout à coup dans le texte d'Eschyle, pour relever la tête au bout de quelques minutes ! Hélas ! ce n'est pas le foie de Prométhée que déchire le bec des vautours, c'est le mien. Quant à Léonie... Mais ne dois-je pas revenir un peu en arrière ?

Je l'avais vue pour la première fois sept ans auparavant, lorsque son père avait loué une des boutiques de la maison pour y établir un commerce d'horlogerie. Bien qu'elle fût mon aînée de deux ans, nous étions vite devenus de bons amis. Nous

avions couru ensemble à travers les jardinets, joué au volant, à cache-cache et, doux par nature, je m'accommodai promptement de ce camarade, moins brusque que Dugué, — le fils de l'huissier du premier, — moins despote que Damilon, — le fils du propriétaire de la maison, — eux aussi un peu plus âgés que moi. Dans les jeux, Dugué poussait trop fort. Quant à Damilon, il voulait toujours être le chef des brigands et me condamnait au rôle sacrifié de gendarme. Léonie, au contraire, poussait doucement et se soumettait à ma volonté. Elle acceptait sans discussion le rôle de gendarme et se laissait arrêter par moi, le brigand, sans même essayer de défendre, comme Dugué, l'honneur du corps auquel elle était censée appartenir. Dans tous nos amusements, Léonie ne se préoccupait pas plus de ma qualité de garçon que je ne m'inquiétais de sa qualité de fille. Nous étions camarades, bons camarades. Je gagnais à sa fréquentation de n'avoir jamais mes habits déchirés, et, par conséquent, d'être moins grondé que lorsque je jouais avec Dugué, qui tirait encore plus fort qu'il ne poussait.

A cette époque, qui sur ce point ressemble terriblement à la nôtre, le commerce allait très mal, surtout le commerce d'horlogerie, et, de même

qu'aujourd'hui encore, le gouvernement en était cause. Le père de Léonie gagnait assez péniblement sa vie, si péniblement, que la petite fille n'allait pas à l'école, qui coûtait six francs par mois. Elle disparut un matin, emmenée par une de ses tantes qui habitait Paris et voulait se charger de son éducation. Les années passèrent ; ma camarade ne fut bientôt plus pour moi qu'un vague souvenir.

J'allais donc atteindre ma quinzième année et, durant l'été, je préparais sous le berceau du jardin les devoirs que je devais présenter au collège. Dugué, devenu un jeune homme, travaillait avec son père, tandis que Damilon, qui devait hériter de la maison, apprenait à en manger les revenus. Mes deux anciens amis ne voyaient plus en moi qu'un enfant. Ils fréquentaient les cafés, jouaient au billard, fumaient ; moi, je traduisais Eschyle, avec nombre de contre-sens.

Une après-midi, ayant levé le nez pour suivre les péripéties d'un aérien combat de mouches, je vis la petite fenêtre s'ouvrir. Mais, au lieu de Mme Lecerf et du tapis qu'elle secouait à cette heure, apparut, dans le cadre vert des capucines, un fin visage ovale orné de deux grands yeux noirs et d'une toute petite bouche rose. Les grands yeux examinèrent

le jardin, un sourire entr'ouvrit la petite bouche comme pour montrer les jolies dents qu'elle renfermait. La jeune dame semblait chez elle dans cette chambre. Elle m'aperçut, échangea quelques mots avec Mme Lecerf, qui venait de se montrer, et me salua aussitôt d'un geste amical, auquel je répondis cérémonieusement.

Je consultais mon dictionnaire quand la porte de l'arrière-boutique de l'horloger s'ouvrit, et la jeune dame franchit le seuil. Elle était grande, svelte, le corsage de sa robe dessinait sa poitrine, et elle marchait avec une grâce, une majesté qui lui donnaient un air de ressemblance avec les déesses qui peuplaient mes livres d'étude. Je me sentis troublé jusqu'au fond de l'âme en la voyant se diriger vers le berceau, et je m'absorbai dans les feuillets de mon dictionnaire. Je ne levai les yeux que lorsqu'elle fut à deux pas de moi, et je devins d'un rouge cramoisi lorsqu'elle me tendit une petite main blanche en me disant :

— Bonjour, monsieur Alfred.

Je touchai craintivement la main qui m'était offerte, et je sentis au visage de si brûlantes bouffées de chaleur, qu'il me sembla être face à face avec le soleil.

— Est-il possible, me dit la visiteuse, que vous ne reconnaissiez pas votre ancienne camarade Léonie ?

Je venais de la reconnaître, éclairé par un joli signe noir qu'elle portait sur la lèvre supérieure, et qu'elle m'avait bravement demandé de couper avec mon canif, un jour que je lui affirmais que c'était laid. J'avais aussitôt aiguisé l'instrument fatal sur un pavé, afin de procéder à l'opération sollicitée. Par bonheur, on nous avait appelés ; le petit signe, mis ainsi à l'abri de ma main sacrilège, avait été sauvé. Léonie me parla du passé ; je l'écoutai debout, troublé, aveuglé, ne lui répondant de loin en loin que par des oui ou des non qui ne tombaient pas toujours très à propos. Avec sa robe de couleur mauve, sa collerette, sa bouche rose, ses belles dents, ses cheveux épais, sa taille dépassant la mienne, Léonie me semblait devenue la plus imposante personne de la terre, et ses yeux, bien qu'ils me regardassent avec douceur, m'apparaissaient comme deux flambeaux dont l'éclat éblouissait les miens. Son buste long, arrondi, saillant, m'embarrassait aussi par ses formes accusées. Comme ces jours sont loin !

En somme, c'était la première fois que je me sen-

tais intimidé devant une jeune fille, et je ne devinais pas pourquoi. Léonie fut rejointe par sa mère, lui parla en riant de mon trouble, constata que j'avais grandi et que j'allais bientôt devenir un homme, ce qui me donna envie de pleurer. J'aurais voulu lui paraître un monsieur comme elle me paraissait une dame, c'est-à-dire une femme.

Il y avait plus d'une heure que Léonie s'était retirée, et ma traduction d'Eschyle n'avait pas avancé d'un mot. Aussitôt après son départ, je m'étais posté de façon à surveiller sa fenêtre, espérant la voir s'y montrer. D'où me venait ce désir, cette préoccupation, cette inquiétude de la revoir, qui allaient me poursuivre durant de longs jours? Pourquoi, sur les pages de mon dictionnaire, sur celles de mon cahier, voyais-je flamboyer les yeux noirs de la belle jeune fille? Je ne le savais pas encore très bien.

A l'heure du dîner, mon père et ma mère s'entretinrent de la petite horlogère, devenue, disaient-ils, une merveille de beauté. Lorsque ma mère me demanda si j'avais revu mon ancienne amie, je rougis et je balbutiai si bien, que mon père se mit à rire.

On avait grand'peine, chaque soir, à me faire

abandonner le salon pour gagner ma chambre ; il était toujours trop tôt. Ce soir-là, vers neuf heures, je pris de moi-même ma bougie. Mes parents me crurent malade et m'accablèrent de questions. Je les rassurai, sans toutefois leur parler des yeux noirs de Léonie et du besoin que j'avais d'être seul pour y songer. Je fus couché en un instant ; ma lumière éteinte, je vis se dessiner sur la muraille le portrait de Léonie.

Ainsi que tous les enfants élevés dans la maison paternelle, je ne possédais pas grande malice. Néanmoins, je devais à la fréquentation des auteurs grecs et latins quelques aperçus sur bien des choses analysées en maître par le poète Lucrèce, poète que je ne connus que plus tard. La mythologie — dont l'étude est abandonnée aujourd'hui — m'avait aussi mis sur la voie d'une série de phénomènes qui ne restaient obscurs pour mon esprit que parce qu'aucun intérêt ne me poussait à les comprendre. Achille et Briséis, Énée et Didon, Diane et Actéon, me trottèrent cette nuit-là dans l'esprit. Léonie valait à elle seule Briséis, Didon et Diane, et j'aurais bien voulu, faute de mieux, être un instant Actéon.

En résumé, un monde d'idées nouvelles, étranges, troublantes, folles se livra bataille dans ma tête, et

je ne dormis guère. Je préparai avec soin les réponses que je comptais faire à Léonie le lendemain, à l'heure où elle viendrait me rendre visite sous le berceau. Oh ! les belles phrases qu'elle devait entendre et qu'elle n'entendit pas, car, le moment venu de les articuler, elles ne réussirent pas à sortir de mon gosier. En amour, ce n'est pas du premier coup que l'on devient un Achille.

Toujours est-il qu'à dater de ce lendemain, je passai mes heures disponibles sous le berceau, épiant la petite fenêtre. J'y gagnai, les jours de soleil, de voir Léonie, les manches de sa robe relevées, peigner ses longs cheveux, rendus plus noirs par le contraste de ses bras blancs, spectacle dont l'étude du texte d'Eschyle eut beaucoup à souffrir. Dans l'après-midi, la belle fille se tenait penchée sur un ouvrage d'aiguille, et ne relevait la tête que de loin en loin pour regarder distraite le jardin ou le ciel. Chaque jour, vers six heures, elle venait causer avec moi. Toutes les jolies choses que j'avais médité de lui dire s'évanouissaient alors de mon esprit. Je tremblais, je n'osais la regarder en face, moi qui trouvais ses yeux si beaux. Décidément, je n'avais pas l'esprit que ma mère croyait.

Qui donc, au fond de son cœur, ne cache de pa-

reils souvenirs? Qui ne comprend que, me retrouvant après cinquante années devant cette petite fenêtre, le gracieux visage que j'y avais si souvent contemplé me soit aussitôt apparu, et que pour une heure j'aie oublié le présent?

III

Est-ce aux Grecs? est-ce aux Latins que j'en fus redevable? Je ne saurais le dire aujourd'hui. Le fait certain, c'est que huit jours après ma première entrevue avec Léonie, et après une suite de douloureuses méditations, je vis enfin clair dans mon cœur. J'étais une victime de cette Vénus qui, dans ma mythologie, soumettait tous les mortels et tous les dieux à son empire. Cette découverte ne m'affligea pas; elle me rendit même fier. Ce n'était pas simplement une femme que j'aimais, mais la plus belle des femmes. Cet amour, il devait être brûlant, éternel, comme celui de Pyrame pour Thisbé. Il fallait maintenant que Léonie m'aimât à son tour, comme Thisbé avait aimé Pyrame. Il fallait qu'elle fût prête à mourir pour moi comme j'étais prêt à mourir pour elle, ce qui — sublime enfantillage — me paraissait plus naturel que de vivre.

Ainsi que celle de la plupart des garçons de mon âge dont la taille est en voie de développement, ma toilette journalière se composait d'un pantalon toujours trop court et d'une veste dont les manches me laissaient les poignets à découvert, détails qui ne m'avaient jamais préoccupé. Mes cheveux entremêlaient à la diable leurs boucles blondes ; mes souliers avaient des clous. Le sixième jour après le retour de Léonie, j'apparus sous le berceau avec une raie irréprochable, des brodequins admirablement lacés et cirés, très à l'aise dans un pantalon à dessous de pieds et dans une redingote à brandebourgs, la grande mode d'alors. C'étaient mes habits des dimanches que je portais et que je devais porter désormais tous les jours, victoire obtenue sur l'esprit d'économie de ma pauvre mère, esprit que j'avais astucieusement fait combattre et vaincre par son orgueil maternel.

Léonie remarqua ma mise et me complimenta sur le bon air que me donnait ma cravate de soie bleue. Je rougis plus fort que de coutume, c'était ma manière assez habituelle de lui répondre. Cette manière, paraît-il, ne manquait pas tout à fait d'éloquence, car mon ancienne camarade la remarqua. Elle m'interrogea sur la cause du trouble que sa

présence me causait, et son doux regard posé sur le mien, elle me demanda si par malheur je la trouvais laide. Je répondis par un *oh! non* si bien accentué, qu'elle rougit un peu à son tour, tandis que ses yeux rayonnaient. Je vis que cela lui était agréable de savoir que je ne la trouvais pas laide, et je m'enhardis jusqu'à lui répéter ce que disaient mon père et ma mère de sa beauté. Elle me demanda si j'étais de leur avis, et je répondis par un *oh! oui* aussi expressif que mon *oh! non.* Elle se retira toute souriante, en me serrant la main, et je restai stupéfait de la hardiesse des propos que je lui avais tenus.

Léonie savait enfin que je la trouvais belle; il ne me restait plus qu'à lui avouer que je l'aimais. Cela peut se dire si vite : je vous aime ! que rien ne me semblait plus facile. Mais de terribles réflexions m'assaillirent. Si elle allait se fâcher, ne plus venir, me dénoncer? Quoi de plus doux, de plus flatteur pour elle que de confier à une femme qu'on l'aime ; néanmoins, qui ne s'est senti cent fois trembler à l'heure de prononcer ces trois petits mots ? qui n'a reculé devant cet aveu ? Ce fut ce qui m'arriva. Bientôt l'action de Prométhée, ravissant le feu du ciel — je continuais à expliquer Eschyle — me

sembla moins audacieuse que je ne l'avais cru jusqu'alors. J'aurais voulu le voir déclarer à Léonie qu'il l'aimait ! jamais il n'eût osé. Je résolus de me montrer plus hardi que lui ; mais pendant une semaine je remis mon aveu au lendemain.

Ce fut encore mon ancienne camarade qui, par un hasard providentiel, me fournit l'occasion que je cherchais. Elle me demanda si, parmi les jeunes personnes qui visitaient ma famille, j'en connaissais qui fussent plus jolies qu'elle. Je répondis si vite et si énergiquement *non!* qu'elle se mit à rire. Elle me demanda laquelle de ces demoiselles j'aimais le plus. Je cachai mon visage de mes mains, et je murmurai : vous.

Je l'avais prononcé bien bas, ce *vous* audacieux, et cependant Léonie le comprit. Mes mains restaient clouées sur mon visage, j'entendais les mouches bourdonner, les feuilles s'agiter, Léonie respirer. Des larmes coulaient entre mes doigts, je me considérais comme un homme perdu, lorsqu'une petite main se posa sur mon épaule :

— Ne pleurez pas, monsieur Alfred, me dit Léonie de sa voix caressante ; moi aussi je vous aime bien.

Je ne savais pas qu'après un tel aveu je devais tomber à ses pieds, baiser ses mains, lui raconter

mes souffrances, la remercier. Non, foudroyé par le bonheur après l'avoir été par la crainte, je continuais à pleurer.

— Allons, allons, me dit-elle, calmez-vous. Il faut que personne ne se doute que nous nous aimons. A demain !

J'entendis le sable crier sous ses pieds, je la regardai s'éloigner. O la belle soirée ! et que j'étais heureux ! Je l'aimais et elle m'aimait ! Pour être au comble de la félicité, il ne nous restait plus qu'à mourir comme Pyrame, comme Virginie, comme Thisbé, comme Paul, à la première bonne occasion.

La vie de Léonie était laborieuse ; elle travaillait tout le jour près de sa fenêtre, et ne paraissait au jardin que vers six heures du soir. Depuis son retour, Dugué et Damilon, surtout ce dernier, qui avait son temps libre, venaient à tour de rôle me rendre visite sous mon berceau. Mes deux anciens amis semblaient avoir soudain oublié la distance d'âge qui les avait éloignés de moi. Ils me parlaient de Léonie, m'offraient avec empressement leurs lumières pour mes thèmes et mes versions, et je constatai que leurs regards, comme les miens, ne perdaient pas de vue la petite fenêtre. Ils remarquèrent sans doute que j'aimais à parler de Léonie,

car ils m'interrogèrent sans relâche sur ce qu'elle disait. Une ou deux fois, ils arrivèrent sous le berceau à l'heure où elle s'y trouvait; la voix de Mme Lecerf rappela aussitôt sa fille, qui ne revint plus lorsqu'ils étaient là. J'en conclus que Léonie voulait ne rendre visite qu'à moi seul; j'y vis une preuve de la sincérité de son amour, et je lui en sus gré.

Les jours de bonheur ont une telle uniformité, qu'ils ne peuvent ni ne doivent se raconter, ils sont insipides pour tout autre que pour l'heureux. Pendant près d'un mois, je causai chaque soir avec Léonie du beau ou du mauvais temps qu'il faisait, n'ayant d'autre désir que de toucher sa main et de trouver une occasion de mourir pour elle. La voir, lui parler, l'entendre, suffisait aux besoins de mon cœur; je ne croyais pas qu'on pût désirer d'autre félicité, ni qu'il en existât de plus complète. Quant à Damilon, j'avais en lui le plus obligeant des amis, et c'était grâce à son aide que mes devoirs se trouvaient à peu près bâclés. Un jour, il déclara reconnaître en moi quelque chose de singulier; j'avais, disait-il, les apparences d'un homme aimé. Cette déclaration me troubla, m'inquiéta. Quoi! cela se voyait! Si mon père... Damilon me pressa; il me prouva, les tragédies de Racine en main, qu'un

amoureux ne saurait se passer de confident. Il devint le mien, me suggéra des questions et des réponses pour Léonie, et se montra ainsi mon véritable ami. Hélas! encore une fois, je n'avais pas tout l'esprit que ma mère me croyait.

Damilon me demanda un soir à lire les lettres que j'écrivais à Léonie ; il pouvait, à ce sujet, me donner d'aussi bons conseils que pour mes devoirs. Je lui avouai, avec un terrible embarras, que je n'avais jamais écrit. Il en parut consterné et m'engagea à réparer au plus vite le temps perdu. Le lendemain, je lui soumis le brouillon d'une épître qu'il trouva détestable ; il m'offrit aussitôt de me fabriquer un modèle ; c'était devancer mon désir.

O la magnifique lettre que j'eus à copier! Le mot flamme y occupait le premier rang. J'y comparais les yeux de Léonie à des diamants, ses cheveux à du jais, sa bouche à une rose, ses dents à de l'ivoire. Ce Damilon était poète, et je trouvais sa prose digne de la plume de Chateaubriand. Le soir même, je glissai la galante épître dans la main de Léonie, qui ne parut pas surprise de mon action. Le lendemain, elle me glissa à son tour un billet dont je pris connaissance avec mon confident. Nous ripostâmes, et un commerce de billets s'établit. Il

y avait nombre de choses que je ne comprenais pas très bien dans les modèles que me dictait mon ami, mais il m'assurait que c'étaient là des « formules » que j'apprendrais avec le temps. Dans ces modèles, je querellais Léonie, je l'accablais de reproches que sa conduite avec moi ne méritait en aucune façon. Elle répondait néanmoins en se justifiant, et cela me paraissait drôle. Au fond, mon confident avait raison ; je ne connaissais pas les formules.

La beauté de Léonie, il importe de le dire, faisait grand bruit dans le quartier Notre-Dame et même dans le quartier Saint-Louis. Par une singulière coïncidence, une semaine après le retour de la jeune fille le magasin de M. Lecerf prit soudain une importance extraordinaire — le commerce allait enfin. Il y eut une constante affluence d'officiers et d'hommes de tout âge dans l'horlogerie. Un vent malsain semblait avoir soufflé sur les montres versaillaises et détraqué leurs ressorts. Le soir, alors que Léonie s'établissait dans la boutique, près de sa mère, une véritable procession de gens défilait dans la rue. Peu à peu, la jeune fille s'installa au comptoir dès l'après-midi, et la petite fenêtre me parut en deuil.

Je remarquai bientôt que les personnes qui visi-

taient ma mère s'entretenaient volontiers de Léonie, et je saisissais des lambeaux de phrase qui m'indignaient. On parlait de la coquetterie de la jeune fille, *fine* comme une Parisienne, disait-on, et l'on blâmait la conduite de M. Lecerf, qui se servait d'elle comme d'un appât, ce qui pourrait lui coûter cher. J'aurais pu imposer silence d'un seul mot à ces calomnies ; mais ce mot, je n'osais le prononcer.

Un soir, Damilon me remit une lettre si longue, que je jugeai à propos de me lever matin, afin de pouvoir la copier tout entière pour l'heure voulue. Dès l'aurore, je m'établis donc sous le berceau. Je contemplai d'abord la fenêtre de ma bien-aimée, avec son cadre de capucines autour desquelles voltigeaient de matineux papillons, les ailes encore humides de rosée. Tout dormait dans la maison ; nul autre bruit que des gazouillements d'oiseaux. Je commençais à peine à copier le mot « perfide », lorsqu'un tic tac me fit lever les yeux, puis les ouvrir démesurément. Dugué, dissimulé derrière un arbre, lançait de petits cailloux contre les vitres de Léonie, que je vis soudain paraître. Elle échangea un regard d'intelligence avec le fils de l'huissier, ouvrit la fenêtre avec des précautions infinies, et une ficelle, tenue par sa main, descendit bientôt

jusqu'aux pavés. Dugué attacha une lettre à la ficelle, qui remonta. Avant de fermer la fenêtre, Léonie, posant ses doigts sur sa bouche, envoya une série de baisers qui n'arrivèrent pas jusqu'au sycomore contre lequel je m'appuyais, car Dugué les recueillit au passage. Je me montrai, Léonie disparut, et Dugué s'avança vers moi les poings fermés, menaçant.

— Si tu as le malheur de raconter à qui que ce soit ce que tu viens de voir, me dit-il d'un ton tragique, je t'assomme.

Dugué était grand, robuste, et je savais de longue date combien il poussait fort. Néanmoins, en proie à la douleur, à la jalousie, considérant l'heure de mourir venue, j'allais me précipiter sur lui lorsque mon père se montra.

— Je t'assomme! répéta Dugué d'une voix sourde en s'éloignant.

Je reçus les félicitations de mon père, heureux de me voir de si bonne heure au travail, éloge qui me rendit honteux. A peine seul sous le berceau, je pleurai avec amertume. Je n'en voulais pas à Léonie de la lettre qu'elle venait de recevoir, je lui en voulais des baisers prodigués. Elle arriva soudain, un peu troublée. Elle me raconta rapidement

que Dugué avait deviné notre secret; qu'elle feignait de l'aimer pour l'empêcher de nous dénoncer; je devais comprendre qu'elle le détestait, puisque c'était moi qu'elle aimait. Elle appuya son dire d'un baiser, et je la crus. Elle me promit de m'embrasser encore si je lui jurais de ne pas raconter à Damilon l'histoire de la ficelle. Sa mère l'appela; elle dut s'éloigner avant d'avoir reçu mon serment, et je m'en réjouis.

J'aurais cru manquer à mes devoirs envers mon confident attitré en lui cachant la vérité; aussi, ce jour-là, trouvai-je qu'il tardait bien à venir.

Il arriva enfin, et j'eus un moment de perplexité. Je craignais qu'il ne traitât mon récit et mes plaintes d'enfantillage, ce qu'il faisait souvent. Je me trompais ; dès les premiers mots de ma confidence il se leva, s'agita, menaça la petite fenêtre du poing, traita Léonie de parjure, d'ingrate, et déclara qu'il se chargeait de régler cette affaire avec Dugué. Effrayé de la façon tragique dont mon ami épousait ma cause — il parlait de se battre au sabre, au pistolet ou à l'épée avec le fils de l'huissier — je tentai de le calmer. Il ne voulut rien entendre, répétant à satiété que cette affaire ne regardait que lui, ce qui me parut un peu excessif.

A l'heure à laquelle je rentrais du collège, je trouvai la maison en émoi. Dugué et Damilon, tenus l'un par mon père, l'autre par l'horloger, se débattaient, se menaçaient, s'injuriaient, le visage en sang. Epouvanté, je me précipitai vers mon confident, cherchant du regard l'épée, le pistolet, le sabre dont il avait dû se servir, touché jusqu'aux larmes de son courage, de son dévouement, de son amitié.

Les parents des deux antagonistes arrivèrent ; on les emmena.

— Pour moi, c'est pour moi que tu saignes, dis-je à voix basse à Damilon en me pressant contre lui.

Il me repoussa et m'appela imbécile, tant la colère l'aveuglait Je me retirai sous mon berceau, en proie à mille réflexions. Je songeais à me mesurer à mon tour avec Dugué, car l'honneur m'obligeait à venger Damilon. A l'heure où je m'attendais à voir Léonie me rejoindre éplorée, pour me conjurer de mourir avec elle plutôt que de me battre, je fus indigné de ne la voir se montrer ni à la petite fenêtre ni à celle du rez-de-chaussée.

Le soir, j'entendis avec douleur mon père déclarer que cette « coquette précoce » irait loin : il parlait

de Léonie. Aux propos tenus par Damilon et Dugué, il avait compris, disait-il, que non seulement ces deux « gamins », mais nombre de jeunes gens de la ville, avaient la tête troublée par les œillades de ma bien-aimée, qui se moquait d'eux. Je n'osai protester, et ce dernier trait me consola un peu. Je n'étais qu'à demi fâché que Léonie se moquât de Dugué et de tout le monde, pour moi et à cause de moi.

Cependant la nuit qui suivit cette terrible journée fut pour moi sans sommeil. Je sentais le besoin de revoir Damilon et Léonie. D'autre part, ma future rencontre avec Dugué, qui poussait encore plus fort qu'autrefois, ainsi que me l'avait prouvé l'état du nez de mon confident, ne laissait pas de me préoccuper. Dans l'après-midi, j'appris que Damilon voyageait vers Rambouillet et que Dugué venait de partir pour Paris. Quant à Léonie, cause du scandale qui avait troublé la maison, elle devait vivre consignée dans l'arrière-boutique de l'horlogerie.

Je fus atterré. Dugué, Damilon exilés à cause de moi, et Léonie condamnée à la reclusion, toujours à cause de moi! Je me fis l'effet d'un profond criminel, et je compris que je devais à tout prix délivrer Léonie. Comment agir? Je songeai à me jeter aux

pieds de Mme Lecerf, à lui avouer mon amour pour son innocente enfant, à lui déclarer que j'étais prêt à réparer mes torts, à l'épouser. Si ma demande ne produisait aucun résultat, j'aviserais au moyen d'enlever Léonie. Je possédais, dans la petite bourse que me gardait ma mère, une somme d'au moins cent vingt francs en or ; il n'en fallait pas tant pour gagner les déserts de l'Amérique, où Léonie serait si heureuse de vivre, moi étant là.

Mais comment me rapprocher de Léonie, comment me concerter avec elle ? Je perdis des jours précieux à chercher un moyen de l'entretenir. On cessa tout à coup de la voir, et, dans le quartier, le bruit courut qu'un officier venait de l'enlever. Un fait palpable, c'est que M. et Mme Lecerf se tinrent renfermés chez eux, se montrant à peine. La boutique, un instant si bien achalandée, retomba dans son ancienne solitude. Pour moi, ces changements cachaient un horrible mystère, et je ne doutais pas que l'infortunée Léonie, ensevelie dans un cachot, n'expiât dans les ténèbres l'invincible amour qu'elle ressentait pour ma personne. Cette conviction s'implanta si bien dans mon esprit, que je descendais souvent dans les caves pour appeler Léonie, pour écouter si ses gémissements ne parviendraient pas

à mon oreille. Je tombai malade d'inquiétude, de remords, de douleur ; je l'aimais tant !

La vérité vraie, nue, cruelle, je ne la sus pertinemment que trois mois plus tard, quand Damilon, réconcilié avec Dugué, me raconta que, sauf un capitaine d'artillerie, tous les soupirants de Léonie, nous compris, n'avaient été que des dupes.

Ainsi une femme, une de ces créatures célestes, un de ces anges pour lesquels j'avais une admiration si profonde que j'osais à peine les regarder autrement qu'à la dérobée, s'était jouée de ma candeur, de ma loyauté, de mon amour si sincère, si profond, si respectueux. En dépit de l'évidence, je ne pouvais croire à tant de perfidie. Hélas ! Célimène est immortelle, et nous débutons tous par l'aimer. Trois fois heureux ceux que l'expérience éclaire de bonne heure, et qui sont assez forts pour ne l'aimer qu'une fois !

... M. Joubert se tut. Nous avions écouté avec intérêt sa simple histoire, moi surtout que Célimène a fait souffrir. Et vous, lecteur ?

POURQUOI JE SUIS RESTÉ GARÇON

POURQUOI JE SUIS RESTÉ GARÇON

I

J'ai connu de plus célèbres économistes que M. Delmas, non de plus savants. Lorsque le hasard me le donna pour compagnon de cabine à bord de la goëlette qui, de Saint-Thomas, allait me conduire à Curaçao, il étudiait depuis trois ans, pour le compte du ministère du commerce, le sol, le climat, les productions des Antilles, et il calculait que dix-huit mois lui seraient encore nécessaires pour compléter les matériaux du mémoire qu'il rédigeait. Ce mémoire, qui répondait à toutes les questions sociales, économiques et politiques à la mode de nos jours, se composait déjà de trois mille sept cent trente-cinq feuillets. Or, étant donnée la fine écriture de leur rédacteur, ces nombreux feuillets représentaient la valeur de huit volumes in-8°. M. Delmas ne se faisait pas d'illusions ; il déclarait lui-même que, vu leur règne éphémère, une série de douze ministres trouveraient à peine le temps de prendre

connaissance de son travail, qui n'aurait sans doute d'autre résultat que de grossir les archives de la rue Saint-Dominique.

M. Delmas devait avoir de beaucoup dépassé la soixantaine. C'était un petit homme sec, chauve, pourvu d'un grand nez, d'une grande bouche, de deux petits yeux ardents, et plus que négligé dans sa toilette. Sauf les pieds et les cornes, il avait tout l'extérieur d'un satyre, et même l'intérieur. Aussitôt qu'il cessait de parler des choses de son métier, les propos de l'économiste devenaient d'un tel cynisme, que je me hâtais de le fuir. Par malheur, sa conduite privée répondait à ses propos, et partout il se montrait passionné pour le « beau sexe », locution qui, dans sa bouche, remplaçait invariablement le mot *femme*. La vérité, c'est que les maritornes autour desquelles je le voyais rôder ne méritaient que peu ou point d'être rangées parmi le « beau sexe ». Je me hasardais parfois à le faire remarquer à M. Delmas, avec l'espoir de l'amener à rougir de son travers.

— Les gens de mince appétit, mon cher Jacques, me répondait-il sentencieusement, ne trouvent jamais de plats à leur goût.

Ce n'était pas son cas. Et pourtant il se montrait

sentimental à certaines heures, quand sa fantaisie ou le hasard l'amenait à me parler de sa chère Nini, sa femme.

M. Delmas, avec une délicatesse qui contrastait avec son humeur plus que gauloise, ne m'entretint jamais des qualités physiques de sa Nini. Mais il me suffisait de connaître l'homme pour deviner quelle compagne avait pu l'accepter pour maître. Je me représentais donc Mme Delmas comme une bonne grosse maman dont l'âge et les charmes négatifs pouvaient sinon excuser, du moins expliquer les écarts de son mari. Je la voyais, en imagination, se consolant de son veuvage forcé par une fréquentation assidue des églises, et par les soins quasi maternels dont elle devait accabler un énorme matou.

Après un séjour de trois mois à Curaçao, dont j'étudiai le sol et les productions avec l'économiste, nous nous rendîmes dans l'île de Cuba, que mon compagnon voulait explorer et où je devais m'embarquer pour l'Europe. Ma société plaisait beaucoup à M. Delmas, non que je partageasse le moins du monde ses instincts, — j'ai toujours eu horreur de la vulgarité, — mais je comprenais ses travaux. Il essaya de me décider à parcourir avec lui la grande île espagnole ; je la connaissais déjà d'une extré-

mité à l'autre ; ses instances furent donc vaines. Un beau matin, il me conduisit à bord du paquebot qui devait me rapatrier, en me recommandant pour la dixième fois la petite caisse de confitures de goyaves que j'étais chargé de remettre à Mme Delmas dès mon arrivée à Paris.

Le steamer chauffait, les dernières manœuvres du départ s'exécutaient. Prêt à descendre dans le canot qui attendait pour le ramener à terre, M. Delmas me parla de nouveau de sa chère Nini.

— Racontez-lui mes travaux, ma vie d'aventures, me dit-il ; expliquez-lui que je dors rarement sur un lit de roses, et que j'élève un monument qui me conduira droit sous la coupole de l'Institut. Surtout, ajouta-t-il avec un peu d'embarras, pas un mot de mon admiration pour le beau sexe. Si je vous envoie vers Mme Delmas, vous le comprendrez en la voyant, c'est que je vous tiens à tous égards pour un parfait galant homme.

Je remerciai un peu malicieusement M. Delmas de sa confiance, et je l'assurai de ma discrétion absolue. Le steamer se mit en marche ; bientôt je perdis de vue l'économiste, puis la terre, et j'oubliai l'Amérique pour ne plus songer qu'à l'Europe.

La vie de bord est assez insipide pour un passager. Jeté hors du milieu dans lequel on est accoutumé à vivre, condamné à une oisiveté forcée, agacé par le balancement perpétuel du navire, obligé de subir l'incessant contact de sots plus ou moins mal élevés, un passager perd certainement alors de son amabilité acquise ou native. Les deux ou trois premiers jours d'une traversée, on s'observe, on s'étudie, sans l'ombre d'indulgence. Les sympathies, les antipathies surtout ne tardent guère à se dessiner, et des haines féroces éclatent. Si, par une bonne fortune qui se présente quelquefois, une jolie femme se trouve à bord, la monotonie qui résulte de la contemplation perpétuelle du ciel et de l'eau s'atténue considérablement. Les voyageurs se divisent alors en deux camps qui deviennent vite irréconciliables. D'un côté le groupe des soupirants, de l'autre les gens que leur âge, leur humeur, leur condition ou la présence de leur propre femme obligent à se tenir à distance, et qui se vengent en médisant. Le métier de jolie femme, si périlleux à terre au point de vue de la réputation, est mortel sur l'Océan.

Un mois environ après avoir dit adieu à M. Delmas, je m'arrêtais devant la demeure de Nini, portant la

petite caisse que j'étais chargé de lui remettre. Nini demeurait rue de Vaugirard, en plein quartier de couvents, ce qui me confirma dans l'idéal que je m'étais forgé de sa personne. Je lui avais, aussitôt débarqué, expédié ma lettre d'introduction, en la priant de me signaler le jour et l'heure où il me serait permis de lui remettre ses confitures. Un billet, dont le papier parfumé et l'élégante écriture me surprirent, me fit savoir, deux jours plus tard, que Mme Delmas habitait la campagne, mais qu'elle venait chaque lundi s'établir pour quelques heures dans son appartement de Paris, où elle espérait me voir le lundi suivant.

Sur l'indication d'une concierge, je montai au premier étage d'une grande vieille maison située entre cour et jardin. Une femme de chambre accourut à mon coup de sonnette. Je déposai ma caisse de confitures dans l'antichambre ; puis, traversant un vaste salon aux meubles couverts de housses, je pénétrai dans un salon plus petit, sorte de cabinet de travail féminin dont les fenêtres ouvraient sur un jardin. Là, mon introductrice me pria, au nom de sa maîtresse, de vouloir bien patienter durant quelques minutes. Si madame ne paraissait pas sur l'heure, c'est qu'elle voulait congédier deux visiteuses afin

de pouvoir causer avec moi de Monsieur, sans importuns.

Le grand salon aux persiennes closes, aux meubles habillés de coutil rayé que je venais de traverser, m'avait paru froid, morne, comme toute pièce inhabitée. En revanche, le cabinet dans lequel j'attendais était gai, coquet, vivant, et je l'examinai avec d'autant plus de surprise que cette jolie cage me semblait en complet désaccord avec l'oiseau sexagénaire qui devait l'habiter. Sur les murs, tapissés d'une étoffe de couleur mauve, rayonnaient des peintures, des aquarelles, des dessins de maîtres; sur une table, recouverte d'un tapis de Perse, se coudoyaient des coffrets de laque et d'ivoire, des bibelots de toutes les provenances, dominés par un bouquet de roses printanières émergeant d'un cornet de cristal.

Au-dessus d'une bibliothèque d'un pur style Louis XV, comme l'ameublement qui m'entourait, j'admirai longtemps un magnifique pastel représentant une jeune femme en toilette moderne de bal. L'abondance des cheveux, l'impression rêveuse du regard, la finesse spirituelle de la bouche, la courbe idéale des épaules, composaient un ensemble si parfait, que ce devait être là un portrait de fan-

taisie, un rêve de peintre. Je m'approchai de la cheminée pour admirer deux beaux vases de Sèvres, et mes regards s'arrêtèrent sur une miniature de M. Delmas, très ressemblante, puis sur celle d'une jeune fille aux cheveux châtain clair, aux yeux noirs, à la taille frêle. Il me suffit d'un coup d'œil pour reconnaître que le pastel et la miniature reproduisaient les traits d'un même modèle, pris à quelques années de distance, car la jeune fille ressemblait à la jeune femme comme la rose à peine entr'ouverte ressemble à la rose en plein épanouissement. Dans le pastel, la jeune fille de la miniature, devenue femme, montrait un regard plus ferme, une bouche plus expressive, des épaules et une poitrine plus arrondies. Une porte s'ouvrit soudain, et l'original du pastel, vivant et plus gracieux encore que son image, parut devant moi.

— La fille de M. Delmas, pensai-je aussitôt. Pourquoi donc ne m'a-t-il jamais parlé d'elle ?

La belle jeune femme, très simplement vêtue et coiffée, bien qu'avec un goût irréprochable, s'avança vers moi.

— Vous m'excusez, je l'espère, de vous avoir fait attendre, monsieur, me dit-elle d'une voix au timbre doux et sympathique ; mais je désirais vous

recevoir seul. Vous avez donc récemment quitté mon oncle ?

Je me sentais un peu troublé. J'étais préparé à voir « maman Delmas », et non sa jeune et jolie nièce, dont la grâce m'expliquait enfin l'apparence coquette du cabinet que je venais d'étudier. Cependant, je ne savais trop si je me trouvais en présence d'une jeune fille ou d'une jeune femme devant cette radieuse personne à la peau veloutée, aux lèvres rouges, aux yeux brillants. Les boutons de diamant que je remarquai à l'extrémité de ses oreilles roses répondirent vite à mon doute. Je déclarai enfin avoir laissé M. Delmas en bonne santé, travaillant avec ardeur au mémoire qui devait lui ouvrir les portes de l'Institut, et hâtant de ses vœux l'époque de son retour. Je terminai en demandant à la jeune femme des nouvelles de sa tante.

— Ma tante ? répéta-t-elle d'un air surpris. Je n'ai pas de tante.

— Me suis-je par hasard trompé ? dis-je en me levant avec précipitation. Ne suis-je pas chez Mme Delmas ?

— Si certes, monsieur.

— Et vous n'avez pas de tante ?

La jeune femme me regardait avec étonnement

Tout à coup elle sourit en me montrant une double rangée d'adorables dents.

— Est-il possible, s'écria-t-elle, que mon oncle ne vous ait pas appris… ?

Elle s'interrompit pour reprendre d'un ton sérieux :

— Je suis madame Delmas, monsieur ; j'ai épousé le frère de ma mère, c'est donc moi qui suis ma tante.

Cette déclaration acheva de me troubler. Je savais d'avance ce que je voulais, ce que je pouvais dire à la « grosse maman » que mon imagination avait jusqu'alors prêtée pour épouse à M. Delmas, et voilà que je me trouvais en face d'une très jeune et très jolie femme qui me déclarait être sa propre tante. Je comprenais mal. Mon embarras n'échappa pas à mon interlocutrice ; tout en manifestant sa surprise que M. Delmas ne m'eût pas mieux renseigné, elle me raconta brièvement que, restée de bonne heure orpheline, son oncle, devenu son tuteur, l'avait fait élever dans un couvent. Elle était sortie de ce couvent à dix-sept ans, pour devenir aussitôt la femme de celui que, par habitude, elle n'appelait jamais autrement que « mon oncle ». Elle me croyait instruit de ces détails, et s'excusa

du quiproquo que ses paroles avaient fait naître.

Je passai une heure auprès de Mme Delmas, séduit par la grâce de son langage autant que par sa beauté toute parisienne. Je l'amusai en lui dépeignant l'idéal que je m'étais forgé de sa personne et dont j'accusais l'incompréhensible réserve de son oncle. Durant cet entretien, il fut un peu question de M. Delmas et beaucoup de mes propres voyages. Il me fallut un effort pour rompre le charme qui me clouait en face de la jeune femme, et prendre congé d'elle. Elle voulut bien me rappeler alors que le lundi était son jour officiel.

— Depuis le départ de mon oncle, dit-elle avec un léger embarras, je vis l'été chez une de mes parentes qui habite à vingt lieues de Paris. Je ne parais donc ici que tous les huit jours, pour ne pas rompre avec un petit nombre d'amis auxquels je tiens. L'envoyé de mon oncle, monsieur, ai-je besoin de vous l'affirmer? sera toujours le bienvenu chez lui.

Je remerciai et je sortis.

A peine dehors, je fus heureux, je l'avoue, de voir ouvert devant moi le jardin du Luxembourg. Je sentais le besoin d'être seul, dans un lieu calme, pour réfléchir et mettre un peu d'ordre dans mes idées, que venaient de bouleverser tant de décou-

vertes inattendues. Nombre de fois M. Delmas m'avait parlé de l'insuffisance des ressources que lui allouait le ministère ; je le croyais peu fortuné, et l'appartement conservé par sa femme révélait plus que de l'aisance. Comment se faisait-il qu'à son âge, riche, possesseur d'une femme aussi séduisante, l'économiste s'amusât à courir le monde ? Pas un mot, dans mes conversations avec lui, dans celle que je venais d'avoir avec sa nièce, ne me permettait de supposer qu'un dissentiment quelconque les séparât. D'autre part, pourquoi l'économiste ne m'avait-il jamais parlé de la parenté qui existait entre lui et Mme Delmas ? D'où venait son silence sur la beauté, la jeunesse, la grâce de celle qui portait son nom ? La fortune appartenait-elle à Mme Delmas ? Etait-ce par un calcul doublement déplorable qu'il avait lié au sien le sort d'une enfant de dix-sept ans, et rougissait-il aujourd'hui de son action ? Je me souvenais de ses dernières paroles : « Quand vous verrez Mme Delmas, vous comprendrez que, si je vous envoie vers elle, c'est que je vous tiens pour un galant homme. »

Sa confiance était méritée ; pour rien au monde je n'aurais parlé de ses fredaines. Mais combien la charmante jeune femme me semblait digne d'inté-

rêt ! Que faisait-elle de sa beauté, de sa jeunesse, de ses désirs, ces trésors que l'âge nous ravit alors même que nous ne les avons pas dépensés ?

Mai allait naître, les lilas parfumaient l'air de leur suave odeur de printemps. Je m'attardai à regarder le soleil couchant allonger sur le sol l'ombre encore peu épaisse des marronniers, à suivre le vol silencieux des hirondelles, à écouter les caquets des bruyants moineaux, à voir la brise agiter les feuilles encore molles. Une belle personne passa devant moi ; je la comparai aussitôt à la nièce de M. Delmas, dont l'image me poursuivait. Le résultat de mon parallèle fut tout à l'avantage de la nièce de l'économiste, car je conclus qu'elle était incomparable, ni plus ni moins que l'immortelle Dulcinée. Je me levai brusquement du siège de pierre sur lequel je venais de faire cette merveilleuse découverte, et je me hâtai de gagner le centre de Paris.

II

Le lundi suivant, après m'être promis de résister au violent désir qui me tourmentait de revoir au plus vite la nièce de M. Delmas, je sonnais vers trois heures à la porte de son appartement, entraîné

par cette influence qui pousse vers toute jolie femme un célibataire de trente ans. Durant la semaine qui venait de s'écouler avec une lenteur que je tenais pour surnaturelle, mon esprit avait cent fois refait le voyage de la Guadeloupe à Curaçao, de Curaçao à la Havane, de la Havane à la rue de Vaugirard. Ma mémoire, avec une fidélité qui me surprenait, m'avait retracé un à un les écarts de conduite de M. Delmas, et je ne riais plus de ces vulgaires aventures, maintenant que j'en connaissais la charmante victime.

Charmante ! cette qualification me semblait bien insuffisante pour la personne à qui je l'appliquais. Même sous les tropiques, où brillent tant de regards de feu, je ne me souvenais pas d'en avoir vu d'aussi brillants, d'aussi expressifs, que ceux de Mme Delmas. La grâce créole, composée de mollesse, de langueur, de suprême indolence, me paraissait fade comparée à celle de la vive et sémillante Parisienne que j'admirais. Que d'esprit dans ses yeux noirs ! que d'harmonie dans sa voix, dans ses traits, dans son sourire ! Elle ne se plaignait pas de sa situation de femme abandonnée ; mais comme elle devait en souffrir ! Son oncle, — je me plaisais à ne plus le qualifier autrement, — me semblait

un être abominable que je commençais à détester.

De même que lors de ma première visite, je fus introduit dans le petit salon, où je trouvai la nièce de M. Delmas en compagnie de trois vieilles dames. La jeune femme me présenta à ses respectables amies, et je fus longuement interrogé sur l'économiste. Les visiteuses se retirèrent, et je m'applaudis d'être venu en voyant mon hôtesse s'établir près d'une table à ouvrage couverte de soies multicolores, puis préparer un des écheveaux pour travailler, afin de me démontrer, dit-elle gracieusement, qu'elle me traitait en ami.

Je lui parlai d'abord des travaux passés et futurs de M. Delmas ; puis, bien que j'eusse à peine eu le temps de reprendre langue dans le monde parisien, je causai de la pièce nouvelle et de l'événement du jour. Elle ne me suivit pas sur ce terrain.

— Je vis si retirée, dit-elle avec mélancolie, que je ne sais plus rien du monde.

— Est-ce par goût ? demandai-je.

— Non, répliqua-t-elle en levant vers moi ses regards brillants, j'adore au contraire la vie mondaine. Par malheur, l'absence de mon oncle fait de moi une veuve au deuil permanent ; je me résigne.

Désireux de trouver un sujet de conversation qui pût plaire à mon hôtesse, je vantai le charme des champs. Elle me déclara aimer beaucoup la campagne des villes d'eaux, nullement les autres.

— Et cependant vous fuyez Paris, dis-je.

— C'est-à-dire que je fuis les tentations.

Elle s'anima, me confia qu'elle adorait les chevaux, la toilette, le bal, les promenades au bois. Les premières années de son mariage lui avaient donné ce luxe et ses enivrements ; mais le départ de son oncle l'avait brusquement arrachée du monde, et elle le regrettait. En somme, je me trouvais en face d'une Parisienne pur sang, devenue ermite par convenance.

Ces confidences eurent pour résultat de rendre la nièce de M. Delmas encore plus intéressante pour moi. Sa beauté, sa jeunesse, — elle venait d'atteindre sa vingt-deuxième année, — justifiaient amplement ses goûts. Possédant tous les dons qui devaient lui permettre d'être reine dans la vie qu'elle aimait, elle se voyait condamnée à vivre seule, recluse, alors que son oncle... Je n'avais pas assez d'admiration pour une si rare et si forte vertu.

Ma visite se prolongea beaucoup plus que ne le voulait l'étiquette ; j'en demandai pardon à la jeune

femme, l'accusant d'être la coupable, puisqu'elle faisait oublier les heures. Elle daigna sourire de ce compliment banal, me donna une poignée de main à l'anglaise, et je remarquai avec une joie profonde qu'elle me disait à lundi, et non pas simplement au revoir. Aussitôt dans la rue, je me dirigeai vers les marronniers du Luxembourg, pris de nouveau de l'impérieux besoin de réfléchir.

Durant les deux années que je venais d'employer à parcourir l'Amérique, j'avais eu l'occasion d'admirer la beauté féminine sous nombre de ses aspects les plus séduisants. La blancheur nacrée des New-Yorkaises, la chaude pâleur des créoles de la Nouvelle-Orléans, les yeux de gazelle des Havanaises, m'avaient troublé à tour de rôle. Par bonheur, un incendie s'éteint faute d'aliment, et des départs précipités avaient toujours refroidi mon cœur au moment où il commençait à s'enflammer. En cet instant il battait libre, en quête d'un idéal auquel je prêtais de si rares perfections, que je croyais impossible de jamais le rencontrer. Ma seconde visite à la nièce de M. Delmas me convainquit que mon idéal existait et que la jeune veuve était encore plus adorable que je ne l'avais cru. Son goût pour le monde, si simplement avoué, et qui eût dû effrayer mon

esprit sentimental, amoureux de clairs de lune, de promenades solitaires, de la vie à deux, au fond d'un désert s'il était possible, ne me causa aucun effroi, au contraire. Je trouvai toutes naturelles les aspirations mondaines d'une jeune femme qui ne pouvait ignorer la puissance fascinatrice de sa beauté. Quel fonds de sens moral, de vertu, devait posséder une personne assez franche pour avouer son goût pour le plaisir, assez forte pour le dompter, pour ne parler de ce sacrifice héroïque que sur un ton d'aimable regret ! A n'en pas douter, une pareille femme, aux prises avec un amour vrai, réclamerait elle-même le désert et les promenades sous le ciel étoilé.

Le raisonnement à l'aide duquel je me convainquis que les aspirations mondaines de la nièce de M. Delmas prouvaient un fonds de sentimentalité, révélait dans mon cœur un commencement d'incendie dont je ne m'aperçus pas. Je ne m'aperçus pas davantage qu'après avoir de tout temps manifesté une prédilection pour les femmes blondes, c'était une brune que je déclarais incomparable. Du reste, je ne songeais guère à aimer. L'honneur, la probité, le devoir, me défendaient de lever les yeux sur la jolie veuve par absence ; l'image de son oncle se dres-

sait entre elle et moi ; c'était là un obstacle infranchissable. Au milieu de mes écarts de jeunesse, mon horreur du mensonge m'a toujours fait envisager une femme en puissance de mari comme un fruit défendu qu'un honnête homme ne doit jamais regarder qu'à distance, pour échapper à toute tentation d'y porter la dent. Néanmoins, il y avait ici matière à distinction. La nièce de M. Delmas devait être considérée comme une veuve, et rien de plus licite que d'aimer une veuve. A moins de scrupules exagérés, je pouvais donc m'abandonner au sentiment sympathique et respectueux que m'inspirait la jeune femme, qui d'ailleurs ne songeait guère à moi. Les sophismes auxquels mon esprit faisait appel pour se convaincre qu'il raisonnait juste donnèrent l'éveil à ma conscience.

— Tu aimes, dit-elle, prends garde.

Je courbai la tête et je me promis de ne retourner rue de Vaugirard que lorsque j'aurais recouvré mon sang-froid, ce qui arriva un mois plus tard.

Je fus cordialement accueilli, et la nièce de M. Delmas me reprocha doucement de l'avoir négligée, oubliée. Je protestai avec chaleur contre ce dernier mot, et j'accusai la jeune femme de chercher un compliment, car elle devait savoir par ex-

périence de quelle impression profonde elle frappait l'esprit de ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Je me tus brusquement, me sentant prêt à sauter par-dessus les barrières que je ne voulais pas franchir. Je me tus, et cependant mon interlocutrice m'écoutait souriante, son regard posé sur le mien, nullement effarouchée. Il est vrai que, si vertueuse qu'elle soit, jamais femme ne s'est fâchée contre l'audacieux qui lui dit qu'elle est belle. De par une convention assez singulière, l'audacieux ne devient criminel qu'à l'heure où il avoue sa passion, bien que ce secret soit depuis longtemps deviné.

Il est certain que ces doux mots : « Je vous aime » se lisaient dans mes yeux et chantaient sur mes lèvres lorsque je parlais à la jeune femme. Mais l'honneur, le devoir, la probité, l'état de mes relations avec la nièce de M. Delmas, me faisaient une loi de ne jamais les prononcer. Cependant, je ne me trompais plus moi-même ; quelques minutes avaient suffi pour me faire oublier un mois de sévères résolutions. En sortant de chez elle, j'allais confier aux marronniers du Luxembourg qu'elle était un ange, que je l'aimais follement. L'incendie éclatait ; hélas ! il devait trouver dans ma jeunesse, dans mes illusions et mon caractère, plus de combustible

qu'il ne lui en fallait pour brûler durant une éternité.

Une fois d'accord avec moi-même sur ce point délicat, à savoir que j'aimais la nièce de M. Delmas, je ne laissai pas que de me raisonner avec sévérité. Je me montrai les abîmes où cette malheureuse passion pouvait me conduire, j'en sondai les terribles profondeurs, mais je ne cessai pas d'aimer pour cela. J'allais souffrir, car je n'admettais pas un seul instant qu'une créature aussi parfaite que Mme Delmas pût jamais me payer de retour. Une seule route à suivre, route pleine d'épines, il est vrai, mais semée de quelques roses. Je me tairais, je cacherais avec soin mes sentiments. L'amour vit de sublimités : c'en serait une que d'adorer en silence la belle jeune femme, de ne jamais troubler sa quiétude par mes soupirs, de lui laisser ignorer mes souffrances, et de lui offrir, à un moment donné, ce dévouement fraternel dont toute âme de femme sent tôt ou tard le besoin.

Je me tins parole, et je ne crus pas, dans mes visites, franchir la limite des plus strictes convenances en félicitant parfois Mme Delmas sur ses toilettes, qui, en dépit de leur simplicité, faisaient tour à tour ressortir la finesse de sa peau, l'éclat de

son teint, la petitesse de son pied, la flexibilité de sa taille. Je ne m'étais pas mépris en lui supposant un fonds de sentimentalité, car je remarquai qu'elle s'intéressait médiocrement aux nouvelles du monde que je lui apportais, tandis qu'elle m'écoutait souriante, avide, visiblement ravie, lorsque je lui parlais de la vanité des plaisirs de salon, du bonheur de vivre à deux, dans un coin discret, oubliant et oubliés. Mes regards, en dépit de mes intentions, en disaient-ils plus que ma bouche dans ces entretiens ? Quelque parole imprudente m'échappa-t-elle, laissant deviner que ce rêve à deux, que je caressais avec tant de délice, je savais avec qui le réaliser ? Toujours est-il que je vis la jeune femme devenir soucieuse, préoccupée, distraite, un peu contrainte, et qu'un lundi, à ma grande stupeur, la concierge m'apprit que Madame venait de partir à l'improviste pour la Touraine, où elle comptait séjourner plusieurs mois.

La douleur aiguë que me causa cette nouvelle me fit mesurer la profondeur de l'affection que je ressentais. Un sentiment de colère, de jalousie mordit mon cœur. Que signifiait ce départ précipité, cette fuite à laquelle pas un seul mot ne m'avait préparé ? Une pareille conduite me semblait une indignité,

une cruauté, une ingratitude. Je me promis de haïr la fugitive, ce qui prouvait simplement combien je l'aimais. Je cherchai l'oubli dans le mouvement, dans les distractions, et, pas plus que ceux qui l'ont cherché avant moi dans de pareilles circonstances, je ne réussis à le trouver.

J'oubliai si peu, qu'à dater de cette heure douloureuse je me rendis trois fois par semaine rue de Vaugirard. La concierge eut beau me déclarer, à chacune de mes visites, en accentuant ses mots comme si elle parlait à un sourd, que Madame serait absente jusqu'à l'automne, je venais régulièrement me faire répéter ces paroles, ne croyant qu'à demi à la réalité de ce départ. Les rigueurs de la jeune femme me semblaient inqualifiables. Si elle avait deviné mon amour, ma réserve lui imposait l'obligation de me traiter avec douceur, avec compassion, non de me désespérer.

A force de retourner rue de Vaugirard et d'assaillir la concierge d'une même série de questions, je ne tardai guère à exaspérer cette brave femme, qui ne me répondit plus qu'avec une impatience mal dissimulée. Par bonheur, elle possédait une petite fille à laquelle j'eus la bonne idée d'apporter un cadeau à chacune de mes visites. L'humeur de

l'irascible gardienne de la maison se transforma aussitôt, et elle soulagea mon cœur d'un poids énorme en m'affirmant que l'absence de Madame était bien réelle. Peu à peu, elle me confia ses impressions sur sa jeune locataire et son oncle. Monsieur pouvait être un savant, comme on le prétendait; mais c'était avant tout un de ces vieux... coureurs comme il y en a tant. Il avait, en dépit des remontrances de ses amis, épousé Madame alors qu'elle était encore une enfant, qu'elle ne savait rien de la vie. Moins de six mois après son mariage, Madame avait trouvé Monsieur en tête-à-tête avec la cuisinière, ce qui n'avait surpris personne, attendu que les hommes en général, sauf le respect qui m'était dû, ne valent pas les quatre fers d'un chien lorsqu'il s'agit de fidélité. La concierge m'affirma que toute autre femme que Madame, elle, par exemple, eût étranglé sur l'heure les deux coupables. Mais, douce, bonne, Madame se résigna. Au bout de deux ans, révoltée par des scandales sans cesse renaissants, elle voulut se séparer. Des amis intervinrent et, pour éviter un procès ignominieux, on força Monsieur à partir pour les pays étrangers; il fallait bien espérer qu'une de ces fièvres noires ou jaunes, comme il y en a tant en Amérique, dé-

barrasserait un beau jour Madame de Monsieur, et permettrait enfin à la pauvre jeune femme de jouir de sa fortune et de se remarier.

Les révélations de la concierge me conduisirent droit au Luxembourg et me firent profondément réfléchir. Cette méditation eut pour résultat de modifier ma façon de voir et plusieurs de mes résolutions. Tout bien pesé, M. Delmas n'était pour moi qu'une simple connaissance ; ni l'honneur, ni la probité, ni le devoir ne me défendaient de me poser en adorateur respectueux de sa nièce. Sans compter la fièvre jaune, ses soixante ans passés, et surtout l'usage déplorable qu'il en faisait, rendaient plus que probable le veuvage à courte échéance de son ex-pupille. Il fallait prendre rang, car la séduisante femme devait être le point de mire de plus d'un soupirant. Je résolus donc, sans franchir les bornes des plus strictes convenances, de laisser deviner à la nièce de M. Delmas le mal dont je souffrais, et de lui offrir, en attendant mieux, cette amitié fraternelle dont je ne pouvais plus douter qu'elle eût besoin. Cette détermination prise, le ciel me parut plus beau, la vie plus supportable, et j'attendis moins fiévreusement le retour de celle qui, quoi qu'il arrivât, devait être ma dernière passion.

L'absence de la nièce de M. Delmas durait depuis deux mois, et je calculais, avec les délicieuses sensations que donne l'attente d'un premier rendez-vous, l'époque probable de son retour. Pour forcer les jours à s'écouler plus rapides, je les employais à visiter les alentours de Paris, me rendant volontiers à Fontainebleau, dont la belle forêt, avec ses grès pittoresques, me rappelait maints paysages des Cordillères. Un soir, vers cinq heures, alors que, las et poussiéreux, je regagnais la gare pour rentrer dîner à Paris, je me croisai avec un jeune homme qui revint aussitôt en arrière et se précipita dans mes bras.

Il y avait cinq ans que je n'avais vu Louis Aubin, mon ami d'enfance et mon camarade d'études, que je croyais en Italie. Quelle embrassade et comme je lui rendis son étreinte ! Les reproches de n'avoir pas écrit se croisèrent, puis ce furent des interrogations pressées. Louis, presque rougissant, m'apprit qu'il était marié depuis dix-huit mois, qu'il vivait encore en pleine lune de miel, laissant croire qu'il habitait l'Italie alors qu'il résidait à Fontainebleau. Il m'avoua ne s'occuper que d'une seule chose : être heureux et rendre heureux. Lorsqu'il sut que le souci de mon dîner me rappelait seul à

Paris, il déclara que je serais ce soir-là son hôte. Je lui montrai ma toilette.

— Ah ! c'est vrai, ma femme, dit-il avec un peu d'embarras. Mais bast, nous sommes à la campagne ; je t'excuserai en racontant l'imprévu de notre rencontre ; au besoin, je déclarerai t'avoir amené de force.

Je cédai.

Nous franchîmes bientôt la porte d'une splendide habitation, et un valet de chambre nous apprit que Madame se promenait dans le jardin. J'époussetai une fois de plus ma cravate et mes habits en approchant d'un berceau de chèvrefeuille, puis je suspendis brusquement ma prosaïque occupation. Du massif de feuillage, portant la longue traîne de sa jupe, d'où débordait un flot de dentelles, venait de sortir une jeune femme qui s'avançait vers nous. J'allais pousser un cri de joie en reconnaissant la nièce de M. Delmas, lorsque Louis me dit, après m'avoir nommé :

— Ma femme !

Je demeurai bouche béante, étourdi, hébété, croyant avoir mal entendu. Mais je vis la jeune femme pâlir, chanceler, puis se couvrir le visage de ses mains. Louis, stupéfait, se précipita vers elle :

elle sanglotait. N'ayant pas à ma disposition la ressource des larmes, je m'éloignai à grands pas.

Je voulais gagner la porte d'entrée, et je suivis une allée qui me conduisit en face d'un mur. Mon cœur battait, je comprenais à peine ce qui venait de m'arriver, j'aurais voulu crier, pleurer. Quoi ! ces trésors de jeunesse, de beauté, de grâce qui m'enivraient, cette femme adorable que je souhaitais si ardemment voir devenir un jour la mienne, à laquelle je rêvais de faire oublier un passé odieux, dont je voulais devenir le frère, elle était la maîtresse du plus ancien de mes amis ! L'ange venait de perdre ses ailes ; l'écolière avait bien profité des leçons de son premier maître, et je maudissais ma naïveté. Je demeurai longtemps immobile devant la muraille que je songeais à escalader ; je n'étais plus maître de moi-même ; la douleur, la colère, le désespoir me paralysaient.

Je ne repris que peu à peu mon sang-froid, et je longeai la muraille pour regagner la porte d'entrée. Je m'entendis soudain appeler par Louis, qui me rejoignit ; il était très pâle.

— Te voilà maître du bonheur de ma vie, dit-il, et maître en même temps de l'honneur d'une femme qui, tôt ou tard, portera légalement mon nom.

Mais je suis sans crainte, personne n'ignore que tu es un parfait galant homme.

— C'est vrai, je suis un parfait galant homme, répétai-je en songeant aux dernières paroles de M. Delmas.

— Ne te hâte ni de juger ni de blâmer, reprit mon ami. Tu excuseras certainement Léontine quand tu sauras l'existence qui lui a été faite, quand je t'aurai raconté...

— Ne me raconte rien, dis-je à Louis en l'interrompant ; je connais M. Delmas, et sa nièce a droit à l'indulgence.

Louis me tendit la main.

— Adieu, dis-je.

— Non pas, répliqua-t-il ; Léontine veut te parler, t'expliquer...

— Je sais que tu l'aimes et qu'elle t'aime, mon cher Louis, et je suis encore à l'âge où l'on comprend les entraînements du cœur. Aussitôt la porte de ta demeure franchie, j'aurai oublié le secret qu'un malencontreux hasard m'a appris, et M[me] Delmas ne me reverra jamais.

— Voilà ce qui ne sera pas, s'écria mon ami avec énergie ; je t'ai amené pour dîner, nous dînerons ; pas de très bon appétit peut-être, car ce coup de

théâtre paraît t'avoir troublé presque autant que nous. Voyons, nous n'avons plus à nous cacher de toi, et à moins que tes relations avec M. Delmas ne soient de nature à te faire prendre son parti...

Je fis un geste de négation.

— Alors, mon cher, nous dînerons. Suis cette allée, elle te conduira près de Mme Aubin, qui veut causer avec toi avant que nous rentrions dans la maison. Moi, je vais donner quelques ordres et je vous rejoins.

J'obéis machinalement, mais mon pas se ralentit lorsque j'aperçus le berceau de chèvrefeuille. Louis et sa femme ignoraient mon amour et par conséquent ma douleur ; il s'agissait de ne pas me trahir.

Je trouvai la nièce de M. Delmas assise sur un banc ; elle tenait un mouchoir appuyé sur sa bouche et frissonnait. Elle leva vers moi un regard si humble, si doux, si suppliant, que je devins plus pâle et plus tremblant qu'elle.

— Monsieur..., dit-elle.

Elle s'arrêta. Je compris son terrible embarras, et, par un effort de volonté, je pris moi-même la parole.

— Je sais que vous êtes une victime, lui dis-je,

et je n'ai pas le courage de vous blâmer d'avoir cherché le bonheur, de l'avoir trouvé.

La jeune femme pleura un peu ; puis elle voulut me raconter son mariage sans amour, ses griefs, le dégoût d'elle-même et des hommes que lui avaient inspiré les façons étranges de son oncle. Je me hâtai de l'interrompre...

— Vous ne me méprisez pas ? dit-elle en me regardant de ses grands yeux humides.

J'aurais voulu tomber à ses pieds, lui avouer que je l'aimais plus que Louis ne pouvait l'aimer, que j'enviais le bonheur de mon ami. Je refoulai mes sentiments pour lui dire simplement :

— Non ; je vous plains.

— J'ai longtemps et cruellement souffert, reprit-elle ; j'avais pris la vie en haine et j'aurais voulu mourir. Un jour votre ami, que je rencontrais fréquemment, devina ma peine, mes douleurs et m'arracha des confidences. Il devint mon ami, mon frère... Comment, continua-t-elle avec une délicieuse ingénuité, ce sentiment si pur à son début s'est-il transformé à notre insu en une passion exigeante ? comment sommes-nous devenus tout à coup très malheureux... et enfin... ?

Elle rougit et ses yeux se fermèrent à demi.

— L'amour est un traître, dis-je, c'est toujours par surprise qu'il s'empare de notre cœur et nous asservit. Puis Louis a toujours été un favori du bonheur ; au collège, il esquivait les pensums et récoltait tous les prix. Moi, c'est le contraire, ma mauvaise étoile...

Je me sentais prêt à sangloter ; je fis plusieurs pas en m'éloignant du berceau, puis je revins près de la jeune femme, qui regardait mes allures avec étonnement.

— Je vous vois pour la dernière fois, lui dis-je, à moins qu'un jour, ce qui est peu probable, vous n'ayez besoin de l'aide d'un être dévoué.

— Voilà une résolution dont je comprends la délicatesse, mais que je n'accepte pas, dit la nièce de M. Delmas en se levant ; vous connaissez maintenant ma situation, et peu à peu je m'accoutumerai à vous regarder sans rougir. Depuis dix-huit mois, par prudence, pour sauvegarder ma réputation, Louis a rompu avec toutes ses relations. Il vit ici retiré, près de moi, pour moi. Mais cet isolement à deux, qui est notre paradis à nous autres femmes, doit à la longue lasser les hommes, je le devine, je le sens, je le crains, car j'ai toujours peur du châtiment. C'est cette heureuse étoile de Louis, dont

vous parliez tout à l'heure, qui vous a amené ici. Vous êtes son ami le plus cher, devenez le mien.

— Je le suis, madame, m'écriai-je, et c'est pour ce motif que vous ne me reverrez plus.

La jeune femme me regarda d'un air interrogateur. Je venais d'examiner rapidement la situation; je voulais brûler mes vaisseaux.

— Je suis heureux de votre bonheur, repris-je, heureux du bonheur de Louis ; mais ce serait une souffrance par trop amère et que vous-même refuserez de m'imposer, que de m'en rendre le témoin constant.

— Je ne vous comprends plus, dit la jeune femme surprise.

— Je vous aime, madame ; ne l'avez-vous pas depuis longtemps deviné ?

— Non, répondit-elle d'un ton doux et attendri, pardonnez-moi. Je suis un peu accoutumée aux hommages, surtout à cause de ma position. Dans vos visites assidues, dans vos façons d'être, je n'ai vu que la galanterie obligée d'un homme du monde en face d'une femme jeune. Ce que vous m'apprenez est-il bien sérieux ?

— Si sérieux, madame, que j'attendais votre retour pour vous avouer avec respect mes sentiments,

pour vous demander, le jour où vous seriez libre, la place déjà prise par Louis.

Je venais à peine de prononcer le nom de mon ami, qu'il parut. Il s'approcha de la nièce de M. Delmas, posa sa tête contre son épaule, la serra contre lui. Je devins très pâle, la jeune femme se dégagea d'un mouvement brusque et prit mon bras pour gagner la maison.

Le dîner fut contraint ; Louis seul paraissait à l'aise. Il nous plaisanta gaiement, toutefois son entrain ne parvint pas à nous dérider. Je ne m'expliquais pas que mon nom, qu'avait dû lui dire Mme Delmas, n'eût pas attiré l'attention de mon ami. Mais la jeune femme m'apprit qu'il n'était jamais question de l'économiste à Fontainebleau, et que Louis ne me désignait jamais que par mon prénom. Elle ne se doutait donc guère, alors qu'elle me recevait rue de Vaugirard, qu'elle se trouvait en face du plus ancien ami de son... mari.

L'heure du départ sonna. Louis voulait m'accompagner jusqu'à la gare, je m'y opposai ; je sentais un impérieux besoin de songer à mon malheur. La nièce de M. Delmas me serra la main avec force et appuya sur le mot « au revoir » ; je répondis par le mot « adieu ».

J'eus la bonne fortune de me trouver seul en wagon et je m'accommodai comme pour dormir. Que d'événements en quelques heures, et quelles étranges coïncidences dans la vie ! Je ne pouvais que difficilement absoudre la jeune femme d'avoir failli, mais combien j'enviais le bonheur de mon ami ! combien je me trouvais malheureux !

Il me fallait maintenant chercher l'oubli; hélas ! qui donc a jamais pu, quelle que soit la force de sa volonté, chasser de son cœur une passion vraie ? La femme que j'aimais possédait trop de charmes pour que ma guérison fût facile, car la sirène me tenait plus encore par l'esprit et par le cœur que par les sens. Je me lançai dans la vie mondaine et n'y trouvai que la fatigue des choses factices. Je me plongeai dans l'étude qui, depuis Cicéron, n'a pas cessé d'être l'unique consolatrice des grands maux de l'âme, non leur remède.

De longs mois s'écoulèrent. Je ne revis pas Louis, que Mme Delmas avait sans doute instruit de mon infortune, et auquel j'en voulais un peu de ce complet abandon. Au fond, il avait raison; qu'aurions-nous pu nous dire ? Toujours malheureux, c'est-à-dire toujours épris, j'allais parfois, les lundis, rôder rue de Vaugirard avec l'espoir de voir

passer celle que j'aimais. Je me hasardai un jour sous les murs de la maison de Fontainebleau; Mme Delmas semblait devenue invisible. Longtemps je m'attendis à recevoir d'elle un mot de souvenir, de commisération, qui eût certainement allégé mon chagrin. Mes amis étaient heureux et le bonheur rend égoïste.

III

Le temps, ce suprême consolateur, m'apportait grain à grain la résignation, non la guérison. La séduction, la fascination exercée sur moi par la nièce de M. Delmas se faisait sentir même à distance, et parmi les centaines de millions de femmes qui peuplent notre globe, je n'admettais pas qu'il pût s'en trouver une capable de la remplacer. Quel charme si puissant possédait donc l'enchanteresse? Était-ce la grâce provocante de sa personne, l'expression de ses yeux, son sourire, son esprit qui m'empêchait de l'oublier? Je lui cherchais des défauts et je ne pouvais lui en découvrir qu'un seul : son goût pour Louis. Ce défaut, il est vrai, me semblait capital; Louis, je le reconnaissais, était un beau garçon; mais pas assez beau, à mon avis, pour justifier

Mme Delmas d'avoir jeté pour lui son bonnet par-dessus les moulins. Cette faiblesse, — durant mes heures de jalousie, — me semblait prouver chez la jeune femme une médiocre vertu. Puis la réflexion venait; si j'avais été choisi par Mme Delmas, si elle m'eût sacrifié son honneur, je n'aurais vu en elle qu'un ange. Je l'excusais donc lâchement, et, après l'avoir haïe un instant, je me reprenais à l'adorer un peu plus aveuglément. J'essayais alors de me persuader que Louis n'était pas, ne pouvait pas être fidèle. Il abandonnerait un jour celle qui lui avait confié sa vie, et ce serait à mon tour de consoler la nouvelle Ariane, de lui prouver qu'un homme peut être constant.

Un matin que je procédais à ma toilette, mon domestique me remit une lettre qu'un commissionnaire venait d'apporter, avec l'ordre d'attendre une réponse. La suscription n'était pas de la main de Mme Delmas, — je m'attendais toujours à recevoir un mot d'elle, — mais d'une fine écriture que je connaissais certainement. Je rompis l'enveloppe et fus pris d'un frisson. M. Delmas, logé dans un hôtel de la rue de Tournon, m'annonçait son arrivée et me priait avec instance de me rendre près de lui.

Ce billet me bouleversa, et mon imagination se

donna libre carrière. A n'en pas douter, l'économiste savait la vérité. Il arrivait à l'improviste, incognito, et j'allais me trouver mêlé à quelque drame intime. Je sautai dans une voiture et je courus à la rue de Vaugirard. La concierge ne me reconnut pas du premier coup d'œil et se lamenta sur ma maigreur. A mes questions, que je m'appliquai à lui adresser d'une voix calme, elle répondit que Madame habitait toujours la Touraine, et que, depuis trois mois, Monsieur n'avait pas écrit.

— Je le croyais de retour, dis-je négligemment.

— Lui de retour ! s'écria la brave femme. Il faut bien espérer qu'il ne reviendra jamais.

Je sortis. Avant de me rendre rue de Tournon, je fus tenté d'entrer dans un bureau de télégraphe, d'aviser Louis.

— Pas de zèle, pensai-je, sachons d'abord ce que veut M. Delmas. Aussitôt après l'avoir vu, j'écrirai à Fontainebleau ; je m'y rendrai s'il est besoin.

Je gagnai la rue de Tournon et je montai au premier étage de l'hôtel du Palais. En pénétrant dans une chambre, dont l'unique fenêtre ouvrait sur une cour, j'aperçus, étendue sur un fauteuil, une sorte de momie jaune qui n'essaya même pas de se lever pour me recevoir, et qui me tendit une

main fiévreuse. L'impression douloureuse que me causa sa vue ne put échapper à mon ancien compagnon de voyage.

— Flambé, mon cher, me dit-il; le foie est atteint, et je sais assez de médecine pour compter les jours que je puis encore vivre.

Il s'arrêta, essoufflé d'avoir prononcé cette longue phrase, et me fit signe de m'asseoir près de lui. Il renversa sa tête en arrière et demeura les yeux clos. Quel changement, bon Dieu, et comment ce cadavre avait-il pu supporter les fatigues d'une longue traversée? Quelle pensée secrète l'animait, le soutenait, le ramenait? Je m'empressai de demander à M. Delmas s'il n'avait pas fait appeler un médecin.

— Attendez, murmura-t-il en posant sa main gauche sur sa poitrine, la douleur passe.

Elle passa, en effet, et le malade ouvrit ses yeux autrefois si brillants, maintenant mornes, vitreux, jaunes comme toute sa personne.

— Comment se fait-il, lui demandai-je, que dans l'état de souffrance où vous voilà, vous soyez logé dans un hôtel et non chez vous?

— Chez moi, dit-il, ai-je donc un chez moi?

— Votre femme...

— Est-elle à Paris?

— Non ; elle est, je crois, en Touraine.

— En Touraine? chez qui?

— Je l'ignore.

— N'êtes-vous pas en relations avec elle?

— Je l'ai vue assez fréquemment lors de mon arrivée d'Amérique, répondis-je; mais, depuis son départ pour la campagne, je ne sais rien d'elle.

M. Delmas parut étonné. Je lui parlai de nouveau d'un médecin.

— Ma nièce, reprit-il, sans s'arrêter à mes paroles, vous a sans doute raconté son passé, le mien?

— Non ; Mme Delmas ne m'a jamais pris pour confident.

— Cela me surprend; votre caractère inspire la confiance, et ma nièce me parlait de vous dans ses lettres d'une façon qui me faisait espérer... Alors, vous ne savez rien de mon mariage, de ses suites?

— Ce serait trop dire. J'ai appris, non par votre nièce, que votre union n'a pas été heureuse.

— J'ai fait une sottise, mon cher, plus que cela, une mauvaise action. Je n'aurais jamais dû lier au mien le sort de cette pauvre petite; mais elle était si jolie et...

M. Delmas dut s'arrêter.

— J'ai à vous demander un service si important, si étrange, reprit-il au bout d'un instant, que j'hésite à m'expliquer.

— Avant tout, m'empressai-je de répondre, dans le but de retarder le plus possible la terrible confidence que je prévoyais, ne vous semble-t-il pas convenable de rentrer chez vous?

— Convenable, croyez-vous en vérité que ce soit convenable?

Une nouvelle défaillance fit retomber M. Delmas la tête en arrière; je me disposais à sonner, il m'arrêta.

— Ne vous effrayez pas, dit-il; vous me voyez dans l'état qui m'est devenu habituel, et je cesserai bientôt de souffrir. Ainsi vous me conseillez de rentrer chez ma nièce?

— Oui.

— Allons, reprit-il en faisant mine de se lever.

— Attendez, lui dis-je : je vais courir chez vous voir si la concierge a les clefs de votre appartement, faire préparer votre chambre. Ne dois-je pas aussi prévenir votre nièce que vous êtes ici?

— Oui; mais écrivez-lui de façon à ne pas trop la surprendre. J'ai plus de quarante-huit heures à vivre.

Je confiai le malade aux soins d'une fille de chambre, et je me rendis rue de Vaugirard en proie à mille pensées contradictoires. Comment prévenir Mme Delmas? La résignation ou l'ignorance de son mari étaient-elles jouées? Une dépêche, une lettre adressées à Louis présentaient de graves inconvénients et pouvaient causer une secousse terrible à la jeune femme. Je résolus d'établir M. Delmas chez lui, puis de me rendre à Fontainebleau.

Chargée d'épousseter et d'aérer l'appartement, la concierge en possédait les clefs. Après nombre d'exclamations sur le retour inattendu de l'économiste, la brave femme recruta des aides dans le voisinage et, en moins d'une heure, je pus établir M. Delmas chez lui. Le voyant calme, je voulus sortir. Il me supplia de ne pas le quitter; il allait avoir un besoin urgent de ma présence. Je lui appris que sa nièce se trouvait à deux heures de Paris, épiant sur ses traits l'effet de cette nouvelle.

— Télégraphiez-lui de venir, de se hâter, me dit-il.

Je rédigeai une longue dépêche à Louis, dépêche que j'expédiai moi-même, puis je m'établis au chevet du malade.

A plusieurs reprises je provoquai ses confidences;

il m'importait, pour la sûreté de sa nièce, de savoir dans quelle mesure le pauvre homme était instruit de sa disgrâce. Il ne me parla de la jeune femme qu'avec une émotion profonde.

— Pauvre petite ! murmurait-il souvent.

Il me demanda si elle était toujours très belle.

— C'est une femme comme il vous en faudrait une, mon cher ami, me dit-il soudain en me regardant en face.

Je secouai la tête sans mot dire, bien que je fusse de son avis.

En somme, les questions et les réflexions de M. Delmas calmèrent peu à peu mes appréhensions. Je commençais à espérer qu'il ne savait rien, que mes alarmes étaient vaines.

— Allons, dit-il après une de ses syncopes, je dois me hâter. J'ai eu d'affreux défauts, mon cher, mais au moins j'ai su administrer ma fortune. Je possède cent mille livres de rente dont ma nièce est l'unique héritière. Il y a là pour elle un danger, car elle manque d'expérience. Or, si je vois en elle la femme qu'il vous faudrait, je vois encore plus en vous l'homme qui pourrait réparer le passé, la rendre heureuse. L'aimez-vous ?

Cette brusque question me troubla : je rougis.

— Répondez avec franchise, reprit M. Delmas, j'ai besoin de connaître vos sentiments. Ce n'est pas le mari qui vous interroge, c'est l'oncle, le tuteur repentant.

— Je crois, répliquai-je avec embarras, qu'il est assez ordinaire de trouver votre nièce une femme charmante, et je ne fais pas exception.

— Vous lui plaisez aussi, n'est-ce pas ?

Je me levai brusquement.

— Encore une fois, dit-il, c'est le tuteur, non le mari qui vous interroge.

— Rien, absolument rien, répondis-je, ne m'autorise à croire qu'elle ait le moindre goût pour moi, au contraire.

— Ou vous craignez de m'avouer la vérité, et vous avez tort, reprit M. Delmas, ou vos yeux savent mal lire dans le cœur des femmes. Les lettres de ma nièce sont pleines de vous, et l'on ne parle pas avec cette insistance de ceux qui vous sont indifférents. Je m'entends, continua-t-il en voyant la surprise profonde avec laquelle je le regardais. Mais laissez-moi dormir un peu.

M. Delmas dormait depuis trois heures, et la concierge l'imitait, lorsque minuit sonna. Presque au même instant il me sembla entendre un léger bruit

dans la pièce voisine. J'ouvris doucement la porte et je me trouvai en face de Mme Delmas. Fatiguée, les yeux rougis, elle me saisit la main.

— Rassurez-vous, lui dis-je rapidement, il ne sait rien. Seulement, préparez votre courage, vous aurez peine à le reconnaître, tant il est changé.

— Comment expliquez-vous qu'il soit arrivé sans me prévenir ? Il veut me tuer.

Je tranquillisai la jeune femme, que je fis asseoir. Je lui racontai toutes mes conversations avec M. Delmas, en omettant, bien entendu, ce qui me concernait.

— J'ai d'abord partagé vos craintes, dis-je ; mais votre oncle arrive moribond, repentant, préoccupé de votre avenir. C'est le remords de sa conduite passée qui l'a empêché de venir droit ici, où il vous croyait, et c'est afin que vous soyez prévenue avec précaution de son arrivée, qu'il m'a fait appeler d'abord.

— Je meurs de honte, murmura la jeune femme en se tordant les mains, ma conduite a été indigne et, quels que soient ses torts, je suis plus coupable que lui.

Elle fondit en larmes, et je m'employai de mon mieux à la rassurer, à la calmer, à la consoler. Je

tenais ses mains entre les miennes, je les pressais contre ma poitrine ; sa douleur me navrait. Soudain la voix de M. Delmas m'appela.

— Elle est là, n'est-ce pas ? dit-il en me désignant la chambre.

Sur ma réponse affirmative, il s'écria :

— Qu'elle vienne donc !

Je fis signe à la concierge de se retirer, et Mme Delmas courut s'agenouiller près de son mari, dont je surveillais les mouvements, redoutant encore quelque projet dissimulé de vengeance. Le pauvre homme n'y songeait guère.

— Mon enfant, ma pauvre enfant ! répétait-il en essayant de faire relever sa nièce.

Je me plaçai un peu en arrière, afin de ne pas gêner les deux époux. J'étais ému des pleurs, des remords de la jeune femme ; je le fus davantage en entendant M. Delmas lui demander pardon de la vie qu'il lui avait faite, en se reprochant de n'avoir pas été le protecteur qu'il aurait dû être.

— Ne me demandez pas pardon, s'écria-t-elle avec désespoir en se cachant le visage, c'est à moi de..

Je me hâtai de l'interrompre. Par bonheur, au même instant, M. Delmas nous fit signe de le laisser se remettre et ferma les yeux.

— Il manque une loi dans notre code, dit-il après un long silence, puisque ce n'est que par le déshonneur ou par la mort que certaines erreurs peuvent se réparer. Tu seras bientôt libre, ma pauvre Nini; si j'ai flétri la moitié de ta jeunesse, j'assurerai au moins le bonheur du reste de ta vie, pourvu que, retrouvant un peu de confiance en moi, tu consentes à suivre les conseils que mon désir de réparer le passé m'a fait mûrir, et dont l'accomplissement me fera descendre en paix dans l'éternité.

— Ces émotions vous sont mauvaises, lui dis-je, et elles impressionnent douloureusement votre nièce.

— J'ai fini, reprit-il; ne m'interrompez donc plus que pour me répondre, je vous en prie. J'ai vécu six mois à vos côtés, mon cher Jacques, et ma nièce sait par mes lettres ce que je pense de vous. Ce que je n'ai pas fait, voulez-vous le faire? Voulez-vous devenir à votre tour, mais pour la rendre heureuse, le tuteur et l'époux de cette pauvre enfant!

Mme Delmas recula d'un pas. Quel coup de foudre!

— Répondez oui tous les deux, s'écria le malade, qui se redressa avec énergie; que je meure avec la consolation d'avoir réparé le passé.

Nous nous rapprochâmes en même temps de

lui pour le soutenir. Il saisit alors nos mains, les pressa, les enlaça. Nous nous taisions. Il prit notre silence, notre attitude pour un acquiescement à ses désirs, et sourit.

— Aimez-la, protégez-la, me dit-il.

Puis il se recoucha doucement et s'endormit.

Pendant huit jours, sur la volonté expresse de M. Delmas, je ne quittai pas la rue de Vaugirard. Quelle source de délices et de peines dans la vie en commun que je menai en compagnie de celle que j'adorais, et dont je pus apprécier alors les sérieuses qualités de cœur et d'esprit ! M. Delmas avait raison, nous étions faits l'un pour l'autre, et je me surprenais à oublier l'existence de Louis.

M. Delmas s'éteignit un soir entre mes bras, et, jusqu'à cette dernière heure, il plaça avec persistance la main de sa nièce dans la mienne.

Aussitôt les tristes cérémonies qui suivent la mort terminées, j'engageai la jeune veuve à s'absenter de la rue de Vaugirard pendant une semaine ou deux. Elle se rendit cette fois en Touraine, et, par une correspondance régulière, elle sembla prendre à tâche de me bien prouver qu'elle résidait à Angers. Je n'entendais plus parler de Louis, et je ne sais quel vague espoir me rendait parfois joyeux.

Pendant deux mois, en ma qualité d'exécuteur testamentaire du défunt, j'eus à m'occuper de ventes, d'inventaires, de règlements de comptes, de placements. Lorsque la belle veuve rentra chez elle, je la mis en possession d'une fortune suffisante pour lui permettre de vivre à sa guise.

Je redevins le visiteur assidu de la rue de Vaugirard, sans que le nom de Louis fût jamais prononcé entre la jeune femme et moi, sans qu'aucune allusion fût faite aux suprêmes volontés de M. Delmas. Je me laissais bercer par de vagues espérances, lorsqu'un beau jour on annonça Louis. Le lendemain, je partis pour l'Italie.

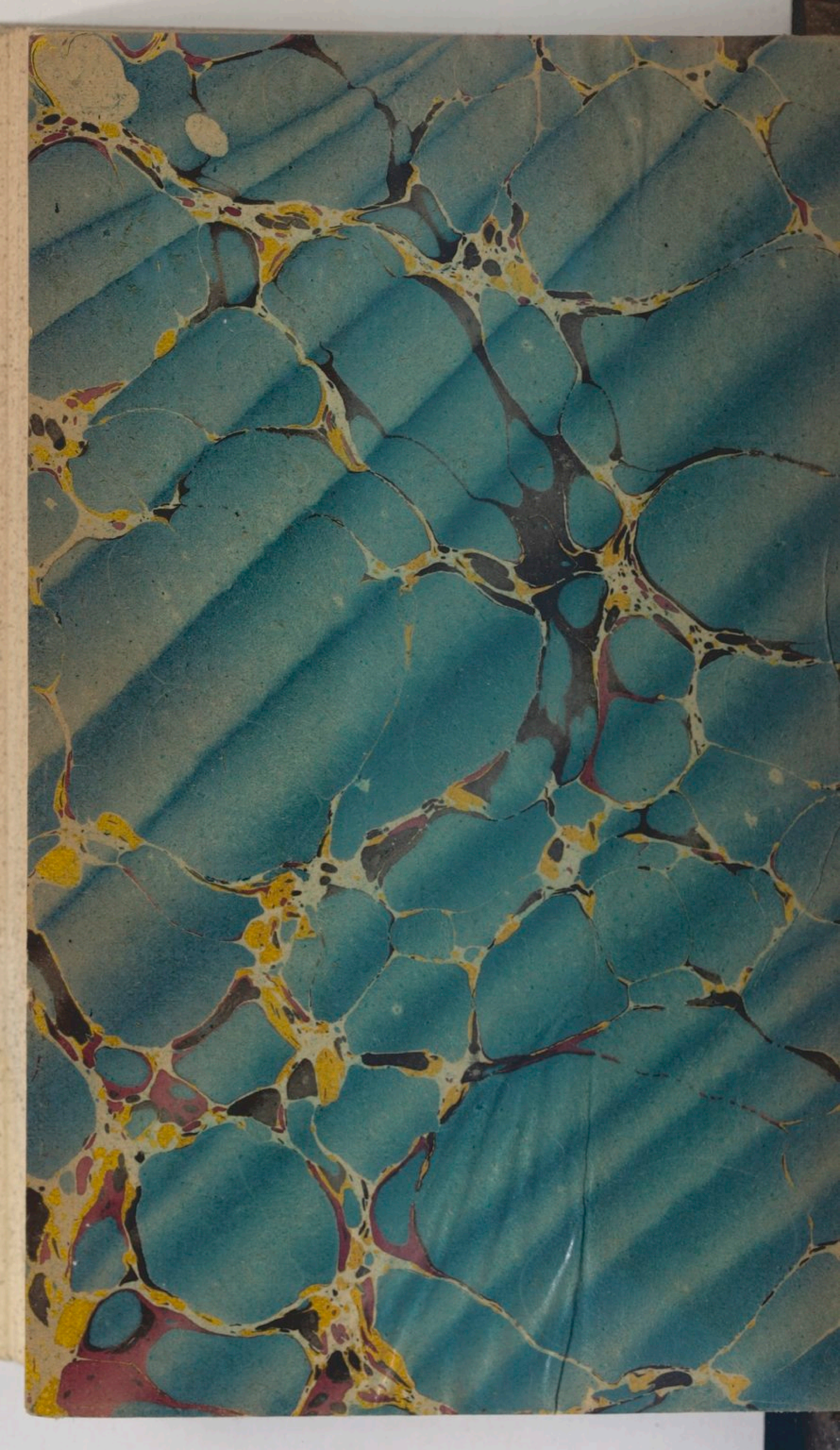
Dix mois plus tard, je reçus de mes amis une lettre pressante. Ils me croyaient guéri et me priaient d'être témoin de leur mariage, qui devait se célébrer sans bruit. Cet effort était au-dessus de mes forces; je repris le chemin des forêts américaines.

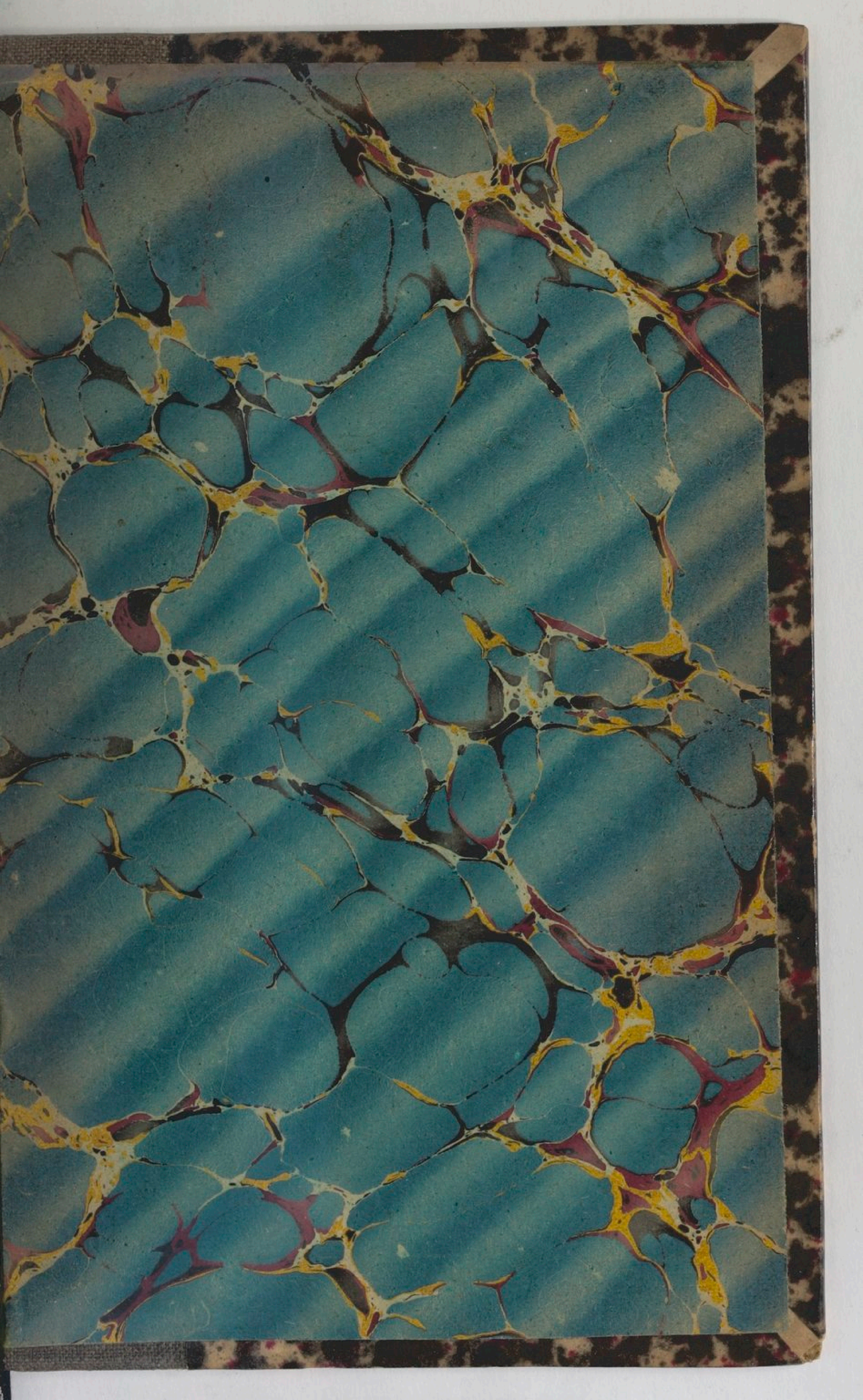
L'image, la voix, le sourire de la belle Mme Aubin m'obsédèrent durant de longues années, et je ne repris qu'avec une lenteur extrême possession de mon cœur. Je n'avais aucun goût pour le célibat et songeai enfin à me marier. Je n'exigeais qu'une chose de celle que je voulais choisir pour compagne,

c'est qu'elle me rappelât par quelque côté celle que j'avais tant aimée. Mais l'absence, venant en aide à mon imagination, avait si bien divinisé pour moi toutes les qualités, toutes les grâces de Mme Aubin, qu'elle était devenue l'idéal. Or, l'idéal ne se rencontre jamais : voilà pourquoi je suis resté garçon.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00730762 3